



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>



3 3433 06730772 2

854
EDOX LIBRARY



Astoria Collection.
Presented in 1884.



L

i

A
P

OEUVRES

DE

M. BALLANCHE.

ASTOR

NEW-YORK

1845

ŒUVRES
DE
M. BALLANCHE.

ASTOIN

NEW-YORK

WKE

La présente édition est, en tout, conforme à la grande
édition in-8°.

IMPRIMERIE DE JULES DIDOT L'AÎNÉ,
rue du Pont-de-Lodi, n° 6.

OEUVRES

DE

Pierre Simon
M. BALLANCHE,

DE L'ACADÉMIE DE LYON.

TOME I.

ANTIGONE.

FRAGMENTS.



A PARIS.

BUREAU DE L'ENCYCLOPÉDIE DES CONNAISSANCES UTILES,
RUE DES GRANDS-AUGUSTINS, N° 18.

1833.

c. m. h.



PRÉFACE GÉNÉRALE.

Il est un âge où il faut chercher à se rendre compte de l'emploi de sa vie; cet âge est venu pour moi.

Trente ans se sont écoulés depuis que j'essayai, pour la première fois, de me mettre en rapport avec le public.

L'ouvrage que j'imprimai en 1801, et dont plusieurs bibliographies ont cru devoir rappeler le titre, ne m'a rien offert que j'eusse pu être tenté de sauver de l'oubli. Toutefois il est des personnes qui voulurent bien y voir tout un avenir. Aujourd'hui ces juges bienveillants, s'ils ont conservé quelque souvenir d'un livre où l'on ne saurait trouver que des ébauches imparfaites, peuvent se dire jusqu'à quel point leurs pressentiments ont été justifiés.

Avant l'ouvrage que j'indique ici, j'en avais fait un autre qui n'a point été imprimé, et dont le manuscrit n'existe plus.

Élevé au milieu des terreurs de la révolution, et témoin de l'héroïsme de mes concitoyens, j'imaginai de raconter, dans une sorte de composition

épique, toutes les circonstances de l'insurrection lyonnaise en 1793, du siège qui en fut la suite, des effroyables malheurs qui pesèrent sur ma ville natale. Pour avoir la liberté de donner à mon récit la forme et les couleurs du genre que j'avais adopté, je m'étais transporté à quinze siècles dans la postérité, c'est-à-dire que j'avais vieilli de quinze siècles l'évènement que je peignais, pour le revêtir à mon gré de tout le prestige de l'antiquité. De plus, j'avais supposé qu'à l'époque où je m'étais placé comme poëte, et le moment où j'écrivais me paraissait rendre trop probable une telle supposition; je supposais, dis-je, qu'à cette époque l'Europe, déchue de ses antiques splendeurs, avait depuis long-temps accompli toutes ses destinées. Un voyageur, venu du continent de l'Amérique, visitait nos contrées devenues agrestes et solitaires. Il arrive au lieu où deux fleuves, qui s'appelèrent jadis le Rhône et la Saône, se réunissent pour ne former qu'un seul fleuve. Là il trouve un village assis sur les ruines effacées d'une ville florissante et célèbre, dont le nom même a péri. Le village est occupé par des pasteurs qui ignorent l'histoire du magnifique delta où sont établis leurs paisibles héritages. Le voyageur, pendant son séjour, assiste à une fête qui se nomme la fête des Martyrs. Nul dans tout le pays ne sait l'origine de cette

fête qui se perd dans la nuit mystérieuse du passé. Quelques uns seulement disent qu'elle fut instituée par leurs ancêtres pour consacrer la mémoire de faits éclatants, de grands malheurs, de nobles dévouements; que la cause de la justice succomba; qu'une race généreuse périt sous les coups d'une race cruelle. Ils ajoutaient qu'une couronne éclatante avait paru dans le ciel le jour où la fête fut instituée. Le savant voyageur, qui appartient à une civilisation déjà décroissante, étudie les obscures traditions et le peu de monuments qui subsistent. Il retrouve quelques écrits échappés aux ravages des temps et de la barbarie. Les chants populaires, en remontant aux diverses transformations qu'ils ont subies, sont pour lui comme des médailles des chants primitifs. De tout cet ensemble de choses, joint aux renseignements historiques qu'il avait auparavant recueillis, il parvient à reconstruire l'ancienne épopée lyonnaise.

Tel était le cadre dans lequel j'avais placé le récit des catastrophes dont j'avais été témoin dans mon enfance. Rien ne manquait à cette composition, car, fidèle aux règles de l'école, je m'étais cru obligé d'inventer un merveilleux. Je n'avais point négligé non plus la ressource des anciens souvenirs historiques. Plancus ne m'avait point

paru un fondateur digne de Lyon, et je n'avais pas craint de créer, à mes risques et périls, une fable de Lugdus imposant son nom à une ville destinée par moi à tant de célébrité. On peut bien penser que la sanglante défaite d'Albinus par Sévère, et le saccagement de Lyon, qui en fut la suite, n'avaient pas été oubliés. Je présentais sans doute Albinus comme succombant pour une cause juste; et, en effet, il s'était déclaré pour le sénat romain. Lyon, ville fidèle, eut à supporter toute la colère du vainqueur. Je n'avais pas oublié non plus les persécutions atroces qu'essuyèrent les premiers chrétiens dans cette métropole d'une des Gaules.

Un ouvrage fait au sortir de l'enfance, la tête toute pleine de Virgile et de Lucain, ne devait avoir en lui aucun moyen d'être réformé; mais enfin on me pardonnera de consigner ici une première pensée patriotique qui doit m'être restée chère.

Ainsi cette poésie du jeune âge fut pour moi une poésie toute funèbre et toute terrible. Ainsi je construisais dans l'avenir l'histoire du présent, comme plus tard je devais m'essayer à reconstruire le passé lui-même. Le voyageur que j'amenais de l'Amérique, contrée où toutes les initiations sociales avaient été pressées et interverties, venait

sur les ruines de Lyon étudier les civilisations dont la marche avait été régulière et progressive; il venait faire ce qu'un jour je me sentirais appelé à tenter sur l'Aventin, le Mont-Sacré et le Janicule.

Mais puisque je n'ai pas craint d'entrer dans quelques confidences, je vais m'en permettre encore une. Plein d'admiration, et j'oserais dire d'amour et d'enthousiasme pour le beau génie de Rousseau, j'avais cependant résisté à ses paradoxes. Sa brillante dialectique ne m'avait pas entièrement caché le rhéteur. Je fis une réfutation du Contrat social, travail dont il ne reste rien, et devenu sans intérêt. Il n'y avait là de remarquable que le mouvement d'indépendance qui me portait à combattre des principes rendus vivants, tout-à-coup tirés de la spéculation pour passer à une application quelquefois si violente et si funeste. Je me désolais que Troie tout entière eût été livrée aux flammes, et qu'on n'eût pas sauvé un seul palladium. Il m'est bien prouvé à présent que la théorie sur laquelle repose l'Essai sur les Institutions sociales, publié en 1818, est très ancienne dans ma pensée.

Entre les écrits destinés à rester inconnus, dont je viens de parler, et l'Antigone, par laquelle je commence cette publication définitive, il s'est écoulé plus de dix ans, qui n'ont laissé aucune

trace, si ce n'est celle d'avoir appartenu à l'Académie de Lyon : cette compagnie savante avait bien voulu dès 1802 m'admettre dans son sein.

Les Fragments placés à la fin du présent volume marquent une époque de ma vie, fort triste. Ils furent écrits dans un moment où j'étais loin de songer, en aucune façon, à prendre une place quelconque dans l'opinion; je croyais être certain que je devais me contenter de méditer en silence jusqu'à la fin. Ces Fragments ont donc eu cette sorte d'influence, qu'ils ont été pour moi une occasion tout-à-fait involontaire de reprendre la plume.

Je fis vers le même temps une nouvelle d'Inès de Castro, qui s'est égarée; si elle existait, je pense qu'elle devrait être exclue de la présente publication. Mais Inès, par la seule analogie qui pût me frapper alors, celle d'un malheur profond, et d'une mort innocente, me conduisit à Jeanne d'Arc. Je compris bientôt qu'un tel sujet ne pouvait être atteint que par l'épopée.

Après les batailles de Créci et de Poitiers, la prise de Calais, les troubles de la Jacquerie, la minorité si tristement orageuse de Charles VI, le règne désastreux d'Isabelle de Bavière, les sanglantes factions des Bourguignons et des Armagnacs, ne dirait-on pas que c'en est fait du royaume des Lis? Charles déclaré incapable de régner, Henri VI

couronné à Paris : qu'un tel ordre de choses subsiste, et les destinées de la langue française avortent, et le génie français périt avant d'avoir pu se développer. Ainsi donc la France était sur le point de perdre ses traditions, son individualité nationale. La couronne replacée sur la tête de Charles VII était donc un événement qui tenait à l'existence intime de la nation française, puisque, par la force même des choses, Charles représentait tout l'avenir du génie français. Il ne faut donc point être étonné si la Providence a jugé nécessaire d'aider à la solution du problème. Ne savons-nous pas que la Providence tient en réserve des moyens pour agir plus directement sur les affaires humaines, lorsque les affaires humaines en sont à ce point d'abandon et de misère? Ces moyens toutefois ne sont pas pris hors des lois générales de l'humanité.

Je ne sais si, à l'époque où je m'occupais de ce sujet tout national, il m'aurait été donné d'envisager en face le genre de merveilleux qu'il contient; d'expliquer deux grands mystères, à savoir l'identification d'une dynastie avec un pays, et la faculté si peu définie attribuée aux sibylles; je ne sais s'il m'aurait été donné de sonder les voies de l'inspiration céleste, de dire pourquoi la France, arrivée sur le bord de l'abyme, ne devait pas y

~~UNIVERSAL~~

... pas manqué de
... et magna-
... car
... souffrent
... Charles VII laissa
... à Beims, et la
... de ...

... que je l'ai fait
... sur
... Histoire. Je
... et l'Anti-
... travail que rien
... en 1314. Ce fut
... sixième li-
... que je de-
... l'ouvrage.

... composition
... se serait nom-
... l'ouvrage.

... fondamentale.
... de Platon. Peuple pri-
... ses institutions; sa
... traditions générales du
... l'ouvrage.

... première inspira-
... l'Orphée, destiné
... "épope antérieure à l'his-

toire, l'épopée vers laquelle il faut remonter pour atteindre aux dernières limites de l'horizon historique.

L'Orphée était dessiné d'un bout à l'autre, je voulus le faire précéder d'une préface. Cette préface s'est étendue, et est devenue un ouvrage. Telle est l'origine de l'Essai sur les Institutions sociales, que j'ai publié en 1818, et qui entrera dans le second volume de la présente publication.

Maintenant je crois devoir donner ici trois fragments de divers écrits qui n'ont point été achevés, et qui serviront à marquer, mieux que je ne l'ai fait ci-dessus, la route par où j'ai passé.

tomber. Mais je n'aurais sans doute pas manqué de faire prévoir que la mort de la vierge pure et magnanime serait un jour vengée par des calamités, car ce ne peut être en vain que les nations souffrent que l'on immole leurs prophètes. Charles VII laissa périr l'héroïne qui l'avait fait sacrer à Reims, et la mort de ce faible roi fut misérable.

Je n'avais pas alors médité autant que je l'ai fait depuis sur l'épopée historique, non plus que sur l'épopée primitive, celle qui précède l'histoire. Je renonçai à Jeanne d'Arc pour Antigone; et l'Antigone, après plusieurs années d'un travail que rien ne m'obligeait de hâter, fut achevée en 1814. Ce fut à Rome que j'écrivis en 1813 la fin du sixième livre, sous les yeux de la noble exilée, à qui je devais dédier un jour la Palingénésie.

Après l'Antigone, j'imaginai une composition d'un genre tout-à-fait nouveau : elle se serait nommée l'Atlantide.

Voici quelle était la pensée fondamentale.

Je parlais de la donnée de Platon. Peuple primitif; langue de ce peuple; ses institutions; sa poésie et sa littérature; traditions générales du genre humain.

On comprend comment cette première inspiration, en se fixant; est devenue l'Orphée, destiné lui-même à représenter l'épopée antérieure à l'his-

toire, l'épopée vers laquelle il faut remonter pour atteindre aux dernières limites de l'horizon historique.

L'Orphée était dessiné d'un bout à l'autre, je voulus le faire précéder d'une préface. Cette préface s'est étendue, et est devenue un ouvrage. Telle est l'origine de l'Essai sur les Institutions sociales, que j'ai publié en 1818, et qui entrera dans le second volume de la présente publication.

Maintenant je crois devoir donner ici trois fragments de divers écrits qui n'ont point été achevés, et qui serviront à marquer, mieux que je ne l'ai fait ci-dessus, la route par où j'ai passé.

MORT D'UN PLATONICIEN,

RACONTÉE PAR UN DE SES AMIS (1).

Philoclès était assis au pied du platane. Polydore debout attendait en silence le récit du vieil aveugle. Voici donc ce récit qui devait exercer une si grande influence sur les destinées de l'aimable et vertueux jeune homme, le voici tel que Polydore se plaisait à le redire lui-même dans la suite à ses enfants.

« Timagène n'eut jamais de disciples, mais il eut quelques amis. Je me suis souvent entretenu avec lui du divin Platon et du sage Socrate. Timagène vivait sous le règne des sophistes qui perpétuaient encore, en apparence, l'ancienne célébrité de la Grèce, mais qui déshonoraient en effet la raison

(1) C'est le commencement d'un ouvrage qui devait avoir pour titre *la Foi promise aux Gentils*, et qui aurait été une peinture du monde à l'époque où le christianisme parut sur la terre.

humaine. Après avoir visité les différentes contrées de la terre, il était revenu dans sa patrie, plein des choses extraordinaires qu'il avait recueillies. A cette époque Athènes, qui n'avait pu être délivrée par Olympiodore, lui élevait une statue pour prix des généreux et vains efforts de ce dernier athlète de la liberté grecque. Bientôt cette statue elle-même fut renversée. Timagène pleura sur un peuple désormais condamné à l'ignominie, à l'ignorance et à la servitude la plus honteuse; sur un peuple à qui il ne restait pas même le triste choix de ses oppresseurs. Retiré dans une petite habitation sur les bords de la mer, il cultivait son jardin comme Alcinoüs; et les journées de l'automne de sa vie s'écoulaient dans l'amertume des regrets. Cependant l'époque de sa mort ne pouvait plus être éloignée, l'âge commençait à glacer son sang; il atteignait son dix-huitième lustre. Ses amis voyaient bien qu'ils ne pouvaient pas espérer de le conserver encore long-temps; et cette idée venait souvent les affliger au milieu de leurs entretiens. Timagène ne ressentait aucune tristesse de l'approche du terme fatal, et il disait: « Je vais restituer à la nature ce qu'elle m'a prêté un instant, mais Dieu a mis au-dedans de moi une ame immortelle. » Je ne puis me rappeler sans un saisissement profond les choses admirables qu'il nous disait alors, et la manière su-

blime dont il commentait le Phédon et le Songe de Scipion. Hélas! c'était le chant du cygne; et plus le sage approchait de sa fin, plus ses discours acquéraient de cette majesté et de cette éloquence persuasive qui vont à l'ame. Je crois qu'une intelligence supérieure était venue habiter le corps usé de l'irréprochable vicillard, pour le rajeunir, et pour rendre les oracles de Dieu même par cette bouche qui ne fut jamais profanée.

« Un jour de printemps, Timagène entouré de ses amis, leur dit : « Si j'en crois un songe pareil à « celui du grand Scipion, voici la dernière fois que « je jouirai du plaisir de vous voir et de m'entretenir avec vous. » Ses amis effrayés le prièrent de ne point ajouter trop de foi aux rêves de la nuit. Il leur répondit en souriant : « Un génie que j'ai pris pour « le génie de la mort s'est approché de moi, et m'a « raconté l'histoire du phénix. Il a su me convaincre « qu'il me reste seulement une journée pour construire le bûcher symbolique où doit être consumé tout ce que j'ai de mortel. Ce n'est cependant pas aux révélations des songes que mon esprit s'attache, mais il me semble que mon ame « aspire plus que jamais à une autre vie. Écoutez donc les pensées qui m'ont occupé. Soit l'idée de « ma fin, qui ne peut pas être éloignée, soit une « inspiration particulière, je me sens pressé de vous

« parler avec la même solennité que si c'était pour
« la dernière fois. »

« A ces mots, le visage de Timagène devint si
auguste, et reçut si bien je ne sais quelle empreinte
divine, que tout sentiment pusillanime et terrestre
fut dompté parmi nous. Ces paroles du vénérable
vieillard, paroles qui devaient être en effet les der-
nières, furent écoutées en silence, et avec une émo-
tion religieuse. Je les ai recueillies, et tellement
gravées dans ma mémoire, qu'il me semble encore,
même en ce moment, qu'elles retentissent toujours
à mon oreille.

« J'ai vécu, dit Timagène avec un calme tout
« céleste, j'ai vécu dans un siècle où la multitude
« et la rapidité des évènements augmentaient bien
« vite les trésors de l'expérience. Dès mes jeunes
« années, j'ai atteint la vieillesse de la raison. Des
« malheurs de tous les genres ont éprouvé mon cou-
« rage, et je n'ai point à me plaindre de la con-
« stance de la fortune. Chassé de mon pays que
« j'avais servi de toutes mes facultés, je me mis à
« voyager. Sans doute, si j'eusse voulu obéir, j'au-
« rais pu demeurer à Athènes; mais je préférerais
« m'éloigner pour quelque temps de ma malheu-
« reuse patrie. J'ai étudié les mœurs et les coutumes
« des différents peuples, de ceux qui sont civilisés,
« et de ceux que nous appelons barbares. Je me

« suis instruit de leurs traditions historiques et re-
« ligieuses; j'ai voulu connaître leurs cultes et le
« motif ou l'origine de leurs cérémonies. Je me suis
« initié dans la doctrine des sages, et j'ai comparé
« les sectes philosophiques entre elles. J'espérais
« trouver la vérité: la recherche de la vérité était le
« but de toutes mes démarches, de toutes mes cour-
« ses, de toutes mes études.

« Je ne vous raconterai point de nouveau ce que
« je vous ai raconté si souvent. Le temps me presse,
« et il me semble que Dieu lui-même m'appelle au-
« près de lui. Ah! c'est là sans doute qu'enfin je
« trouverai le repos et la vérité, car l'esprit de
« l'homme ne peut se reposer que dans la vérité.
« N'avons-nous pas assez discuté les doctrines se-
« crètes et publiques des plus fameux sanctuaires,
« des plus célèbres écoles? Ne nous sommes-nous
« pas assez entretenus de nos doutes et des hé-
« sitations de notre raison? Mais, il vous en sou-
« vient, nous nous plaisions sur-tout à l'étude de la
« religion et des mœurs de la nation juive. Là seule-
« ment les sages pensaient comme la multitude; et
« la multitude était indocile. Nous ne cessions d'ad-
« mirer cette pensée vivante de Dieu conduisant le
« peuple, comme par la main, pour le tirer de la
« maison de servitude; de Dieu parlant aux chefs
« du peuple; de Dieu donnant des lois au peuple.

« Au milieu de tous les prodiges dont la nation
« juive s'entoure, au milieu des traditions merveil-
« leuses dont elle se dit dépositaire, nous revenions
« toujours à cette croyance qui consiste dans l'at-
« tente d'un Réparateur; croyance admirable, ail-
« leurs, du petit nombre, là, de tous.

« O combien de fois nous avons senti le besoin
« de la nature humaine à ce sujet! combien de fois
« nous nous sommes arrêtés sur une de ces idées
« que le génie de Platon savait trouver, à moins
« toutefois qu'il ne l'ait apprise! Mais aujourd'hui,
« j'ai plus que jamais la conscience de notre réha-
« bilitation. Dieu ne nous a point déshérités; il nous
« fera recouvrer un jour notre dignité perdue. Oui,
« je crois le sentir, nous touchons à une rénovation
« de siècles. Les systèmes religieux croulent de
« toutes parts; les philosophes, qui avaient méprisé
« les doctrines mystérieuses, les interrogent avec
« une curiosité inquiète. N'entendez-vous pas une
« voix sourde qui court par tout l'univers, et qui
« réveille toutes les puissances de l'âme?... Ah! la
« terre, cette fois-ci, ne sera pas vaincue par un
« barbare affamé de carnage; elle ne se tiendra pas
« en silence devant un dominateur superbe: elle
« sera conquise par l'attrait tout pacifique de la vé-
« rité... »

« Le vieillard avait cessé de parler, un rayon du

ciel semblait briller sur son front. Nous l'écou-
tions encore, et nous nous aperçûmes que sa vie
s'était éteinte au milieu de ses paroles prophétiques.
Nous nous empressâmes de lui prodiguer des se-
cours, mais inutilement; son ame s'était enfuie
dans la région de l'éternelle félicité.

« Il y avait là quelque chose de terrible et de
doux en même temps : un homme privilégié qui
échappe aux angoisses de la mort, qui annonce des
jours nouveaux; et qui donne un gage de sa faculté
prophétique, par sa mort même. A la vive douleur
d'une si grande perte, nous ne pouvions nous em-
pêcher de joindre l'espérance des prochaines mer-
veilles qu'il avait prédites. Il avait soulevé à nos
yeux un coin du voile qui venait d'être levé tout
entier pour lui. Ainsi Timagène était pour nous un
envoyé du ciel. Quand nous eûmes rassasié notre
amour et notre respect des derniers témoignages
qu'on donne à un mort, nous portâmes en pleurant
la dépouille du vertueux vieillard à sa dernière de-
meure. Nous nous retirâmes ensuite en méditant ses
paroles qui avaient acquis toute la solennité des
tombeaux. »

Tel fut le récit de Philoclès. Polydore l'avait
écouté avec une profonde attention, et un atten-
drissement tout mêlé d'un généreux enthousiasme.
« Je veux, dit-il, je veux, à l'exemple de Timagène,

« aller à la recherche de la vérité. »
.....

(Ce fragment de l'ouvrage en était l'exposition. Je m'étais donc proposé de faire voyager Polydore, pour s'enquérir de la vérité. Je voulais peindre ainsi le monde entier à cette époque d'attente générale qui précéda immédiatement le christianisme. Polydore, après toutes ces courses entreprises pour un si noble but, revenait à Athènes, l'esprit tout plein de pensées confuses; mais en arrivant il assiste à la première prédication de saint Paul, et le *Dieu inconnu* lui est enfin révélé.)

LA GRANDE CHARTREUSE,

PRÈS DE GRENOBLE, EN 1804.

Il est difficile de donner une idée de la grande Chartreuse. C'est une gorge profonde et étroite où quatre mille arpents de terrain sont exactement fermés par une porte de deux toises. Un mur de rochers à pic forme l'enceinte de cette retraite. Il a fallu le génie de la religion et de la pénitence pour découvrir un lieu si caché. Un chemin, que la patience et le travail ont rendu très accessible, serpente le long des précipices. Un torrent, grossi de mille petits torrents, gronde au fond de cette gorge, qui, pendant si long-temps, ne fut connue sans doute que du chamôis. Quelquefois les côtés opposés d'un profond ravin sont réunis par des ponts; quelquefois des ouvrages en maçonnerie s'opposent aux alluvions, ou soutiennent le chemin contre les éboulements de la montagne; quelquefois le rocher est taillé perpendiculairement, ou même percé dans son épaisseur.

Les Romains, avec des armées, ont fait des travaux immenses pour établir des communications entre leurs provinces, pour conduire les eaux dans les lieux où ils s'arrêtaient quelques instants, pour se procurer les commodités de la vie, ou pour faire croire aux âges futurs que des géants avaient passé par-là. Ici des hommes, qui avaient renoncé au commerce des autres hommes, sont venus se confiner loin du monde dont ils avaient appris à craindre les pièges, ou à mépriser les plaisirs. Ils n'ont point prétendu étonner les siècles futurs : ils étaient continuellement en présence de l'éternité ; ils s'étaient exclus de la mémoire des hommes. Ce qu'ils ont fait n'était donc que pour obéir à ce terrible anathème qui condamne au travail la grande famille d'Adam. Comme les premiers hommes, ils ont conquis, sur la nature sauvage, la terre qui devait les nourrir. Ces âpres cimes sont couvertes de bois de haute futaie, et l'on aperçoit, de temps en temps, différentes sortes de culture étonnées de se trouver parmi ces rochers.

Lorsqu'une fois on a franchi le seuil de la porte qui sépare absolument cette contrée du reste de la terre, on ne sait où on arrivera. Il semble qu'on fasse un long détour pour surprendre un aigle dans son aire. Cependant, après deux heures de marche, on commence à apercevoir le couvent. On le

voit s'élever en amphithéâtre sur un plateau de la montagne. Le défilé s'élargit, on n'est plus autant resserré entre les rochers. A mesure que l'on approche de la région du silence, tout bruit cesse; et le torrent, dont on entendait tout-à-l'heure gronder avec fracas les bruyantes eaux, coule à présent dans un si profond abyme, que ses mugissements n'arrivent point jusqu'à l'oreille : on le voit encore, mais on ne l'entend plus; il semble respecter lui-même l'austère règle de saint Bruno.

Le couvent est désert. L'herbe croît dans les cours et sous les vastes cloîtres. L'église est dévastée. Comment ce coin ignoré de la terre n'a-t-il pas échappé à la rage dévastatrice des hommes sans foi et sans loi? Ils sont venus dans cette solitude; et, pour la première fois, ces rochers ont connu la voix de l'impie. Les bons religieux abandonnent, en gémissant, ces pieuses retraites où leurs longues journées furent si doucement partagées entre le travail et la prière. Étonnés de se voir exilés dans le monde, ils cherchaient à retrouver les souvenirs de l'enfance, et à se rappeler les charmes du toit paternel. Mais soins superflus ! tout change si souvent dans les demeures des hommes !

Nous entrons dans les cellules des chartreux : rien n'est plus touchant que l'abandon de ces petites habitations. On y retrouve encore les meubles de l'er-

mite : quelques uns sont à la même place où les laissa l'anachorète. Alors on dirait que l'homme de Dieu vient seulement de sortir. Le vent qui souffle sur ces hautes montagnes s'engouffre par les fenêtres délabrées, et disperse à son gré la paille du grabat. Devant chaque cellule est un jardin qui n'est pas plus grand que la cellule elle-même ; il est à présent dévoré par les mauvaises herbes, car personne ne vient ni le bêcher ni le sarcler ; et le seul arbre fruitier qui s'élève au milieu du jardin, s'il n'est pas mort par défaut de culture, produit en vain ses fruits délaissés.

On nous expliqua la manière dont l'hospitalité était exercée autrefois à l'égard des étrangers qui venaient visiter ce lieu. Nous ne cessons de nous étonner de ce que des religieux éloignés du monde en connaissaient si bien les convenances les plus délicates. Chaque voyageur était traité selon son rang, selon les mœurs et les habitudes de sa nation. Chaque classe d'hôtes avait des appartements très distincts. Tous les bâtiments sont dans un état de délabrement qui fait gémir.

C'était une cité tout entière que la grande Chartreuse. Il y avait des ateliers où s'exerçaient différents genres de professions et d'arts mécaniques ; ils étaient placés sur les bords d'un ruisseau, et séparés du couvent par le même ruisseau.

Plus loin est la chapelle du fondateur de l'ordre : elle est assise sur un rocher près d'une source limpide, entre une belle prairie et une magnifique forêt. La tradition dit que saint Bruno, après avoir parcouru toutes ces hauteurs, s'était arrêté là où a été bâtie dans la suite la chapelle qui porte son nom. Sans doute, arrivé au fond de cette solitude, il avait trouvé le désert assez désert; sans doute il avait vu par la pensée cette postérité spirituelle qu'il allait engendrer à la perfection chrétienne : il s'était complu dans cette vue de l'avenir, dans cette perspective de sa silencieuse thébaïde s'avancant merveilleusement à travers les siècles. La chapelle que la reconnaissance a consacrée à saint Bruno est simple comme une petite église de hameau : elle a été respectée pendant le temps de la révolution. On y voit encore les sculptures, les statues et les inscriptions dont les chartreux avaient aimé à l'orner. Les monuments de la piété de ces anachorètes ne sont remarquables ni par le fini du travail, ni par la richesse de la matière. On y remarque grossièrement sculptées en bois les images de ces hommes de l'ancienne loi, qui ont prédit la venue de Jésus-Christ; et les paroles prophétiques sont retracées sur le piédestal de celui qui les prononça. Le rapprochement de ces textes sacrés est l'histoire anticipée du Desiré des nations. C'était le Juste qui

devait descendre d'en haut comme la rosée du ciel. Il devait avoir la force pour conquérir tous les royaumes de la terre ; mais sa force devait être dans sa douceur, car ses paisibles conquêtes ne devaient coûter ni sang ni larmes. Il devait ressembler au lion et à l'agneau. Il devait avoir les caractères de la royauté et il devait naître dans l'indigence. Pour expier les folles joies et les vains orgueils du monde, il devait être abreuvé de douleurs et d'ignominies. Il sera de la race de David, il sera souverain-pontife, il sera roi ; il sera soumis aux puissances de la terre, il mourra sur la croix, et ses vêtements seront tirés au sort. Tels sont les oracles des anciens jours, répétés dans les jours nouveaux ; et le Dieu caché de nos autels est aussi le Dieu dont Isaïe, Jérémie et David ont raconté les grandeurs et les humiliations.

Nous avons rencontré plusieurs voyageurs, qui étaient venus, comme nous, visiter la grande Charreuse : nous nous trouvâmes réunis auprès de la fontaine de saint Bruno, ainsi qu'autrefois les pasteurs dans les plaines de Sennaar. Nous admirions cette étonnante sympathie qui rassemble sous les mêmes lois des hommes de goûts, d'habitudes, de caractères si divers et si opposés. Ils ont renoncé à la parole et à tous les sentiments qu'exprime la parole ; ils n'ont de voix que pour chanter les louanges de Dieu, les merveilles de la religion.

Quelques uns de ces anachorètes étaient venus ici avec l'innocence du premier âge; et, par une inspiration secrète, ils avaient deviné tous les pièges et tous les dangers qui les attendaient dans le monde. D'autres avaient goûté ce que la coupe de la vie a de plus doux et de plus amer, et ils avaient été détrompés. D'autres encore étaient venus expier les erreurs d'une jeunesse imprudente et orageuse. Tel était le sujet des graves entretiens auxquels on se livrait près de la fontaine. Les monuments de la chapelle tournèrent ensuite nos pensées du côté des traditions religieuses.

Au nombre des voyageurs se trouvaient deux naturalistes que des études géologiques avaient conduits à visiter toute la chaîne des Alpes. Formés à l'école de M. Duluc, ils cherchaient, comme ce vénérable et savant vieillard, à concilier les découvertes de la science avec les récits de l'Écriture. Un prêtre applaudissait aux discours des deux naturalistes.

Un jeune homme qui était présent, et qui était resté étranger à la conversation, vint tout-à-coup s'y mêler. Il osa soutenir que les témoignages de la science étaient inutiles à la religion, parceque, tout étant incertain dans les systèmes, la vérité ne devait pas avoir recours à de si faibles armes pour se défendre. « D'ailleurs, disait-il, la religion doit mé-

«prendre la science.» Ce qu'il y avait d'étrange, d'abrupt et presque de sauvage dans cette proposition parut scandaliser en quelque sorte les auditeurs. Le prêtre exprima son étonnement d'une manière assez vive. Le jeune homme comprit qu'il devait développer son opinion, sous peine de passer pour avoir tenu un propos inconsideré. Il demanda, en conséquence, la permission de s'expliquer, et il se mit à commenter un célèbre verset de l'Ecclésiaste, si souvent cité (III, 11).

L'orateur était debout, appuyé contre un vieux chêne; il avait les yeux attachés sur un *album*, où sans doute quelques unes de ses méditations rêveuses étaient confusément indiquées. Quoi qu'il en soit, il s'exprima à-peu-près en ces mots :

«Le monde semble avoir été créé pour exercer notre intelligence, pour être l'occasion de nos pensées, pour servir, si j'ose parler ainsi, de support à notre existence; mais ce but n'est qu'apparent. Le monde visible est le voile qui cache le monde intellectuel, et Dieu n'a pas voulu nous donner de connaître le secret de ses œuvres. *Il a livré le monde à la dispute*, c'est-à-dire les plis ondoyants du voile à l'esprit de système, aux recherches interminables, aux études laborieuses *des enfants des hommes*. La nature est un abyme sans fond, dans lequel nous espérons puiser des connaissances plus ou moins

utiles, plus ou moins certaines; et, tout en nous, y précipitant de toute la force de notre nature, nous ne parvenons qu'à gratter les bords de l'abyme: heureux et mille fois heureux si nous n'y sommes pas entraînés par le vertige! Cependant les sciences sont nées, le domaine de l'esprit humain s'est agrandi; mais ceux qui ont cru à la vérité de la science et à la certitude des découvertes de l'esprit humain, ceux qui ont vu dans les systèmes autre chose que des hypothèses explicatives, ceux enfin qui ont cru que l'absolu pouvait régner dans la région du conditionnel, se sont, à mon avis, bien trompés. En astronomie, en physique, en cosmogonie, en métaphysique, une école succède à une autre école, un système détruit un système. Que d'opinions diverses entre Thalès et Newton, entre Aristote et Descartes, entre Platon et Leibnitz, entre Pythagore et Képler! Un homme de génie est saisi d'une idée qui absorbe celles des autres hommes; et voilà qu'elle va fondant des sectes, maîtrisant l'esprit humain, jusqu'à ce que l'esprit humain réagisse à son tour, et veuille reconquérir son indépendance.

« Les barrières de Gadès s'abaissent, le cap des Tempêtes est doublé, de nouveaux continents apparaissent; et l'instrument de Galilée abaisse les cieux à la portée de notre œil, en même temps que

de hardis navigateurs explorent, autour du globe des plages ignorées. Au milieu de tous ces changements, au milieu de toutes ces vastes conquêtes de l'intelligence humaine, l'œuvre du Créateur continue de rester impénétrable, *depuis le commencement jusqu'à la fin*. Entre lui et nous il a mis le rideau de l'univers; il a mis les choses de la terre, les illusions de la vie, les prestiges de la science mobile et changeante. Empédocles veut sonder les terribles merveilles de l'Etna, et il lègue à la postérité la vaniteuse chaussure qu'il laissa au pied de la redoutable montagne.

« L'homme a besoin de croire. Sa raison cherche un appui, son cœur cherche un soulagement. Lorsqu'il renie les croyances générales, dans sa profonde misère, il demande aux puissances invisibles des superstitions pour son esprit, et il embrasse avec avidité celles que sa raison naturelle repousserait le plus. Bientôt il s'abandonne à cette pente rapide, et il en vient à dévorer toutes les absurdités. Les théories les plus obscures, les doctrines les plus folles ne peuvent décourager sa faculté de croire. Alors il lie à sa propre destinée, si éphémère, la marche immuable d'une planète, comme l'apparition soudaine d'un météore, le vol d'un oiseau, le son d'une parole fortuite. Le savant stoïcien, le guerrier intrépide, l'habile politique, Julien, las

à-la-fois et du polythéisme décrépité et du jeune christianisme, donne tête baissée dans les mystères de la théurgie. Et combien d'esprits forts, après avoir fait le tour des opinions religieuses et philosophiques, et les avoir toutes épuisées, ont fini par adopter, malgré eux-mêmes, la certitude des pressentiments, la sagesse des songes, la vertu des nombres, le préjugé des jours heureux ou malheureux ! Combien ont fait comme ce roi d'Israël qui, abandonné de l'esprit de Dieu, allait chez la pythonisse interroger l'ombre de Samuel !

• Mais, sans sortir du cours ordinaire de la vie, voyez l'homme dans les circonstances les plus simples et les plus communes. Les leçons de l'expérience lui sont toujours inutiles, et son cœur reste continuellement ouvert aux séductions les plus grossières, les moins revêtues des fascinations de l'idéal. Ainsi il croit à l'ivresse des passions, aux douceurs de l'aisance et de la fortune, aux charmes d'une condition plus élevée que celle où il se trouve placé par le sort ; enfin il croit à la réalité de la science. Voilà ce qui explique son stupide étonnement toutes les fois que la fausseté de ses illusions lui est démontrée par la douleur de ses plaisirs, par l'amertume de ses passions, par la mobilité de ses goûts, par l'incertitude de ses connaissances.

« Que chacun se scrute soi-même, sans prétendre s'expliquer, il verra qu'il n'y a en lui que misère, que changements, que contradictions : l'homme le plus sage en apparence, le plus conséquent dans ses principes, le plus uniforme dans sa conduite, le plus irréprochable dans ses mœurs, s'il venait à noter jour par jour, instant par instant, la succession de toutes ses idées, le tableau de toutes ses pensées, le motif de toutes ses actions, l'occasion, le sujet et le terme de toutes ses rêveries, ferait, n'en doutons pas, l'histoire la plus étrange, peut-être même assez souvent la moins compatible avec la morale, mais à coup sûr la plus lamentable de toutes celles qui ont jamais été écrites : tant il y a en nous d'inconstance, de fragilité, de petitesse ! tant est intense et intime notre dégradation originelle !

« Tous les jours de sa vie éphémère l'homme donne un gage à la mort ; ses facultés s'émoussent peu à peu ; les objets de ses affections meurent autour de lui, leur souvenir finit presque par s'éteindre dans son cœur ; et, chose affreuse à penser ! il ne peut attendre de la durée pour aucun de ses sentiments, pas même pour celui de la douleur la plus profonde et la plus juste. Il est bien temps que cet être délaissé, demeuré seul sur la terre, privé à-la-fois de sympathie et de souvenir, des :

cende enfin dans la tombe vers laquelle il n'a fait que se traîner ; il est bien temps que celui qui a tant vu mourir meure à son tour ; car, à force de gémir, la source de ses larmes s'est tarie, et il n'en a plus à répandre sur ses propres malheurs.

« Enfin, après tant de disgrâces, il est enseveli sous la froide pierre du sépulcre ! Il y est avec ses projets, avec ses prétentions aux honneurs et à la gloire ; le silence habite son ancienne demeure, l'herbe croîtra tout-à-l'heure sur celle qui vient de lui être donnée : aujourd'hui on ne s'aperçoit déjà plus qu'hier il existait encore. La trace de ses pas est effacée : c'est presque comme s'il n'était jamais né ; il ne valait pas trop, en effet, la peine de naître !

« Qu'est donc devenue cette intelligence qui voulait embrasser le monde, qui prétendait deviner les secrets de Dieu ? Qu'est donc devenue cette imagination qui créa tant de merveilles, qui enfanta tant de systèmes ? Qu'est donc devenu ce cœur, siège de tant d'amour, de tant de passions diverses ; ce cœur qui eut des desirs si vastes, et où il y eut toujours une solitude immense, malgré tous les sentiments qui s'y pressèrent tour-à-tour ? Qu'est devenu ce roi de l'illusion ? Tout cela est-il sous cette poignée de cendre, et l'homme repose-t-il tout entier dans la poussière ? Parmi tant de doctrines, en existe-t-il

une qui nous fasse l'héritage du néant; qui, avec une ironie dédaigneuse et sans pitié, livre à l'horrible faim des éléments la triste proie embellie un jour par la noble figure humaine?

« Nous rêvons un instant sur la terre; notre rêve est tantôt paisible, mais le plus souvent inquiet et troublé: une crise bienfaisante, qu'on appelle la mort, survient et cause notre réveil. C'est la plus petite partie de notre histoire; la tombe nous révélera le reste. Il serait donc utile que l'homme eût toujours présent à la pensée que sa mère lui a donné le jour au milieu des souffrances, et qu'à lui-même son premier cri a été un cri de douleur. C'est un gémissement qui a commencé avec sa vie, et qui finit avec elle; tout, jusqu'à l'ombre du bonheur, lui coûte des larmes.

« Et si tout est fugitif, incertain, fantastique, dans le songe de la vie, qu'y a-t-il de plus fugitif, de plus incertain, de plus fantastique que la science elle-même? Ceci n'est pas nouveau: d'antiques traditions, perpétuées d'âge en âge, disent que la science est le principe de tout le mal, que l'orgueil de l'homme est la source de toutes ses misères. »

Le prêtre voulut repousser la vive attaque du jeune orateur, et réhabiliter la science. Il parla des condescendances de la vérité se plant à autant de

genres de démonstrations qu'il y a de modes dans l'esprit humain, se rendant successive pour s'accommoder à une intelligence qui appartient au temps. Mais nous l'écoutions peu ; nous étions occupés d'autres intérêts que ceux d'une raison ferme et élevée. Comment un jeune homme paraît-il détrompé à ce point de toutes les choses de la vie ? quel est cet incroyable effet de l'imagination qui sitôt agit sur ses facultés neuves, qui sitôt fait naître dans sa poitrine le gémissement de la douleur, et produit avec une tristesse si amère cette longue plainte contre la destinée ? qui a pu, à peine sorti de l'adolescence, lui découvrir déjà tout ce que l'homme renferme de misère ; et la science, de vanité ?

Toutefois le fond de cette âme n'avait pas échappé à tous. Ceux qui avaient passé par les mêmes épreuves l'avaient compris. Cette douleur intime qui s'échappe de ses paroles, cette mélancolie de ses habitudes tient à un malaise moral, à une solitude du cœur. Il se croit rassasié de la vie, et il ne l'a pas goûtée encore. Peut-être les chagrins et les ennuis sont venus le saisir prématurément. Il n'était pas armé pour le combat. Voyez, il ne sait accueillir aujourd'hui que l'ironie terrible de Pascal ; demain peut-être il sera dompté par le puissant génie de Bossuet : heureux si le jour suivant

il vient à prendre goût aux chants mélodieux de Fénelon, lorsqu'il charme notre exil par les plus douces paroles qui se soient trouvées jamais sur les lèvres d'un habitant de la terre!

(Dans la Ville des Expiations, plusieurs choses ébauchées ici recevront leurs développements, et surtout seront présentées sous un jour nouveau. Il faut bien se rappeler que cet écrit, dont une partie seulement avait été insérée dans le petit volume des *Fragments*, a vingt-six ans de date.)

ADIEUX A ROME.

Juillet 1813.

Ville illustre entre toutes les villes, adieu ! Voyageur d'un moment, ne ressemblè-je pas à ces autres voyageurs qui sont nés sur ce sol, et qui y sont morts ? Mon voyage, qui n'a été qu'une circonstance dans ma vie, est comme leur vie entière. Voyageur d'un moment, donne-leur des larmes ; car tu ne peux leur donner que cela : donne-leur des larmes en passant. C'est avec leurs sueurs, c'est avec leur sang qu'ils ont élevé tant de monuments, qu'ils ont pour ainsi dire creusé cet abyme d'admiration dans lequel tu te perds. Chacune des pensées que tu as eues leur a coûté du sang, des larmes, leur vie. Ils sont morts de fatigue, de douleur, de misère, pour qu'un jour il te fût donné de dire : Ville illustre entre toutes les villes, adieu !

Ils ont été voyageurs, et je suis voyageur. Ils ont senti, aimé, souffert ; ils ont eu de courts plaisirs

et de longues peines : ils ont passé. Je sens, j'aime, je souffre comme eux ; comme eux , j'ai de courts plaisirs et de longues peines : je passerai comme eux. Ils ont laissé des traces, j'en laisserai aussi ; car quel est l'homme qui ne se survit pas ? La différence est dans le plus ou le moins de durée des souvenirs. Qu'importe néanmoins que ces souvenirs soient de quelques jours, de quelques années, ou de quelques siècles ? Le temps a subsisté après eux ; mais il viendra un instant où le temps finira. Homère a devancé Virgile. Un grand poète peut-être mourra la veille du dernier jour de l'univers. Son immortalité d'un jour aura été aussi longue que celle de Virgile et que celle d'Homère. Eh bien ! je laisserai au moins un souvenir d'un jour ; et pendant que l'herbe qui aura crû sur ma tombe se flétrira, on dira peut-être encore : Il s'est éteint comme se dessèche l'herbe qui a crû sur sa tombe.

Mais pourquoi cette immortalité d'un jour ne commencerait-elle pas dès à présent ? Ce serait autant d'ajouté à la courte prolongation de mon existence fugitive. Ah ! si un voyage est une image triste, mais parfaite, de la vie, mon départ ne ressemble-t-il pas à une mort ? Vous que j'ai rencontrés sur ce noble coin de terre, vous avec qui il m'a été donné de rompre le pain de l'étranger, accor-

dez-moi donc, je vous en conjure, accordez-moi la douce hospitalité du souvenir. Que je continue de vivre dans votre pensée! Est-ce trop exiger? Non. L'indifférence et l'oubli sont comme le néant que se promet l'athée dans son dernier asile. Et je ne puis me résoudre à ne rien laisser après moi.

Les véritables monuments sont ceux qui sont érigés dans le cœur de l'homme; car tout se passe au fond du cœur, et la magie d'un beau jour, et la douceur d'un regard qu'animent des sentiments tendres ou élevés. C'est une belle prérogative cependant que celle de tout trouver en soi. Ville de souvenirs, ville veuve et déserte, tes solitudes me plaisent; mais elles me plaisent, parcequ'elles peignent la misère des destinées humaines. Je ne te demande point que tu conserves quelque mémoire de moi. Je suis resté étranger au milieu de tes ruines: ce n'était pas toi que j'étais venu chercher. Je le sens, il manque déjà des cordes à ma lyre. La poésie et les arts ne m'offrent plus que de faibles enchantements, et ont perdu tout pouvoir de me distraire et de m'exalter. Ma vie s'est comme réfugiée dans mes affections: elles seules peuvent me faire jouir et souffrir. Ville illustre entre toutes les villes, adieu!

Je me sépare sans peine de la ville des Brutus et des César. Pour elle, ce mot d'adieu sort de ma

bouche sans émouvoir mon cœur. Il n'en est pas ainsi de la ville où saint Pierre vint en voyageur; seul, mais accompagné de la force de Dieu. Religion née dans un hameau, cachée ensuite dans les catacombes, puis éclatante parmi toutes les pompes du pouvoir, parmi toutes les merveilles des arts, que tu es belle! Que tu es belle dans la crèche de Bethléem, dans les cachots des martyrs, dans la basilique de Saint-Pierre! Ton deuil, religion de Jésus-Christ, religion du pauvre et du malheureux, véritable religion de l'homme, ton deuil est ta parure! Cette magnificence d'hier, et qui n'est plus aujourd'hui, ravit toutes les puissances de l'ame. Rome, qui fut la maîtresse du monde profane, restera la capitale du monde chrétien. Ville de saint Pierre, je ne te dis point adieu!

Mars 1830.

(Ainsi la vieille Rome ne m'avait point alors révélé ses mystères. J'étais plongé dans tous les lieux communs de l'histoire; et sur-tout je ne pouvais être frappé que de la grande ombre du souverain pontificat, tout brillant de son absence même. Nous étions bien près du moment où le puissant dominateur de l'Europe allait disparaître. Il est bon de le remarquer, la sanction apportée à la révolution par la Restauration a été pour le peuple français aussi

bien que pour moi une initiation immense. L'épreuve jusque-là n'avait pas été comprise ; et le génie de la Restauration à son tour s'est d'abord ignoré.)

FIN DE LA PRÉFACE GÉNÉRALE.

ANTIGONE.

Sunt lacrymæ rerum, et mentem mortalia tangunt.

VIRG., *Æn.*, I.

La présente édition, à laquelle j'ajoute une préface, est une simple réimpression de celles de 1814 et de 1819, sorties toutes les deux des presses de M. Didot l'ainé. La dernière est ornée de six gravures exécutées sur les dessins et sous les yeux de M. Bouillon, à qui nous devons le *Musée des Antiques*, l'une des plus belles entreprises de notre siècle.

Une édition antérieure aux deux précédentes, qui s'imprimait à Lyon au moment où survinrent les événements de 1814, n'a jamais été achevée.

PRÉFACE.

Lorsque l'*Antigone* fut sur le point d'être publiée pour la première fois, je voulais la faire précéder d'une préface qui devait être assez considérable, mais qui est restée en projet. Voici les principales questions que je me proposais d'y traiter :

Limites de la poésie et de la prose; leurs attributions respectives dans la langue française;

Véritable caractère de l'épopée; son histoire;

Théorie de l'expiation, du malheur, du dévouement;

L'antique énigme du Sphinx, qui est la grande énigme des destinées humaines;

De la fatalité chez les anciens;

De Némésis, symbole qui repose sur des idées si différentes de celles du Destin.

La plupart de ces questions devant se présenter par la suite sous diverses formes, il serait fort inutile de s'y arrêter pour le moment. Je me bornerai donc à quelques observations plus directes, et tout-à-fait sommaires.

M. Nodier, dans le *Journal des Débats*, prétendait que le personnage d'Œdipe fut inventé à l'origine, pour servir d'exemple et de preuve de la fatalité. Ce-

pendant le symbole de Némésis, que j'ai introduit dans ma fable pour l'éclairer, il est vrai, d'un nouveau jour, a été admis par les plus anciens poètes comme l'emblème de la justice divine, et même de la Providence, d'après Bacon. L'idée, telle que j'ai voulu la rendre, remonte jusqu'à un hymne orphique conservé par Stobée; et elle exclut formellement celle dont on a coutume de revêtir le Destin. Une *Dissertation* de Herder sur *Némésis* mérite d'être consultée. Lowth compare fort judicieusement, à mon avis, l'histoire d'OEdipe avec celle de Job. Ce critique éminent pensait aussi que le roi de l'énigme, c'est ainsi que je l'ai nommé, devait être considéré plutôt comme un type des misères humaines que comme une personnification de l'empire de la fatalité.

Le vers de Virgile, que j'ai choisi pour épigraphe, exprime avec une élégante énergie ma pensée à cet égard : « Il est des choses qui semblent contenir elles-mêmes des larmes, et les peintures de la condition mortelle peuvent seules toucher notre ame. »

M. Malte-Brun, dans *la Quotidienne*, reproche à la scène du Sphinx une teinte trop mystérieuse. Mais que peut-il y avoir de plus mystérieux que l'énigme générale de l'humanité? La convenance d'une telle couleur dans cet endroit a été fort bien exprimée par M. Nodier. La même convenance existait pour la peinture de la mort d'OEdipe sur le Cythéron, et pour les circonstances de cette horrible guerre de Thèbes, qui finit par le duel tout fatal des deux frè-

res. M. Brifaut l'a remarqué, dans *la Gazette de France*, il fallait bien que là tout fût empreint du caractère de l'anathème; comme dans les funérailles d'Antigone et d'Hémôn l'ame devait reconnaître l'apaisement de la colère céleste par la vertu de l'expiation. C'était pour la première fois sans doute qu'une cérémonie funèbre ressemblait à une cérémonie nuptiale.

M. Malte-Brun a regretté que je n'eusse pas employé plusieurs pensées et l'expression de plusieurs sentiments qui se trouvent dans les tragiques grecs. J'ai pris mon sujet dans les temps anciens, et je l'ai transporté tout entier au sein des croyances modernes; je me le suis donc approprié en le changeant de sphère, en lui faisant subir une sorte de palingénésie. Ce christianisme en puissance, qui est venu animer ainsi la composition, et qui a été signalé par M. Nodier, imposait le devoir d'une unité supérieure à celle dont M. Malte-Brun eût voulu me faire porter le joug.

M. Nodier aussi a noté les différences principales de ma fable avec les traditions. Ces différences sont grandes, et devaient l'être, car toutes les scènes sont changées, et prises dans le même sentiment poétique plutôt que dans la même poésie. On pourrait dire, en effet, que j'ai puisé non point précisément dans les tragiques grecs, mais aux mêmes sources qu'eux. J'avais eu d'abord la pensée de faire une imitation de la Bible, ou au moins d'Homère, afin d'aller directement à la

recherche de l'inspiration épique. Remarquez bien que, dans la composition nouvelle, Antigone ne meurt pas de faim, que sa mort est sans angoisses, qu'elle a pu voir encore une fois Hémon avant d'expirer, et qu'Hémon ne termine pas sa vie par le suicide; si je suivais les changements apportés par moi aux traditions consacrées, il me serait peut-être facile d'établir que je leur ai rendu leur simplicité primitive, en les dépouillant de tout ce qu'y avait successivement introduit le génie dramatique.

M. Géraud qui, dans un journal de Bordeaux, a fort approuvé ces dernières peintures, n'a point donné son assentiment aux interruptions du récit par les chants de Daphné. Quant à moi, j'ai cru que je pouvais diriger ainsi les impressions de mes lecteurs, comme les chœurs des tragiques grecs étaient destinés à diriger les impressions des spectateurs. Il n'y avait, de plus, qu'une telle forme de récit, et une telle manière de le couper, qui pût jeter le lecteur au milieu même de toute cette apparition de l'antiquité. S'il en résulte quelque monotonie, il en résulte aussi un effet plus continu et plus général. M. Nodier a vivement senti cet avantage. C'était le moyen d'échapper aux circonstances connues. Je pouvais supposer mes lecteurs aussi bien instruits que les princes de la cour de Priam, des faits antérieurs à l'action. Ainsi le cadre une fois admis, il en résultait nécessairement ce choix de détails que *le Constitutionnel* a cru devoir louer, et cette perspective dans laquelle,

selon M. Nodier, j'avais su heureusement me placer.

Des poétiques établissent assez généralement qu'il faut éviter une perfection désespérante dans le héros d'une épopée. M. Nodier pense, avec la plupart des critiques, que l'on ne peut s'y intéresser assez qu'autant qu'il se rapproche de nous par des faiblesses. Je crois que l'in vraisemblance serait bien plutôt l'inconvénient d'un idéal trop complètement parfait. Mais il s'agissait ici de toute autre chose que d'un objet d'art. Au reste, est-ce par une sorte de condescendance que j'ai quelquefois attribué à la suppliante du Cythéron de légers retours sur elle-même? est-ce la raison cachée de cette solennelle consécration d'Antigone par OEdipe, qui, dès le second livre, en fait une créature séparée des autres? Par-là l'idéal le plus parfait devient la nature même.

J'ignore le nom du critique par qui j'ai été si bien traité dans *le Constitutionnel*, et qui a répondu avec une si parfaite justesse à l'objection du sujet trop connu. Il est à remarquer que chez les anciens tous les maîtres de doctrines littéraires et poétiques depuis Aristote jusqu'à Horace ont au contraire fait un précepte formel de ce qui avait été une objection pour ceux à qui *le Constitutionnel* répondait. Avouons cependant que nous n'avons pas ces cycles épiques où les tragiques grecs puisèrent à pleine main. Toutefois je pense qu'un sujet est toujours nouveau lorsque l'auteur entre dans le sens intime et profond. J'irais plus loin, et j'oserais dire

qu'un sujet est, comme la toile pour le peintre. C'est du moins ce qui m'est arrivé ici, puisque j'ai cherché l'inspiration épique et l'inspiration chrétienne là où était le génie tragique, là où dominait la fatalité.

Mais quoique je sois remonté jusqu'à la sphère épique, j'ai cru que je ne devais pas me renfermer dans les théories de l'épopée de convention : ce que je voulais sur-tout éviter c'était de donner lieu à ces discussions sur ce qu'on appelle prose poétique ; je n'y ai pourtant pas échappé. La question, au reste, sera traitée ailleurs. J'ai supprimé, pour la même raison, plusieurs morceaux qui avaient le double inconvénient de faire longueur, et de trop marquer la forme que je desirais éloigner de la pensée : une description de bouclier, où se trouvait représenté l'ancien Péloponèse avec la ceinture des différentes mers dont il est entouré ; un dénombrement, et les emblèmes et devises des chefs, choses qui m'étaient indiquées par les tragiques, et qui appartenaient peut-être déjà aux Thébâides épiques primitives. En général, je me suis abstenu de toute imitation.

L'auteur d'un rapport fait au sein de l'académie de Nîmes approuve, ainsi que M. Nodier, le plan adopté par moi. Le savant académicien a en quelque sorte surpris mon secret, lorsqu'il a comparé les chants de Daphné aux chœurs des tragédies grecques. Mais peut-être, s'il eût voulu examiner de plus près l'économie de ce plan, aurait-il aperçu que les interruptions du récit ne sont pas simplement des artifices de

la composition, qu'elles servent aussi à compléter l'effet général.

Le savant académicien pense que j'aurais pu tirer un meilleur parti de la trilogie de Sophocle, et en cela il se trouve d'accord avec M. Malte-Brun; j'ai déjà répondu à cette observation. Il en est de même de la couleur fantastique reprochée également par l'un et par l'autre à certaines parties de l'ouvrage, et je répondrai par les mêmes raisons de convenance.

Le Dante avait emprunté à Stace cette terrible peinture d'Ugolin, et Stace l'avait lui-même empruntée à Silius Italicus. Je devais conserver à la mort de Tydée les couleurs que lui donna l'antiquité; toutefois je les ai fort adoucies. J'ai obéi à des convenances de différents genres dans tous les autres épisodes de la guerre maudite.

Tirésias, dans l'*Antigone*, est loin de jouer le rôle que depuis je lui ai fait jouer dans l'*Orphée*. Je n'ignorais point que Tirésias, fondateur d'un culte, aurait pu me servir à pénétrer dans le sens des allégories de l'antiquité, à montrer la source des sentiments sociaux et des sentiments religieux, peut-être à exposer la théogonie et la cosmogonie de ces temps reculés; mais je crois que j'aurais ôté à cette composition, si j'ose le dire, le charme de l'unité. Il ne fallait pas disperser l'intérêt; et je voulais me borner à peindre la *piété domestique*, selon l'heureuse expression du savant académicien de Nîmes. D'ailleurs c'est bien plus tard que j'ai conçu l'épopée générale par

où je devais un jour entrer dans une nouvelle carrière historique.

Je crois inutile de m'arrêter davantage. Je sais que la présente publication se terminera par deux volumes de notes. Ainsi les questions qui tiennent à tout l'ensemble, et qui pourtant s'appliquent plus directement à chaque composition, trouveront là leur véritable place.

On vient de voir que le personnage de Tirésias sera complété dans l'*Orphée*. L'énigme du mont Phicéus deviendra d'abord l'énigme des enfants de Bélus, puis l'énigme du Capitole. Dès-lors je ne pouvais m'occuper qu'à la fin de tous ces symboles successifs. Il en est de même de ce Destin qui devait passer par tant de transformations avant de devenir une loi générale de l'humanité, avant d'être la Providence gouvernant le monde dans l'accord de la prescience divine et de la liberté des êtres intelligents.

ANTIGONE.

LIVRE PREMIER.

TOME I.

5

SOMMAIRE.

Tirésias et sa fille Daphné à la cour de Priam peu avant la guerre de Troie. Le devin retrace l'histoire des premiers temps de la Grèce, et Daphné entremêle de chants les récits de son père. Interrogé sur les événements de Thèbes et sur les vertus d'Antigone, Tirésias promet au roi de lui faire connaître ce qu'il desire savoir. Exposition. Commencement du récit. Enfance d'Antigone. OEdipe, roi de Thèbes, est déclaré roi de Corinthe à la place de Polybe qui vient de mourir. Fête donnée par OEdipe au sujet de cette nouvelle couronne qui lui est échue. Funestes pressentiments qui viennent troubler cette fête. Paroles étranges et involontaires d'un prêtre de Delphes. Invocation à Némésis par Daphné. La peste à Thèbes en punition d'un crime inconnu. Trouble d'OEdipe et de sa famille. OEdipe, retiré au fond de son palais, cherche à combattre ses inquiétudes par le souvenir de ses jours de gloire et de bonheur. Il se retrace à lui-même sa victoire sur le Sphinx, et se glorifie encore de sa pénétration qui lui fit deviner l'énigme. Tout se dévoile. Jocaste s'enfuit. Étéocle, Polynice et Créon profèrent des paroles outrageantes contre OEdipe. Les députés de Corinthe se retirent. Antigone commence à montrer cette ame tendre et forte, et cet instinct de dévouement qui devaient faire sa renommée. Amour d'Hémon. Mort de Jocaste. Tirésias suspend son récit, et Daphné chante, en s'accompagnant de la lyre, les charmes de la terre natale.

ANTIGONE.

LIVRE PREMIER.

Tirésias, désolé des maux qui ne cessaient d'accabler l'héritage d'OEdipe, s'était retiré en Asie, accompagné de sa fille Daphné : elle guidait les pas du vieillard fugitif, car il était privé de la douce clarté du soleil. Le roi Priam avait reçu le devin aveugle et la charmante prêtresse d'Apollon. Tous les deux s'asseyaient à la table du puissant monarque, au milieu de sa nombreuse famille. Là étaient le vaillant Hector et sa jeune compagne, la belle Andromaque, tout étonnée encore d'avoir échangé le modeste vêtement des vierges contre la parure des nouvelles épouses; Cassandre, qui avait reçu d'Apollon la vaine prérogative de lire dans l'avenir; Polyxène, ornée de mille graces, et dont le trépas cruel coûtera tant de larmes à sa mère; Polite, destiné à être immolé par Pyrrhus au pied des autels domestiques, et sous les yeux mêmes de ses parents; Laodice qui, à l'aurore de la vie, passait déjà pour la plus belle des

filles de Pergame; Polydore, le dernier des enfants du roi, et qu'une horrible trahison devait ravir de si bonne heure à la lumière du jour. Là était le berger de l'Ida, juge entre trois déesses, Pâris, que la faveur de Vénus ne pourra garantir des hasards de la guerre. Là était aussi cette femme de Sparte, Hélène, transfuge du lit conjugal : elle était timide comme une jeune fille; son visage se colorait d'une aimable rougeur, lorsque sa beauté attirait les regards des hommes; elle ne quittait point les côtés de son nouvel époux, et semblait toujours craindre quelque sentiment secret d'aversion, à cause de la pudeur trahie. Quelquefois elle pensait en soupirant à cette patrie qu'elle ne pouvait plus espérer de revoir, aux rives fleuries de l'Eurotas, aux verdoyants sommets du Taygète, à tous les lieux enchantés où, dans ses jours d'innocence, elle menait des danses légères avec les compagnes de sa jeunesse.

La famille de Priam ne se lassait point d'entendre Tirésias lorsqu'il rappelait la mémoire des temps anciens, lorsqu'il peignait le vieil Inachus et son fils Phoronée, héritiers de la sagesse de l'Égypte, répandant les bienfaits



de la société parmi des hordes sauvages. Le savant vieillard connaissait l'histoire des peuples, et l'origine des plus illustres maisons de la Grèce : il racontait les aventures de Cécrops, qui réunit les peuples de l'Attique; de Cadmus, qui donna des lois et des arts à la Béotie; de Danaüs, qui fonda la puissante monarchie d'Argos. Il s'était trouvé avec les héros de la Toison d'or, qui visitèrent mille régions inconnues; et il avait appris d'eux tous les prodiges de cette expédition merveilleuse. Il redisait le navire Argo, dont les rameurs étaient des rois; ou des fils de rois; la poutre prophétesse, coupée dans les forêts de Dodone, et qui continuait de rendre des oracles parmi les abymes des mers; le Pont-Euxin, séjour des plus affreuses tempêtes; la glèbe féconde donnée par Triton en signe d'hospitalité au chef d'une si mémorable entreprise; les riches campagnes qui s'étendent au pied du Caucase, et que le Phasé arrose de ses eaux immenses; le dragon, redoutable gardien du trésor de Mars. Il redisait Orphée, tantôt faisant oublier, par des chants inspirés, les fatigues et les ennuis d'une longue navigation, tantôt dirigeant la manoeuvre

vre par les sons de sa lyre divine; le bel Hylas, doucement attiré au fond des eaux par les nymphes des fontaines; la magicienne de Colchos, sacrifiant à l'amour l'aimable pudeur d'une vierge, les devoirs les plus sacrés, et le trône de ses pères, mais ne pouvant retenir par la force des enchantements un cœur qu'elle avait conquis par le simple attrait de la beauté. Il redisait Hercule, bienfaiteur de tant de peuples; le fameux pilote Typhis; Castor et Pollux, célèbres par leur amitié fraternelle, et par leur indomptable valeur; le vainqueur du Minotaure; l'amant infidèle d'Hypsipyle et de Médée; Nestor de Pylos, déjà renommé par les charmes de son éloquence; Pélée, que depuis une déesse n'avait pas dédaigné de prendre pour époux; Télémon, Méléagre, Admète, tous ceux enfin qui partagèrent et la même gloire et les mêmes dangers.

Tirésias mêlait à ses récits de graves leçons sur la piété envers les dieux immortels, sur le gouvernement des peuples, sur la nécessité de pratiquer la vertu. Daphné, lorsque son père suspendait ses discours, tirait de sa lyre les accords ravissants que lui avaient enseignés

les Muses. Toute la famille de Priam était plongée dans une admiration mêlée de respect; car alors la sagesse et la poésie étaient regardées comme les plus beaux présents des dieux.

« Illustre étranger, dit un jour Priam à
« Tirésias, vous ne nous avez point encore
« parlé de la ville d'Amphion, qui vous a vu
« naître, de cette ville où viennent de se pas-
« ser tant d'événements funestes; vous ne
« nous avez point parlé d'OEdipe, ni de ses
« deux fils, ni de cette guerre terrible des sept
« chefs. Le rapide Hellespont, la vaste mer
« que partage l'Eubée, nous séparent des
« belles contrées où s'établirent les descen-
« dants d'Agénor; et nous n'avons jusqu'à ce
« jour recueilli que des bruits incertains sur
« tant d'aventures lamentables. Sans doute
« vous en fûtes témoin: daignez donc nous
« instruire de la vérité; et sur-tout, ô vieil-
« lard! parlez-nous de cette jeune Antigone,
« si belle, si dévouée, dont le nom est devenu
« le nom même de la piété filiale. »

« Grand roi, répondit Tirésias, mes yeux,
« avant d'être privés de la lumière du soleil,
« ont vu bien des malheurs; et, depuis que je

« ne jouis plus de la douce clarté du jour,
« j'ai oui le récit de bien grandes adversités;
« mais je ne vis et n'entendis jamais des in-
« fortunes pareilles aux infortunes qui ont ac-
« cablé l'illustre maison de Labdacus. Cepen-
« dant, ô Priam ! quelle que soit l'amertume
« de ces tristes souvenirs, je cède à votre prière.
« Je peindrai les maux qui ont accablé ma
« patrie ; je vous raconterai les malheurs d'OE-
« dipe et de ses coupables fils ; je vous racon-
« terai aussi les vertus et le généreux dévoue-
« ment d'Antigone. Oui, je vous entretiendrai
« du courage de cette vierge magnanime, et
« de ses sentiments élevés, auxquels l'adver-
« sité donnait une force nouvelle. Vous la
« suivrez dans l'exil qu'elle partagea avec son
« père, le plus misérable des hommes ; dans
« ses voyages, comme suppliante ; enfin je
« vous dirai sa mort prématurée, dernier sa-
« crifice qui couronne tous les autres. Sans
« doute il me sera pénible de retracer tant de
« scènes cruelles ; mais du moins la pensée
« d'Antigone viendra adoucir mes douleurs,
« et répandra quelque charme sur mes funes-
« tes récits. »

« Antigone fut la compagne de Daphné; toutes les deux avaient été initiées de bonne heure aux aimables mystères des Muses. Elles ont passé ensemble les années de leur enfance à tresser des couronnes de fleurs sur les bords de la fontaine Castalie, et à parer les autels d'Apollon. Antigone, à cet heureux âge de la vie, paraissait être ou l'une des chastes nymphes du Permesse, ou l'une de ces jeunes déités à qui la ville d'Orchomène venait d'élever des autels. Je ne sais quoi d'au-dessus de la nature humaine était dans ses regards modestes; et des paroles touchantes semblaient toujours près d'éclorre sur ses lèvres. Son silence était plein de charme; mais rien n'égalait l'impression que produisait le son de sa voix. Tous disaient avec enchantement: « Heu-
« reux le père qui la voit croître dans son pa-
« lais! plus heureuse la mère qui lui donna le
« jour! et mille fois heureux celui qui pourra
« la saluer du nom de son épouse! » Antigone employait ses innocents loisirs à célébrer les louanges des dieux immortels, les récompenses qui attendent la vertu dans une vie meilleure, les arts consolateurs accordés à l'homme. Son ame tout entière se déployait dans ces

chants religieux, et répandait sur sa figure un éclat plus doux que le sentiment même du bonheur.

« Telle était Antigone, qui bientôt sera l'unique consolation de son père, d'OEdipe, jusqu'alors comblé de tous les dons de la fortune. Dans la force de l'âge, il régnait en paix sur les peuples de la Béotie; et, se confiant en ses longues prospérités, plein d'orgueil, il avait perdu le souvenir de son enfance délaissée, ainsi que des oracles qui troublèrent les premières années de sa jeunesse. Jocaste, son épouse, joignait encore quelque beauté à toute la majesté d'une reine, à toute la fierté de la race de Cadmus. Étéocle et Polynice, Ismène et sa sœur Antigone, étaient les fruits de cette union, que l'on nommait fortunée, au moment où Polybe, roi de Corinthe, et qui passait pour être le père d'OEdipe, vint à mourir. Polybe avait déclaré qu'après lui l'heureux OEdipe réunirait sur sa tête, à la couronne de Thèbes, celle de Corinthe.

« Le peuple avait confirmé par ses suffrages les dernières volontés du vieillard. Des députés furent envoyés à Thèbes pour annoncer au roi cette nouvelle, et lui offrir les

hommages de la ville qui domine sur deux mers. Ce prince ne put retenir ses larmes en songeant à celui qu'il avait toujours regardé comme l'auteur de ses jours. Il pensait aussi à l'affliction de Mérope, la vertueuse épouse de Polybe. « Oui, disait-il, je vais à Corinthe; « je veux joindre ma douleur à la douleur de « ma mère, que depuis si long-temps je n'ai « point vue; ensuite je placerai sur mon front « la nouvelle couronne que m'accordent les « dieux. »

« Mais bientôt OEdipe ne sentit plus que la joie de posséder un second royaume, et d'échapper à des oracles importuns, qui dès ce moment étaient convaincus de mensonge à ses yeux. Même, avant que d'aller à Corinthe, il voulut célébrer, dans une fête magnifique, le jour heureux qui assurait son repos et augmentait sa puissance. Il s'entoura de toute sa famille; il appela également l'ambitieux Créon, frère de Jocaste, avec ses fils, l'impétueux Ménécée, et le généreux Hémon. Les députés de Corinthe y étaient aussi. Je m'y rendis avec ma fille; nous avions l'un et l'autre le front ceint d'une couronne de laurier. Je ne vous retracerai point les détails de

cette fête, si brillante en apparence, et si triste dans la réalité. Je ne vous dirai point les augures menaçants, les sentiments pénibles et contraints de toute l'assemblée. Il y avait quelque chose de sinistre dans tous les apprêts et dans toutes les pompes de cette journée : un pressentiment funeste était au fond des cœurs. OEdipe n'était point étranger à cette impression générale. Une terreur sourde couvait au dedans de lui-même ; mais il la comprimait de tout le poids de ses pensées orgueilleuses. Il racontait, avec une exagération toute nouvelle, sa gloire, les faveurs dont les Muses l'avaient comblé, l'empressement de ses voisins à rechercher son alliance.

« Les paroles présomptueuses du roi, son regard superbe, et l'empreinte douloureuse d'une inquiétude qu'il cherchait en vain à étouffer, donnaient à tous ses traits un aspect singulier et terrible. Ainsi la plus belle des Gorgones, Méduse, réunissait sur son visage, et les charmes qui attirent, et les épouvantes qui glacent le cœur. Alors je vis s'allumer parmi les convives une sorte de joie bruyante et folle qui tenait du vertige : elle ressemblait à celle des Thyades furieuses, lorsqu'elles se

répandent sur le mont Ménale, ou dans les bois du Lycée, en célébrant les victoires du triomphateur de l'Inde : elle ressemblait à celle de la malheureuse Agavé, immolant son propre fils au sein de l'ivresse. Les chants des Muses doivent être graves ; il ne faut pas qu'on puisse les prendre pour l'insensé délire des Ménades. « Retirons-nous, dis-je à ma fille ; « nous sommes venus pour participer à un « banquet des Muses, et non point à une or- « gie de Bacchus. D'ailleurs il me semble que « j'ai senti sur moi le souffle de la colère des « dieux. Retirons-nous ; ce n'est pas ici la place « d'une vierge. » Antigone et Ismène se disposaient à nous suivre.

« En ce moment, un prêtre du temple de Delphes se présente pour prendre part à la fête. Son air vénérable rappelle le calme dans l'assemblée. OEdipe se lève, et fait placer à ses côtés l'auguste vieillard. Le front du roi se colore de la rougeur de la honte ; et le prêtre, en s'accompagnant de la lyre, chante les prodiges de l'harmonie ancienne. Il voulait s'arrêter aux jours d'Amphion ; mais, entraîné par la puissance du dieu qui s'était emparé de lui, il médite de chanter le Sphinx, désol-

lant l'héritage de Cadmus; OEdipe, vainqueur du Sphinx, et recevant, pour prix de sa victoire, le trône de Thèbes et la main d'une reine. Alors il reprend sa lyre, et murmure un chant nouveau. Au lieu des souvenirs heureux qu'il se propose de retracer, ses paroles mystérieuses ne savent peindre que des objets funestes : c'est un enfant dont la naissance avait été un sujet de terreur pour ses parents; ce sont les sommets escarpés du Cythéron; c'est Laius, immolé au milieu de ses gardes. Jocaste gémissait dans son cœur; car elle se rappelait, et cet enfant condamné à mourir en naissant, et son premier époux, immolé par une main inconnue dans un défilé de la Phocide.

« OEdipe était agité de mille sentiments divers. Les prestiges de la gloire s'évanouissant peu à peu dans son ame, il sentait naître une sorte de tristesse qu'il ignora jusqu'alors; car les illusions de l'orgueil l'avaient toujours abusé sur l'obscurité de sa destinée : mais aujourd'hui mille circonstances de sa première jeunesse viennent s'offrir à son esprit, pour lui prouver, d'une manière confuse, qu'il n'était point né de Mérope, et que Polybe n'était

pas son père. Moi-même, il me semblait que ma couronne de laurier s'agitait sur ma tête. Un frémissement intérieur faisait trembler tous mes membres; le poids du passé et de l'avenir oppressait mon ame. Je saisis à mon tour ma lyre; mais craignant de ne pouvoir en tirer que des sons lugubres, je la donnai à Daphné: « Tiens, ma fille, lui dis-je, voici la lyre d'Amphion; nous sommes tous ici en proie à la puissance de sinistres pressentiments, reporte notre pensée sur de riantes images. »

« Daphné prit aussitôt l'instrument harmonieux dont les accords élevèrent jadis les murs sacrés de Thèbes. A l'instant même une pâleur mortelle vint flétrir sur son visage les roses de la jeunesse. Elle voulait repousser la lyre d'Amphion; mais il n'était plus en son pouvoir de résister au dieu de Délos: elle se mit à chanter une invocation à Némésis. Tous les convives étaient muets de crainte, d'étonnement; et de grosses larmes roulaient dans tous les yeux.

« Némésis, disait-elle, divinité douce et terrible, écoute ma voix, laisse-toi fléchir. La Pudeur fut autrefois sur la terre ton aimable compagne; vous étiez toutes les deux vêtues

« de blanc. Tu te mêlais aux assemblées des
« hommes; la Pudeur présidait aux fêtes où
« les femmes étaient appelées. Mais, hélas! à
« présent vous habitez le haut Olympe, et vous
« ne venez plus nous visiter que rarement.
« Autrefois, ô Némésis! tu entretenais chez
« les mortels des pensées de modération et
« d'équité; tu leur apprenais à pratiquer la
« justice, à ne point abuser d'une heureuse
« fortune, à ne pas se laisser abattre par le
« malheur. Tu empêchais l'orgueil de naître
« dans les cœurs superbes; tu excitais la com-
« passion pour l'infortune. Tu avais en ta puis-
« sance le repentir qui suit la première faute;
« les prières humbles et touchantes formaient
« ton cortège. Aujourd'hui, ô déesse! tu es
« chargée par les justes dieux de récompenser
« et de punir, d'égaliser le châtement à la faute,
« de répartir entre les hommes les plaisirs et
« les douleurs, d'abaisser l'orgueil. Tu ne per-
« mets pas que les succès durent long-temps.
« parceque la prospérité amollit la force de
« l'ame. Tu traînes à ta suite et le malheur
« qui instruit l'homme, et le remords qui le
« déchire. Aujourd'hui, terrible Némésis, ar-
« mée de chaînes de fer, tu garrottes et le cou-

« pable, et le fils du coupable; tu écrases l'in-
« jure altière sous tes pieds; tu te promènes
« dans la solitude, pour chercher les traces du
« sang répandu en secret, et qui n'a pas été
« vengé. Tes yeux sont continuellement occu-
« pés à rechercher le crime impuni. Quel est
« cet enfant condamné à mourir? Abandonné
« sur le sommet du Cythéron, les pieds percés
« et traversés d'une courroie, suspendu ainsi
« aux branches d'un arbre, pour devenir la
« proie des bêtes féroces, ses cris lamentables
« attirent un vieux berger qui le délivre. O
« dieux! ne vois-je pas ce même enfant, nourri
« par pitié dans une cour étrangère, courir
« avec impatience au-devant de ses tristes des-
« tinées? Déesse vengeresse, Némésis, est-ce
« toi qui guides ce bras parricide? Jeune pré-
« somptueux, tu te confies en ta force! tu in-
« sultes à la faiblesse d'un vieillard, et tu l'im-
« moles à ton brutal emportement! Mais quelle
« est cette victoire encore plus funeste? Une
« vierge ne saurait raconter la suite de cette
« épouvantable aventure. »

« Daphné ne peut ajouter une seule parole;
et sa lyre continue de rendre des sons qui sem-
blent des gémissements étouffés. N'avez-vous

jamais entendu dans les forêts le murmure précurseur de l'orage? Un bruit sourd gronde dans le lointain : tout-à-coup le bruit cesse, et l'on n'entend plus que le frémissement des feuilles qui continuent d'être agitées, sans qu'il y ait le moindre souffle dans l'air. N'avez-vous jamais éprouvé de ces songes pénibles pendant lesquels vous voyez un glaive suspendu sur votre tête, ou un abîme ouvert sous vos pas? Ces images suffisent à peine pour vous faire comprendre ce qui se passait au fond des cœurs. Il y avait là comme une odeur de sang et de mort; les murs eux-mêmes paraissaient menaçants : on eût dit qu'ils voulaient prendre la parole pour révéler quelque crime, ou annoncer quelque malheur. Jocaste semble être parvenue à sa dernière heure. Antigone et Ismène versent des ruisseaux de larmes. Étéocle et Polynice, les yeux enflammés de courroux, adressent à ma fille un discours outrageant. OEdipe cède à l'anxiété qui le tourmente. « Vieillard, me dit-il d'un ton
« où respirent et la menace et l'effroi, vieil-
« lard, est-ce toi qui as enseigné à cette
« jeune prêtresse d'Apollon ce langage mysté-
« rieux qui me glace d'horreur? Ta fille est-elle

à un autre Sphinx, dont je dois deviner les
« funestes énigmes? »

« Alors, m'efforçant de cacher le trouble qui
m'agitait moi-même, je lui répondis : « Prin-
« ce, ne cherchez point à démêler votre desti-
« née ; laissez-la enveloppée de ce voile qui ne
« peut se soulever sans vous livrer à mille tour-
« ments. OEdipe, cette curiosité inquiète dé-
« plaît aux dieux : ils veulent que nous respec-
« tions leurs secrets. Confions-nous seulement
« à leur justice ; car ils sont justes, même dans
« leur sévérité. »

« Sors d'ici, vieillard, me répondit le roi ; va
« porter ailleurs et tes sinistres discours, et tes
« leçons insolentes. Si je ne respectais le ban-
« deau d'Apollon, et les lauriers de Délos, je
« te ferais saisir, et jeter avec ta fille hors des
« murs sacrés de Thèbes. »

« L'assemblée entière était plongée dans la
stupeur : je sors de la salle du festin avec Daph-
né ; les députés de Corinthe m'accompagnent.

« Cependant une calamité horrible, signe
trop certain de la colère des dieux, vient fon-
dre sur le royaume de Laïus. Apollon tend
son arc contre les malheureux habitants de
Thèbes, comme naguère contre la famille de

l'orgueilleuse Niobé. Le fléau destructeur n'épargne ni le sexe ni l'âge; la ville est remplie de funérailles. On n'entend par-tout que des cris et des gémissements. On ne rencontre que des convois funèbres; on ne voit que des sacrifices expiatoires. OEdipe et Jocaste, dans le trouble mortel qui les agite, ne savent à quel dieu recourir; ils ont des secrets qu'ils n'osent se confier, et qu'ils voudraient se cacher à eux-mêmes. Le roi ne pouvait bannir de sa mémoire ce vieillard dont il versa le sang; et Jocaste pleurait toujours l'enfant qu'elle laissa arracher de son sein maternel.

« Au milieu de ces douleurs, augmentées par le pressentiment de douleurs plus grandes encore, Créon, frère de la malheureuse Jocaste, commence à laisser paraître cette ambition farouche que jusqu'alors il avait eu tant de peine à dissimuler. Après la mort funeste de Laïus, il avait connu un instant les charmes du pouvoir suprême, et n'avait pu voir, sans un profond chagrin, OEdipe le forcer de descendre presque aussitôt du trône où il était si paisiblement assis. « Quel est cet étranger, dit-il alors en lui-même, qui vient ainsi « régner sur la race de Cadmus? On ignore

« jusqu'à son origine, car enfin il n'est pas
« bien prouvé qu'il soit le fils de Polybe et de
« Mérope. Et, s'il l'était, comment, sur la foi
« d'obscurs oracles, aurait-il quitté la contrée
« qu'il devait gouverner un jour, pour venir
« s'emparer d'une couronne qui peut lui être
« disputée? Le bel exploit, murmurait-il sans
« cesse, le bel exploit qu'une énigme devinée,
« pour mériter de ceindre le bandeau royal!»
C'est ainsi que Créon exhalait dans le secret
de son cœur ses plaintes amères. Mais au mo-
ment où il vit OEdipe entouré de tant de pré-
sages affreux, et comme précipité du haut de
sa gloire, alors l'ambitieux crut inutile de se
contraindre davantage. Il parle hautement
de ses espérances, et veut les faire partager à
ses fils; tous les deux repoussent, par un pro-
fond silence, la pensée de leur père. Le cou-
rageux Ménécée, dévoué au culte de la patrie,
ne connaissait que la gloire des armes, et n'en
voulait point d'autre; son frère, le généreux
Hémon, plein de sentiments nobles et désinté-
ressés, ne voyait qu'avec douleur son père
fonder tout son avenir sur les malheurs dont
la famille d'OEdipe était menacée.

« L'infortuné roi de Thèbes, retiré au fond

de son palais, cherchait la solitude, et semblait craindre l'approche de sa famille. Là il était troublé encore par les gémissements d'une multitude qui souffrait mille maux dont il se croyait coupable; car il s'accusait dans son propre cœur. Il disait avec amertume : « Qu'ai-je fait de mon courage? qu'ai-je fait de cette brillante intelligence qui avait répandu ma renommée parmi les nations de la Grèce? Ah! combien, aujourd'hui que je suis devenu faible comme un enfant, je tremblerais devant le Sphinx, devant ce monstre venu de la mystérieuse Égypte, qui se plaisait à faire deviner des énigmes, et à égorger ceux qui ne pouvaient remporter une si étrange victoire! Je ne fus point épouvanté de cette nouvelle sorte de combat. Mon cœur ne connaissait aucune crainte, et mon génie n'était étonné de rien; d'ailleurs je ne voyais que le prix qui m'était réservé, un sceptre, et la main d'une reine. Ce jour mémorable est encore présent à mon esprit. Le Sphinx était assis sur une des croupes arides du mont Phicéus; de là il répandait la terreur sur toute la contrée. J'arrive en sa présence, au lever de l'aurore : un rideau de nuages

« transparents couvrait sa stature immense.
« Il avait le visage d'une femme; tous ses
« traits, parfaitement réguliers, étaient im-
« mobiles: j'aperçois encore cet œil scrutateur
« qui semblait vouloir arracher les plus inti-
« mes secrets de la pensée, et dans les contours
« de sa bouche une sorte d'ironie triste et ter-
« rible qui me faisait frémir. Oui, je puis l'a-
« vouer à présent, quand je vis ses mains ter-
« minées en griffes énormes s'avancer hors du
« nuage, toutes prêtes à saisir une proie as-
« surée, je commençai à me repentir de ma
« témérité. Cependant l'énigme m'est propo-
« sée, mais d'une manière toute nouvelle et
« toute merveilleuse. Aucun son articulé ne
« retentissait à mon oreille, aucun mouve-
« ment ne paraissait agiter les lèvres du mons-
« tre; seulement j'entendais comme une voix
« intérieure qui résonnait sourdement au fond
« de ma poitrine; au même instant, les re-
« gards du Sphinx s'allumèrent, une joie fé-
« roce anima son visage; ses griffes s'abaissè-
« rent sur ma tête: alors je tirai mon glaive,
« et, me couvrant de mon bouclier, je m'élan-
« çai sur mon terrible adversaire; car il m'était
« livré, j'avais deviné l'énigme. Mon fer s'en-

« fonça dans je ne sais quoi qui n'existait plus :
« tout avait disparu comme une vision. Néan-
« moins mon glaive dégouttait d'un sang im-
« monde; et j'avais entendu un bruit faible,
« mais sinistre, tout semblable au râle d'un
« homme qu'on égorgerait dans les bras du
« sommeil. »

« Ainsi OEdipe se plaisait encore à rappeler jusqu'aux moindres circonstances d'un triomphe qui lui semblait si glorieux; mais bientôt, accablé sous le poids de ses funestes pressentiments : « A quoi m'a servi, s'écriait-il, d'avoir pu résoudre le problème proposé par le redoutable habitant du mont Phicéus? Eh dieux! quel problème! c'était celui de toutes les misères attachées à la condition des fragiles mortels. Il me demanda le nom de cet être singulier qui n'a qu'une voix, qui ne vit qu'un jour sous le soleil, et qui n'est debout qu'un instant! Hélas! à cette époque, j'étais bien loin de soupçonner la rapidité de ce peu de moments que nous passons sur la terre; j'ignorais sur-tout et les faiblesses et les craintes, et les douleurs et les larmes; j'ignorais à quel prix l'existence est achetée; j'ignorais enfin com-

« bien sont dangereuses les faveurs du des-
« tin, qui donne en troubles et en malheurs
« ce qu'il promet en gloire et en prospérités.
« Je devinai cependant que l'homme était cet
« être qui n'a qu'une voix, celle du gémissé-
« ment ; cet être éphémère, dont la vie, toute
« remplie d'amères tristesses, est placée entre
« deux enfances si courtes et si rapprochées,
« que le tout semble n'avoir que la durée d'un
« jour. La pensée obscure du Sphinx fut dé-
« voilée à mon esprit, comme si j'eusse été
« éclairé par l'expérience des choses humai-
« nes. Maintenant il ne me reste plus assez de
« lumière pour savoir, malheureux ! ce que je
« voudrais connaître encore. C'est donc ainsi
« que les dieux se jouent des faibles mortels !
« Prendraient-ils donc un cruel plaisir à con-
« fondre notre intelligence ? Ah ! je le sens,
« une nouvelle carrière s'ouvre devant moi ;
« mais c'est une carrière d'infortunes et de
« souffrances. Désormais je serai célèbre, non
« seulement parmi les nations de la Grèce,
« mais encore parmi toutes les nations du
« monde : à cause de cette vie mêlée de tant
« de plaisir et de tant de douleur, de tant de
« gloire et de tant d'abjection, de tant de

« bonheur et de tant d'adversité, je serai re-
 « gardé par les races futures en quelque sorte
 « comme un emblème des tristes destinées de
 « l'homme. »

« Tels étaient les entretiens solitaires d'OE-
 dipé, retiré au fond de son palais. L'infortuné
 cherchait encore dans sa pensée des appuis à
 son orgueil; mais le sentiment de sa misère,
 l'emportant sur les efforts de la vanité, le plon-
 geait dans une profonde stupeur. Alors il ne
 sortait de cet état d'abattement que pour se
 livrer au plus affreux désespoir.

« Un jour j'arrivai près de lui au moment
 où il proférait de terribles malédictions contre
 la cause inconnue de la colère des dieux. « Eh,
 « malheureux prince! m'écriai-je, savez-vous
 « sur qui doivent retomber vos anathèmes?
 « savez-vous s'ils ne doivent pas atteindre les
 « têtes les plus chères? savez-vous, ajoutai-je
 « en frémissant, savez-vous s'ils ne doivent pas
 « vous atteindre vous-même? OEdipe, l'infor-
 « tune égare vos esprits. Vous n'avez pu sup-
 « porter le fardeau de la prospérité; c'est
 « pourquoi le malheur vous trouve si faible. »

« Vieillard sans pitié, me dit le roi, qui t'a
 « chargé de m'outrager ainsi? Que tu me con-

« nais mal ! Oui, je suis assez fort pour lutter
« contre l'adversité, mais à découvert. Ce sont
« ces incertitudes, ces présages, ces mystères
« affreux, qui désolent mon ame. Vieillard,
« délivre-moi de l'avenir ! »

« Prince, lui répondis-je, puisque vous de-
« sirez connaître votre destinée tout entière,
« vous souvient-il de ce vieillard que vous avez
« tué sur les confins de la Daulie ? Vous reve-
« niez de Delphes, où vous étiez allé consulter
« l'oracle, car ce n'est pas d'aujourd'hui que
« vous fatiguez les dieux de votre inquiète cu-
« riosité. Eh bien ! cet homme dont vous avez
« versé le sang... Ah ! permettez que je me
« taise... Faites venir le berger Phorbas. »

« Dieux ! s'écria OEdipe, maintenant je
« commence à comprendre tout ce qu'il y a
« d'obscur dans ma destinée. J'entrevois les
« plus funestes vérités. » Il ne put en dire da-
« vantage.

« J'ai toujours présent à la mémoire le mo-
« ment terrible où tout fut expliqué par le vieux
« berger, en présence du roi de Thèbes et de sa
« malheureuse famille, qui était accourue. Se-
« cret plein d'horreur, qu'à peine j'ose dévoiler
« ici ! abyme de maux, devant lequel je recule

encore! Des oracles avaient annoncé à Laïus que l'enfant qui naîtrait de lui et de Jocaste serait le meurtrier de son père, qu'il deviendrait l'époux de sa mère, qu'il serait à-la-fois et le fils de sa femme et le frère de ses fils; qu'ainsi il pourrait donner aux mêmes personnes des noms également doux et horribles. Dès que l'enfant sur qui reposaient de si funestes oracles était venu au monde, les auteurs de ses jours, en proie à mille terreurs, étouffant tous les sentiments de la nature, avaient résolu de le faire mourir. Ce triste ministère fut confié à un serviteur fidèle, qui, n'ayant pu se déterminer à être cruel qu'à demi, au lieu d'égorger sa victime à l'instant même, l'avait cachée dans son manteau, et l'avait emportée sur les sommets du Cytéron : là, touché d'une pitié barbare, il perce avec son épée les pieds du fils de son maître, pour y passer une courroie; il le suspend ainsi aux branches d'un arbre, se retire en pleurant, et s'en remet aux bêtes féroces pour achever l'exécution des ordres du roi. L'enfant allait être en effet misérablement dévoré, si le berger Phorbas, attiré par ses cris pitoyables, n'était accouru pour le déli-

vrer d'une mort certaine. Mérope, reine de Corinthe, voulut voir ce pauvre innocent, qui de si bonne heure connaissait la misère et les souffrances. Charmée des grâces de sa figure, et touchée en même temps d'un sort aussi cruel, la reine ne put se défendre de l'intérêt le plus vif; elle le garda dans son palais; et, comme elle n'avait pas d'enfant, elle engagea Polybe à l'adopter. A présent, mes nobles hôtes, vous connaissez toute cette lamentable histoire. Vous avez déjà deviné qui est cet enfant exposé sur le Cythéron, et élevé à la cour de Polybe. Vous avez deviné que cet enfant du malheur était OEdipe, OEdipe, qui portait encore, dans les cicatrices de ses pieds, et dans son nom même, la preuve de tant de faits extraordinaires. Vous savez à présent que ce vieillard tué par lui sur les confins de la Daulie était Laïus, et que Laïus était son père. Vous savez enfin que cette reine de Thèbes, dont il avait obtenu la main pour prix de sa victoire sur le Sphinx, était sa mère. Vous frémissez! Que serait-ce donc si, au lieu de n'entendre qu'un récit, vous eussiez pu voir ce tableau déchirant?

« A peine Jocaste a-t-elle entrevu la vérité,

qu'elle s'est enfuie, le front couvert de honte. Étéocle et Polynice, l'œil sombre et hagard, accablent de malédictions leur malheureux père. « O douleur qui n'a pas d'égale ! di-
« saient-ils, nous voilà condamnés à une éter-
« nelle ignominie ; il faudra désormais que
« nous passions de tristes jours à rougir de
« notre naissance. » Mais Antigone se jetant
aux pieds du roi, et embrassant ses genoux :
« Mon père, disait-elle, quels que soient les
« malheurs qui nous sont réservés, je vous en
« conjure, confiez-vous aux dieux immor-
« tels. » Ismène se voilait le visage ; elle avait
peine à démêler les sentiments divers qui agi-
taient son ame. Alors les députés de Corinthe
déclarèrent qu'ils ne voulaient plus pour roi
un homme qui traînait le malheur après lui,
et qui avait deux fils si dignes de leur fatale
origine. Créon vouait aux dieux infernaux
cette race odieuse qui était venue s'asseoir sur
le trône de Labdacus. Ménécée déplorait les
maux de la patrie. Hémon pleurait en si-
lence ; mais un autre sentiment pénétra dans
son ame en même temps que la pitié, lors-
qu'il vit la pieuse Antigone baigner de larmes
les genoux de son malheureux père. Dès ce

moment son cœur conçut un amour qui ne devait plus s'éteindre. Naguère il avait partagé les jeux des enfants d'OEdipe; chaque jour Antigone s'était embellie sous ses yeux; mille fois il entendit la douce voix de l'aimable vierge se mêler, dans les chœurs de ses compagnes, aux solennités des Muses; mille fois il admira sa grace enchanteresse; mille fois il l'avait prise pour une de ces jeunes nymphes à qui, dans l'ancre de Nyssa, fut confiée l'enfance de Bacchus: mais en ce moment l'ame de l'héroïne fut révélée au fils de Créon. « Gé-
« néreuse et touchante fille, dit-il en lui-
« même, tu seras mon épouse, ou je mour-
« rai. » Antigone à son tour avait démêlé les secrets sentiments d'Hémon; et je ne sais quel doux charme s'était glissé dans son sein parmi tant de douleurs.

« Ainsi, au milieu du trouble et de la désolation qui régnaient dans le palais d'OEdipe, deux nobles cœurs s'étaient entendus; les sentiments généreux que développe l'infortune les avaient captivés bien plus fortement que les riantes séductions du plaisir et du bonheur. Hémon connaissait peu ce que la vie offre d'agréable. Élevé loin des cours, son enfance fut

confiée à un Centaure, qui lui apprit à braver les rigueurs des saisons, à manier les armes, à dompter un étalon fougueux, à poursuivre le sanglier dans les forêts. De bonne heure il fut privé des douces caresses de sa mère; et son père avait toujours été dur à son égard. Étonné des choses nouvelles qui se passaient au-dedans de lui, il se sentait comme renaître à une autre existence.

« Antigone, la pieuse Antigone, ne suspendait ses consolations envers ses parents infortunés que pour remplir des devoirs religieux. Un jour, les yeux baignés de pleurs, elle offrait des libations aux autels de ses dieux domestiques. C'est là qu'Hémon la trouva seule pour la première fois. Il veut lui parler, mais les paroles s'évanouissent à mesure qu'elles se forment sur ses lèvres. Chose étrange pour un homme qui n'a jamais tremblé devant le danger, de demeurer ainsi sans voix devant une vierge timide! A la fin, les larmes du héros coulent le long de ses joues; Antigone répond par des larmes; et telle fut pour eux la première expression de l'amour. Ils sentent l'un et l'autre la profondeur de leur misère. Mais Hémon croit que c'est à lui de

lutter contre tant de maux réunis : « **Anti-
gone**, dit-il à la fille d'OEdipe, vous n'êtes
« pas seule sur la terre. Les dieux m'envoient
« près de vous ; et je viens vous offrir un ap-
« pui. Prenez confiance en mon courage ; mon
« bras sera assez fort pour vous retenir sur le
« bord de l'abyme. » Ensuite il ajouta à voix
basse et en tremblant : « Un homme est le
« bouclier de son épouse. »

« **Prince**, répondit Antigone en rougissant,
« la colère des dieux est autour de nous. » Elle
ne peut rien dire de plus. Deux pensées diffé-
rentes l'occupaient en même temps : l'amour,
ce sentiment si nouveau pour elle, ensuite la
honte de sa naissance.

« **Hémon** l'avait comprise : « **Croyez-moi**,
« lui dit-il, le malheur ne doit point nous ef-
« frayer. Le malheur ! eh ! comment pourrais-
« je le haïr ? c'est lui qui m'a fait connaître
« **Antigone**. Écoute, fille sublime, écoute,
« l'adversité n'est pas sans quelque charme.
« La joie et les plaisirs causent d'amères dis-
« tractions ; il faut, pour mieux unir les hom-
« mes, cette terrible association du malheur.
« **Antigone**, mettons en commun nos mutuelles
« disgraces. »

« A ce discours, la fille d'OEdipe, les yeux baissés, resta quelque temps en silence. « Non, prince, répondit-elle enfin, je ne puis être votre épouse; j'ai à remplir d'autres devoirs. » Elle parlait ainsi; mais, au fond de son cœur, l'infortunée écoutait encore la douce voix de l'espérance. Tels sont des matelots au moment d'une affreuse tempête. Le vaisseau est ouvert de toutes parts, la terreur et la mort règnent sur les flots; mais tout près d'être engloutis dans l'abyme, ils ont encore les yeux tournés vers l'étoile d'Orion, qui laisse échapper quelque faible lueur au travers de l'obscurité profonde.

« Grand roi, et vous, famille florissante de Priam, permettez que je suspende aujourd'hui mon récit. Mon ame est remplie de douleur. Ah! toutes les calamités qui faisaient du royaume de Thèbes un vaste théâtre de deuil et de désolation avaient cessé, et semblaient s'être réfugiées dans le palais du roi. N'attendez pas que je vous les raconte en détail. Je ne vous peindrai point Jocaste affaissée sous le poids de si grandes calamités, s'éteignant entre ses deux filles, pareille à la lampe d'un tombeau, sans plainte, et comme sans douleur.

Je ne vous peindrai point le désespoir d'Antigone et d'Ismène frappant l'air de leurs cris, pendant qu'Œdipe disait, avec une tranquillité sinistre; « Tu fais bien de mourir, épouse. « déplorable, mère plus déplorable encore ! tu « fais bien de mourir ! il y a assez de moi pour « achever d'épuiser sur ma triste vie toute la « colère des dieux ! » Et qui pourrait peindre cet Œdipe, ce digne objet de terreur et de pitié ? Immobile, les yeux fixes et hagards, il semblait Sisyphe changé en rocher ; mais il y avait dans cette tête auguste toute la majesté du malheur, et tout ce que la nature humaine a de plus noble et de plus beau. En voyant cette famille dans les différentes attitudes de la douleur et du désespoir, on eût dit qu'un vaste reptile l'enveloppait de ses anneaux immondes, et faisait éprouver à tous différents genres de supplice. Le souvenir de tant de misère me déchire encore le cœur.

« O ma fille ! ô Daphné ! prends ta lyre ;
 « chante les sources du Dircé, les sommets de
 « l'Hélicon, le tombeau d'Amphion et de Zétus.
 « Hélas ! j'ai besoin de me mettre sans cesse
 « dans la pensée les douceurs de la patrie. Le
 « soleil ne luit plus pour moi ; mais je sens

« quelque chose dans l'air, qui n'est pas le par-
 « fum de l'Aonie. La fleur du lotos ne m'envoie
 « plus ses suaves émanations. Ma fille, chante
 « la patrie qui ne recevra point mes os; car
 « je suis destiné à errer encore dans des con-
 « trées étrangères. Quant à toi, sans époux,
 « comme Antigone, à cause de ton père, que
 « deviendras-tu? »

« Mon père, dit la prêtresse d'Apollon, pour-
 « quoi vous inquiéter avant le temps? Laissez-
 « moi chanter la patrie. Peut-être les accents
 « des Muses pourront-ils ramener le calme
 « dans votre ame. »

A ces mots, Daphné accorde sa lyre mélodieuse, et chante avec une douceur infinie la terre des prodiges, les aventures merveilleuses qui l'ont illustrée, ces sites enchanteurs qui furent le berceau des beaux-arts. Elle dit le char de Bacchus, traîné par des tigres apprivoisés; les travaux d'Hercule, qui ont répandu par toute la terre la gloire du nom thébain. Elle dit la poésie et la musique, qui ont adouci les mœurs des premiers hommes.

« Vos chants, ô belle Daphné, reprend aussi-
 « tôt Priam, ressemblent à ces doux concerts
 « que des voix inconnues font entendre dans

« les bosquets sacrés de l'Ida ou de Thymbrée.
« Mais, ô vénérable vieillard ! et vous, char-
« mante prêtresse d'Apollon, pourquoi regret-
« tez-vous tant cette patrie où vous n'avez re-
« cueilli que des douleurs ? pourquoi regrettez-
« vous le sol ensemencé par Cadmus, ce sol si
« funeste à ses habitants, cette terre ravagée
« par mille fléaux et par des guerres impies ? »

« Vous ne savez pas, ô Priam ! répond Tiré-
« sias, vous ne savez pas les rigueurs de l'exil.
« Rien ne peut nous détacher de la terre qui
« nous a vus naître, où nous avons formé nos
« premiers pas, où nous avons en quelque sorte
« essayé la vie. L'air y deviendrait de feu, que
« nous voudrions encore le respirer. Nos souf-
« frances elles-mêmes nous attachent à la pa-
« trie ; et nous aimons les lieux où nous avons
« souffert. Nous voudrions du moins y trouver
« un tombeau ; car souvent, hélas ! tel est l'u-
« nique desir de l'homme. »

Pendant le discours du vieillard, Hélène soupirait en pensant à cette riante Lacédémone célèbre seulement par des aventures aimables, et qu'elle avait abandonnée, au mépris de toutes les affections et de tous les devoirs. Andromaque était plongée dans la rê-

verie, au souvenir de cette autre Thèbes qu'elle avait quittée pour être l'épouse du plus vaillant des fils de Priam. Ainsi la patrie a mille charmes pour tous les cœurs.

FIN DU LIVRE PREMIER.

ANTIGONE.

LIVRE SECOND.

SOMMAIRE.

Suite du récit de Tirésias. OEdipe aveugle. Nouveaux outrages de ses fils et de Créon. Plaintes d'Ismène. Dévouement d'Antigone. OEdipe enfermé dans une tour. Ses deux filles partagent sa captivité. La couronne de Laïus tirée au sort par Étéocle et Polynice. C'est Étéocle qui est désigné pour régner le premier. OEdipe banni par ses fils. Malédictions proférées par le roi détrôné. Antigone accompagne son père. Sortie de Thèbes. Entretiens près du tombeau d'Amphion et de Zétus. L'exil. Pressentiments et troubles d'OEdipe. Voyage sur le Cythéron. Terreurs de la mort, et souvenir cruel du meurtre de Laïus. Antigone, dans ce moment solennel, empêche son père de renouveler ses malédictions contre de coupables fils. Dernières paroles d'OEdipe, et nouvelle consécration d'Antigone. Mort merveilleuse de l'homme du destin. Antigone restée seule se réfugie chez un berger du Cythéron, pour y mener une vie cachée. Effets de la consécration de la fille d'OEdipe. Antigone dévouée refuse les soins et l'appui d'Hémon, qui était venu la chercher dans sa retraite. Tirésias, pour la seconde fois de cette journée, suspend son récit.

ANTIGONE.

LIVRE SECOND.

Le lendemain, la famille de Priam se réunit autour de Tirésias, pour entendre la suite de son discours; et le divin vieillard continua en ces mots :

« OEdipe croit conjurer le malheur en se privant lui-même de la douce clarté du jour. Il enfonce de ses propres mains une agrafe d'or dans ses yeux; et, sans se plaindre des tourments qu'il endure, il dit, avec une sorte de joie affreuse : « O que je me plais dans ces « ténèbres! Il me semble qu'enfin je commence « à entrer en possession du calme si desirable « qui nous attend au fond du tombeau. Obs- « curité terrible et secourable, je te salue! Sois « mon asile! sois le lieu de mon repos! Je « pourrai peut-être supporter la vie, lorsqu'elle ne sera pour moi qu'une longue « mort! Soleil, dont j'ai si long-temps profané « la lumière, je ne te verrai plus colorant des

« premières teintes de l'aurore la double cime
 « du Parnasse, ou inondant de tes feux les
 « riches campagnes de Thèbes, ou te jouant
 « parmi ces nuages étincelants qui, le soir,
 « entourent d'une ceinture charmante les som-
 « mets de l'Hélicon! Ombre de Laïus! accepte
 « mon sacrifice volontaire! Et vous, redouta-
 « bles Euménides, ne poursuivez pas davan-
 « tage ma famille! Déjà la compagne malheu-
 « reuse de mes tristes destinées, cette femme que
 « je n'ose appeler d'aucun nom, m'a précédé
 « dans la nuit éternelle! Paix à sa cendre! Que
 « la terre soit légère à ses os, et qu'à présent
 « je sois seul exposé au courroux des dieux! »

« Étéocle et Polynice, tous les deux égale-
 ment insensibles, ne peuvent être touchés du
 spectacle si pitoyable d'Œdipe s'arrachant les
 yeux avec un courage barbare. Créon, sans
 respect pour ce qu'il y a de sacré dans le mal-
 heur, accable encore le roi des traits d'une
 sanglante ironie. « Où s'arrêtera, se disent-ils
 « tous les trois, où s'arrêtera sa fureur? L'in-
 « sensé! après avoir lassé Némésis par son
 « orgueil, après avoir comblé la mesure de
 « l'imprudence, après avoir appelé sur lui-
 « même sa propre malédiction, il livre à ses

« mains impies son visage déshonoré! Quel
« sentiment veut-il que nous lui gardions,
« quand il ne craint pas de se traiter ainsi?
« Roi de l'énigme, ajoute Créon, le sceptre
« aurait-il encore quelque charme pour vous?
« Renoncez-vous à tout, excepté au rang su-
« prême? »

« Mon père, s'écrie Ismène, vous venez d'en-
« tendre Créon : hâtez-vous d'abandonner à
« cet ambitieux des choses qu'il prise au-
« dessus de la pitié et de la justice. »

« Avait-on besoin, répond OEdipe, de ces
« dures paroles pour me dépouiller du vain
« titre de roi? Oui, je consens à descendre d'un
« trône où je ne suis monté que par un crime
« affreux! Eh! n'ai-je pas dit assez que je ne
« veux conserver de la vie que ce qu'elle a de
« plus triste et de plus fâcheux? J'irai, oui,
« j'irai mendier mon pain; et celui que le
« bandeau royal poursuivait en quelque sorte
« n'aura plus de retraite assurée. Qui se croi-
« rait obligé de remplir à son égard les saints
« devoirs de l'hospitalité, lorsqu'il est ainsi
« repoussé par les siens? Voilà, dira-t-on,
« voilà cet OEdipe qui régna sur la race vail-
« lante de Cadmus; et maintenant, vil rebut

« des humains, il erre comme une ombre de
 « lui-même ! Le voilà, celui que les dieux
 « avaient doué de tant d'intelligence ! Le voilà,
 « cet heureux favori des Muses ! il n'a pas su
 « prévoir ce que le sort lui réservait ! »

« Antigone, entourant de ses bras les épaules
 de son père, et arrosant d'un torrent de lar-
 mes la poitrine de ce monarque infortuné, lui
 disait d'une voix entrecoupée : « Non, vous
 « n'irez pas seul ; je conduirai vos pas ; je
 « mendierai avec vous le pain de la douleur. »

« Eh quoi ! voulez-vous donc, s'écrient Étéo-
 « cle et Polynice, que notre opprobre soit
 « connu par tout l'univers ? Ah ! du moins épar-
 « gnez-nous cette dernière honte ; craignez de
 « nous rendre la risée de votre peuple et des
 « autres nations de la Grèce. » Les cruels aus-
 sitôt joignent l'outrage à l'insulte.

« OEdipe est enfermé dans une tour. Ses fils
 le dérobent à tous les yeux : ainsi on cache aux
 hommes ces maladies qui ont reçu le nom de
 sacrées, parcequ'on les regarde comme une
 marque de la colère des dieux. Ensuite ils ti-
 rent au sort la couronne de Laïus ; mais ils
 jurent auparavant, les perfides ! ils jurent de
 ne régner tour-à-tour que pendant une année.

Étrange convention, bien digne en effet de cette fatale couronne qui avait ceint le front d'Œdipe ! Les Furies, sans doute, reçurent un serment destiné à être violé.

« Antigone et Ismène veulent partager la captivité de leur père ; spectacle plus touchant que je ne puis le dire ! Œdipe, ce roi naguère si favorisé de la fortune, est maintenant réduit à la solitude d'une prison. Tout cet éclat du trône s'est évanoui ; mais il lui reste ses deux nobles filles : elles apprêtent son frugal repas, préparent les modestes vêtements qui doivent désormais lui servir, et charment ses ennuis par d'harmonieux concerts.

« Vous le savez, illustre Priam, il n'est point de repos pour le méchant ; une mauvaise action est trop souvent punie par le projet d'une action plus mauvaise encore. Le coupable est ainsi précipité de crime en crime jusqu'au dernier degré de la perversité. Étéocle et Polydice ont osé s'élever contre leur malheureux père ; ils ont osé tirer au sort sa couronne ; ils ont osé l'enfermer dans une prison ; et à présent ils veulent le bannir : car ils en sont venus à craindre que cette tête dévouée aux dieux infernaux n'attire de nouveaux mal-

heurs et sur eux et sur leur empire. Ils ignorent que c'est à leur détestable ambition qu'ils devront les calamités dont ils sont encore menacés. Le sort désigne Étéocle pour régner le premier ; et Polynice consent à s'éloigner. Les deux frères, avant de se séparer, hélas ! c'est pour la dernière fois qu'ils seront d'accord entre eux, prennent la résolution impie de faire sortir leur père de sa prison, et de le chasser hors de Thèbes.

« OEdipe alors sent renaître en lui tous les mouvements divers qui l'ont agité : aux combats de l'orgueil contre l'inflexible nécessité succède l'abattement du malheur. Tantôt son courage n'est qu'un affreux désespoir ; tantôt il cherche à retrouver dans le fond de son cœur quelque sentiment de la nature. Mais la fureur l'emporte : « Ainsi, dit-il, le courroux des dieux
« n'est pas épuisé ! Malheur ! malheur à moi !
« Périssent le jour où la faim des bêtes féroces
« fut déçue ! Mais pourquoi serais-je seul à
« plaindre ? Mes fils, par leur conduite barbare,
« ne sont-ils pas dignes de tout leur opprobre ?
« Dieux vengeurs, qui écoutez les malédictions
« des pères, écoutez les miennes !
« Vous pouvez m'être favorables aujourd'hui ;

« je ne vous demande que d'augmenter mes
« douleurs! Vous avez vengé sur moi le meur-
« tre de Laïus, vengez sur mes fils mes pro-
« pres outrages! Que le fer décide entre eux de
« la triste royauté de l'énigme! » Puis il ajoute,
avec un sourire amer : « Oui, je leur jette ma
« fatale couronne, comme, dans une orgie, un
« homme ivre jette à terre des os à demi ron-
« gés, pour jouir du plaisir ridicule de voir
« des chiens affamés se disputer cette vile pâ-
« ture! »

« Antigone, qui n'avait point quitté son père,
Antigone se précipite avec effroi aux genoux
d'OEdipe : « Mon père, dit-elle, oh! par tous
« les maux que vous avez soufferts, par vos deux
« filles que vous n'avez point cessé d'aimer,
« par ce sein malheureux dont vous déplorez
« la fécondité, n'accablez pas mes frères du
« poids de vos malédictions. »

« Ma fille, répond OEdipe, est-ce ta douce
« voix qui a frappé mes oreilles? suis-je bien
« éveillé? ne suis-je point le jouet de quelque
« songe affreux? Quoi! tu aurais entendu des
« paroles qui maudissaient tes frères : je les ai
« entendues aussi. Ce n'étaient point mes pa-
« roles; non, je n'ai pas maudit tes frères!

« Mais il me semble que la lumière du jour
« m'est rendue ! Où suis-je ? Ah ! je les vois, les
« misérables, je les vois ! ils sont armés d'un
« glaive ! Justes dieux ! quel spectacle me pré-
« sentez-vous ? Au milieu des cris plaintifs de
« mille mourants, je distingue leurs cris ; leur
« dernier soupir à tous les deux retentit en
« même temps au fond de ma poitrine. Eh
« bien ! me voici donc parvenu au comble du
« malheur ! Ma fille, j'ai perdu mes sens et
« ma raison. » Ensuite, après un moment de
calme, il ajouta : « Antigone, tu as promis de
« suivre ton père ; viens, guide mes pas ; fuyons
« ces lieux funestes. » Ainsi parla le fils infor-
tuné de Laïus ; et, s'appuyant sur la vierge
timide, il sortit de son palais. Ismène accom-
pagna son père et sa sœur jusque hors des
murs de la ville. Là, elle reçut leurs embras-
sements douloureux, et rentra auprès de ses
frères.

« A peine OEdipe a-t-il franchi le seuil de la
porte Néitide, que ses deux fils deviennent la
proie de toutes les malédictions paternelles. A
ce moment solennel et terrible, Étéocle et Po-
lynice sont comme saisis par une main toute-
puissante, qui les secoue et les fait chanceler.

Leur visage est livide, leurs yeux éteints, leurs cheveux hérissés, tous leurs os craquent avec violence. Ils veulent parler, et ne poussent que des rugissements. Ah ! dès-lors il fut facile de reconnaître des victimes promises à la colère des dieux. Ils semblaient marqués au front, pareils à ces troupeaux qui doivent être égorgés pour la nourriture de l'homme, et que le berger fait parquer dans des lieux séparés.

« Cependant Antigone et son père s'éloignaient des murs sacrés de Thèbes. « Hélas ! « disait le roi fugitif, autrefois je quittai Corinthe pour me soustraire à la triste destinée « dont j'étais menacé. Combien les temps sont « changés ! Alors la terre était en quelque sorte « ouverte devant moi ; et je pouvais avoir encore quelque confiance en l'avenir. Aujourd'hui, je ne sais où je vais ; je n'ai plus d'avenir. Je suis un sujet de terreur pour les hommes : je n'ai rien à éviter, rien à espérer. « Sans ta piété, ô ma fille ! que deviendrais-je ? « Adieu, disait-il encore ; adieu, ville de Cadmus, où j'ai passé de si brillantes années. « Ma fille, elles sont écoulées à présent, ces années de gloire et de prospérité ; mais du moins j'en ai joui, quoique ce n'ait pas été

« sans quelque trouble au fond de l'ame. Et
« toi, ma fille, à peine à l'entrée de la vie, tu
« ignores tout-à-fait le bonheur! Puissent les
« dieux égaler ta récompense à la peine que
« méritent tes frères! »

« Mon père, répondit Antigone, pourquoi
« toujours ainsi mêler avec vos vœux pater-
« nels les anathèmes dont vous accablez mes
« frères? Hélas! ils sont bien malheureux,
« puisqu'ils sont coupables! »

« Conduis-moi, reprenait OEdipe, auprès
« du tombeau d'Amphion et de Zétus : nous y
« passerons la nuit; et demain, au lever de
« l'aurore, nous continuerons notre route du
« côté qu'il plaira aux dieux de nous indi-
« quer. »

« Quand ils furent parvenus à ce tombeau
révéré, OEdipe, assis sur le seuil, méditait en
silence. Antigone était debout devant son père.
« Mon règne est fini, disait-il, ma vie ne l'est
« point encore. Et que sais-je si j'ai bu le plus
« amer de la coupe? » Ensuite il se mit à cher-
cher dans sa pensée le lieu qu'il devait choisir
pour sa retraite. « Ma fille, ajoutait-il, où por-
« terons-nous nos pas? De tous les rois de la
« Grèce qui naguère recherchaient mon amitié

« et mon alliance, lequel voudra se souvenir
« de moi? Hélas! que ne m'ont-ils oublié tout-
« à-fait! je me présenterais à eux comme un
« étranger que la faveur des Muses n'a pu pré-
« server de l'indigence. Mais aujourd'hui il
« faut que je leur offre OEdipe précipité du
« trône, et que je leur apprenne, par mon
« exemple, à ne pas se confier au calme trom-
« peur de la fortune. Je leur raconterai le
« Sphinx et son énigme, qui est l'histoire tout
« entière de l'homme. Ma fille, si nous allions
« à Argos? Non, j'y éprouverais des regrets
« trop amers; Adraste, plus heureux que moi,
« y coule en paix ses longs jours entre ses deux
« filles, princesses charmantes, seul fruit d'un
« hymen tardif: hélas! dans les temps de ma
« prospérité, je pensais qu'une double alliance
« pourrait unir nos deux familles. Tels sont
« les projets des hommes! Ils ressemblent à ces
« toiles légèrement tissées qu'un insecte in-
« dustrieux tend quelquefois dans nos demeu-
« res, et qu'une esclave vigilante vient détruire
« aussitôt. Irons-nous à Phère, la plus belle
« des villes de la Thessalie? Là, on connaît
« tous les devoirs de la pitié envers les hom-
« mes. Admète fut le compagnon d'Hercule, et

« Apollon lui-même a gardé ses troupeaux sur
« les bords du fleuve Amphrise. Son épouse,
« la vertueuse Alceste, lorsqu'elle était encore
« à la fleur de son âge, avait consenti à per-
« dre la vie pour prolonger les jours de ce
« héros; cependant Alcide se souvint de son
« ancien ami, et arracha à la mort cette tou-
« chante victime de l'amour conjugal. Alceste
« et Admète sont vieux maintenant : ah ! lais-
« sons-les terminer avec calme une vie qui fut
« irréprochable ! Les états de Thésée sont près
« d'ici. Lié avec moi par les devoirs de l'hospi-
« talité, sans doute ce prince m'accueillera,
« et protégera mon infortune. Mais non, il
« est environné de trop de gloire; cet éclat
« d'une fortune heureuse me ferait trop sentir
« l'humiliation qui m'accable. Eh bien, ma
« fille, allons à Corinthe. Dieux ! que dis-je ?
« un trône m'attendait à Corinthe : mes mal-
« heurs ont toujours commencé par la royauté !
« Hélas ! je ne vous habiterai plus, palais de
« Polybe, où j'ai vu s'écouler si paisiblement
« les premières années de ma jeunesse ! »

« Mon père, dit Antigone avec une voix
« douce et modeste, n'est-il donc pour nous
« d'hospitalité que chez les rois ? Ne croiront-

« ils point que vous allez implorer des secours
« afin de remonter sur le trône ? »

« Tu as raison, reprit OEdipe ; cachons nos
« infortunes dans la solitude. Le spectacle de
« la misère importune toujours les hommes.
« Ils croient que les malheureux sont tombés,
« ou par leur faute, ou par je ne sais quel effet
« inconnu de la colère des dieux : c'est ainsi
« qu'ils ne veulent que des prétextes pour ex-
« cuser leur dureté. Ma fille, tu connais une
« montagne élevée qui sépare la Béotie de la
« Phocide. C'est par-là que passent ordinaire-
« ment tous ceux qui vont à Delphes ; nous
« pourrons demander un asile à quelque pâtre
« de cette montagne. »

« Mon père, dit Antigone en frémissant,
« cette montagne élevée n'est-elle pas le Cy-
« théron ? »

« Oui, répond OEdipe, oui, c'est le Cythé-
« ron ! C'est là que mes destinées ont com-
« mencé ; c'est là qu'elles doivent se terminer !
« C'est là, ajoute-t-il avec une voix concen-
« trée, c'est là que mes mains furieuses se sont
« baignées dans le sang du grand Laius. Qu'il
« me soit permis, avant de mourir, d'y faire
« un sacrifice expiatoire aux mânes de mon

« père. Ta présence, ma fille, me sera néces-
 « saire ; ton innocencé, plus que mon sacri-
 « fice, apaisera cette ombre irritée. »

« Antigone gémissait en entendant ces fu-
 « nestes paroles. « Mon père, disait-elle, quel
 « funeste plaisir prenez-vous à nourrir vos en-
 « nuis ? Je vous conduirai sur le Cythéron
 « lorsque vous l'exigerez ; mais pourquoi tant
 « nous hâter d'accomplir un tel devoir ? »

« Ma fille, reprit OEdipe, il est toujours
 « trop tard de réparer ses fautes, de se purifier
 « de ses crimes. Néanmoins, je le sais, trop
 « souvent j'ai voulu anticiper sur l'avenir.
 « Commençons donc aujourd'hui par accueil-
 « lir le sommeil ; les dieux l'ont donné à l'hom-
 « me pour adoucir ses peines. »

« Ainsi parla OEdipe ; et il s'endormit sur
 les marches du tombeau. La pieuse Antigone,
 assise aux côtés de son père, et les yeux atta-
 chés sur le visage du roi, voulut continuer de
 veiller. Elle prononçait à voix basse des for-
 mules consacrées à Diane, et agréables aux
 Muses. Elle croyait pouvoir écarter ainsi du
 front de l'infortuné ces pensées confuses de la
 nuit, qui produisent les songes effrayants.
 Aux premiers rayons de l'aurore, OEdipe se

réveilla, et, s'appuyant sur Antigone, il sortit avec elle du tombeau d'Amphion et de Zétus.

« Mon père, dit la vierge, nous ne sommes
« pas éloignés des bords de l'Euripe. Croyez-
« moi, allons dans l'Aulide; et si quelque
« étranger veut nous recevoir dans son vais-
« seau, nous traverserons le détroit, nous
« aborderons à Chalcis. De là nous pourrions
« ou parcourir l'Eubée, ou mettre encore la
« vaste mer entre la Grèce et nous. » Elle vou-
lait par ces paroles détourner dans l'esprit de
son père la pensée du Cythéron : cependant
elle songeait elle-même à sa patrie, à sa sœur
Ismène, à ses deux coupables frères, à ses ai-
mables compagnes, et sans doute aussi au no-
ble fils de Créon; et des larmes coulaient
doucement le long de ses joues.

« Ma fille, répond OEdipe avec un sourire
« plein de tendresse pour Antigone et de dé-
« dain pour lui-même, ma fille, j'ai compris
« ta pieuse ruse. Eh bien! j'y consens; allons
« attendre sur les rochers déserts de l'Aulide
« quelque vaisseau à qui je confierai le reste
« de mes tristes destinées. Peut-être en effet
« pourrai-je trouver un peu de repos au-delà
« des mers, pourvu toutefois que le récit de

« mes cruelles aventures n'ait pas déjà rempli
« le monde. La renommée, ma fille, publie
« en un instant les actions et les sentiments
« des rois. Ils ne peuvent ensevelir dans l'om-
« bre ni leurs fautes ni leurs malheurs. Les
« plaintes que la douleur arrache à l'homme
« revêtu du pouvoir suprême sont comme un
« long gémissement qui retentit au loin. »

« Tels étaient les entretiens des deux exilés.
Antigone conduisait son père aveugle, et de-
mandait de temps en temps le chemin de
l'Aulide. Lorsqu'ils étaient pressés par la faim,
ils entraient dans la cabane d'un berger ou
sous la hutte d'un pêcheur, et ils mangeaient
en silence le repas de la pauvreté. Souvent ils
arrosaient de larmes les grossiers aliments
qu'on leur présentait. Plusieurs fois ils vou-
lurent s'embarquer, mais toujours on cher-
chait quelques vaines raisons pour les éloi-
gner. En voyant la beauté d'Antigone, à l'air
auguste et sinistre du roi, chacun était frappé
d'un étonnement mêlé de terreur et de res-
pect : d'ailleurs un bruit confus d'Œdipe er-
rant avec sa pieuse fille s'était déjà répandu
par-tout ; par-tout on craignait la rencontre
d'un homme visiblement poursuivi par les

dieux vengeurs , et traînant la malédiction après lui. Nul n'osait interroger les deux fugitifs : on ne remplissait envers eux que les plus stricts devoirs de l'humanité; encore n'était-ce qu'avec une sorte de répugnance , tant on craignait la funeste contagion du malheur. « Tu le vois , ma fille , disait alors OEdipe , « acheté-je assez cher le peu de jours que la « clémence des dieux m'a laissés? Nous avons « fui les palais des rois pour éviter leurs superbes dédains , mais par-tout la pauvreté « est un opprobre. Ah! sans doute il y a sur « mon front quelque marque d'anathème; « personne a-t-il jamais essuyé de pareils outrages? Ma fille , abandonne-moi à mon sort « déplorable. »

« Non , mon père , répondit Antigone , non , « je ne vous abandonnerai point; ne reposez pas les soins de votre fille; avec vous , « les mépris des hommes ne me font aucune « peine. »

« Après avoir parcouru pendant quelque temps les ports de l'Aulide , les illustres bannis se retirèrent dans un hameau écarté , sur les bords de la mer. Antigone s'occupait à filer la laine , afin de nourrir son père. OEdipe

aimait à rappeler l'histoire des premiers âges du monde, et à tirer de nouveaux sons de la lyre. Ils se promenaient ensemble sur la grève solitaire, ou s'asseyaient sur un rocher battu par les ondes menaçantes. Antigone décrivait la forme des navires qui traversaient l'Éuriepe; elle disait quelle était la couleur des voiles, les emblèmes qui décoraient la poupe, et le nombre de rameurs : OEdipe expliquait alors à quelle nation appartenait chaque vaisseau, car il connaissait les mœurs et le gouvernement de tous les peuples.

« Cependant le roi portait dans son sein un trouble qu'il ne pouvait plus contenir; son front chargé d'ennuis devenait de plus en plus sombre et terrible; son âme tout entière s'élançait vers le redoutable avenir. Tel un vieux chêne de la forêt de Dodone : l'arbre prophétique a vu s'écouler plusieurs générations d'hommes : son front chenu est tout noirci des coups du tonnerre, son tronc robuste a résisté aux vicissitudes des saisons et aux ravages du temps; mais au premier orage il succombera; et il ne sait plus que prédire sa propre fin. Tel était OEdipe.

« Ma fille, dit-il un jour, je ne sais ce qu'il

« y a en moi; il me semble que jamais je n'ai
« senti une telle tristesse. C'est plus que de la
« douleur, ma fille; oui, c'est plus que de la
« douleur. Je suis comme jeté hors de la vie,
« et tu m'y rappelles encore. Je voudrais pou-
« voir ne rien aimer, ne rien regretter; peut-
« être que je me plaindrais dans cet excès d'a-
« bandon et de désespoir. Tes soins me sont
« importuns, ta tendresse me fatigue. Ah!
« que ne puis-je me soulager par des malé-
« dictions! Ma fille, pardonne ces derniers
« égarements à ton malheureux père! J'ai à-la-
« fois et les desirs et les terreurs de la mort.
« J'ai comme une sinistre pudeur qui me porte
« à enfouir dans l'ombre mes derniers in-
« stants, semblable à cet insecte merveilleux
« qui se retire à l'écart, sur des arbustes soli-
« taires, pour s'y construire un tombeau. Ah!
« laisse-moi, Antigone, laisse-moi; veux-tu
« donc me suivre sur les bords affreux du
« Styx? »

« Oui, s'écrie Antigone, oui, je vous suivrai
« sur les bords affreux du Styx! »

« Fille magnanime, reprend OEdipe, ton
« courage me confond : quoi! pour ton père
« tu renonces à la vie; eh bien! je veux à pré-

« sent que tu y renonces pour toi-même. Viens
« t'asseoir à mes pieds, repose ta tête sur mes
« genoux; je t'envelopperai de mon man-
« teau pour te dérober à la douce clarté du
« jour. »

« Antigone obéit; et son père l'enveloppe de
son manteau, symbole des ombres mysté-
rieuses de la mort. « Voici que je suis satis-
« fait, dit OEdipe à voix basse, mon Antigone
« est séparée de toute la terre. Qui pourrait
« être digne de respirer le même air qu'Anti-
« gone? Ah! ma fille, tiens-toi bien séparée de
« tous les mortels! que tes sentiments leur
« demeurent inconnus! Garde le secret de tes
« nobles pensées! Puisque les dieux n'ont pas
« encore fixé le terme de tes jours, ensevelis-
« toi dans une solitude profonde. Dédaigne
« tout ce qui paraît au premier regard embel-
« lir l'existence. J'ai cru autrefois, oui, j'ai
« cru que les destinées humaines avaient quel-
« que chose de desirable. Insensé que j'étais!
« je me jouais en quelque sorte sur les bords
« d'un abyme. Dans le temps même où je pa-
« raissais enivré de bonheur et de gloire, je
« méprisais au fond de mon ame et le bon-
« heur et la gloire. J'y trouvais je ne sais quoi

« de fade et d'amer qui me rappelait le triste
« sourire du Sphinx. »

« Pendant qu'OEdipe parlait ainsi, Anti-
gone poussait de plaintifs gémissements, sem-
blables à ceux de la colombe délaissée, lorsque
le chasseur lui a ravi sa compagne. « Tu pleu-
« res, ma fille, disait OEdipe, tu pleures, in-
« fortunée! Ah! mes discours sont donc bien
« nouveaux pour toi! Je te comprends; malgré
« tous nos malheurs, tu as encore conservé
« quelque confiance en l'avenir. Dis-moi la
« vérité; la douce confiance n'habite-t-elle pas
« toujours au fond de ton cœur? »

« J'avoue, répond Antigone d'une voix en-
« trecoupée, j'avoue que l'espérance n'est pas
« tout-à-fait bannie de mon cœur, et que mon
« ame quelquefois se réfugie involontairement
« dans l'avenir. »

« Désabuse-toi, ô ma fille! reprend OEdipe,
« désabuse-toi; tout passe autour de l'homme,
« tout passe au-dedans de lui. Ses sentiments,
« ses souvenirs, ses douleurs mêmes, n'ont que
« peu de durée. Antigone, les jours de ton en-
« fance, encore si près de toi, ne se sont-ils
« pas évanouis comme un songe? Ainsi passe-
« ront tous les autres jours. Les rapides in-

« stants que tu donnes à ton père s'évanouiront
« eux-mêmes comme le rêve de la nuit. Ces
« vains projets de repos et de bonheur qui
« viennent quelquefois endormir nos peines
« ressemblent à ces fables milésiennes dont
« on amuse les enfants. Il n'est rien dans la
« vie de réel que les larmes. Eh ! quel pourrait
« être ton avenir, ô mon Antigone ! Fille dé-
« plorable d'un père qui est en horreur aux
« dieux et aux hommes, quel pourrait être
« ton avenir ? Tes frères, tout occupés de leurs
« dissensions cruelles, n'auront point d'appui
« à t'offrir ; et ta sœur, la faible Ismène, est
« un roseau qui ne sait que plier sous le poids
« de l'orage. Un époux selon le cœur d'Anti-
« gone rassurerait peut-être ma tendresse ; mais
« où trouver un tel époux, l'homme bon et
« fort à qui je voulusse confier ton innocence,
« tes vertus, tes malheurs ; l'homme généreux
« qui ne craignît pas cet héritage de douleur
« et d'opprobre, le seul qu'Œdipe en mou-
« rant puisse te léguer, ô ma fille ? Si tu m'en
« crois, Antigone, jamais tu ne subiras le joug
« de l'hymen. Telle est la fatale condition des
« mortels, que plus ils multiplient leurs affec-
« tions, plus ils multiplient aussi les chances

« de leurs misères. Ma fille, je t'en conjure,
« ne subis point le joug de l'hymen! Tu sou-
« pires, Antigone! Ah! si je n'étais pas privé
« de la lumière du jour, peut-être verrais-je
« ton visage couvert de rougeur! Parle, ô ma
« fille! puisque je ne puis lire dans tes yeux
« ni sur ton front ingénu, parle, y a-t-il quel-
« que mortel à qui l'ame de mon Antigone soit
« connue? »

« Mon père, répond la vierge timide, le
« plus jeune des fils de Créon a pris pitié de
« vos cruelles infortunes, et le sang d'OEdipe
« ne lui est point odieux. »

« Nouveaux tourments! s'écrie OEdipe; le
« fils de Créon! Sans doute c'est un prince no-
« ble et généreux; mais son père! ah! son
« père barbare! Crois-tu donc que le cœur de
« cet ambitieux puisse s'ouvrir à des senti-
« ments désintéressés? Il approuvera une telle
« alliance, si elle est pour lui un moyen d'as-
« surer le trône dans sa famille; il la rejettera
« avec mépris, si elle doit l'en éloigner; tu se-
« ras pour Créon ou l'héritière du sang royal,
« ou la fille de l'inceste. Ah! mon Antigone
« est-elle faite pour un pareil outrage? »

« Mon père, dit Antigone, ne craignez point

« pour moi : tant que vous vivrez, je mettrai
« toute ma félicité à vous soulager dans vos
« douleurs. Et, lorsque les dieux m'auront en-
« vié ce bonheur, je sais ce que je devrai à vo-
« tre mémoire. »

« Depuis cet entretien, la tristesse d'OEdipe
n'avait fait que s'accroître. Pressé par toutes
ses terreurs : « Ma fille, dit-il à Antigone,
« c'est en vain que je lutte contre moi-même ;
« je ne puis trouver de soulagement que là où
« j'ai commencé à souffrir, là où je fus cou-
« pable pour la première fois. Ma fille, conduis
« mes pas sur le Cythéron. »

« Antigone obéit. OEdipe, appuyé sur sa
fille, semblait diriger les pas de la vierge ti-
mide, tant il était en quelque sorte poussé par
l'instinct de sa destinée. Ainsi une cavale de
Potnie, dédaignant les gras pâturages qu'ar-
rose l'Asopus, s'élançait sur les monts escarpés :
elle va au-devant de l'orage ; elle sait qu'au
sein de la tempête elle respirera le souffle fé-
cond qui doit la rendre mère. Tel était OEdipe
s'avancant vers son tombeau mystérieux. »

Ici Tirésias, accablé, s'interrompit un in-
stant. Aussitôt Daphné prend sa lyre accou-

tumée à charmer les ennuis du vieillard. « Ma
 « fille, lui dit Tirésias, n'articule aucune pa-
 « role. Fais-nous seulement entendre ces syl-
 « labes mélodieuses qui ne forment aucun
 « mot, mais qui, unies au son de la lyre, imi-
 « tent si parfaitement le chant du cygne près
 « de mourir. »

« Prêtresse d'Apollon, s'écrie Hélène tout en
 « larmes, ne faites pas entendre le chant du
 « cygne. Hélas! vous me rappelleriez trop vi-
 « vement les bords de l'Eurotas. Les accents
 « de l'oiseau merveilleux ne me sont pas in-
 « connus; ils ravissaient autrefois mon ame;
 « je n'aurais pas aujourd'hui la force de sup-
 « porter de telles émotions. »

Daphné alors accorda sa lyre en souriant, et
 elle en tira des sons isolés, sans les accompa-
 gner de sa voix.

Quand le calme fut un peu rentré dans
 l'ame de Tirésias, le divin vieillard reprit en
 ces mots :

« Ainsi, après plusieurs jours de marche
 incertaine, OEdipe et sa pieuse fille parvin-
 rent au pied du Cythéron. Cette montagne
 est traversée par trois routes également fré-

quentées : l'une conduit aux vignes célèbres de la Phocide, et s'élève, par une pente insensible, jusqu'aux deux cimes du Parnasse, qui fendent les nues; l'autre aboutit à la ville d'Éphyre, que le vertueux Sisyphe bâtit entre deux mers; enfin la troisième descend jusque sur les frontières de l'Élide, où elle continue de serpenter le long des rives fraîches et sinieuses de l'Alphée. Les deux exilés suivent la seconde route, et s'arrêtent au point où elle est coupée par les deux autres. C'est là qu'avait été commis le meurtre de Laïus. « Ah! « malheur à moi, s'écrie à l'instant OEdipe, « malheur à moi d'avoir été si long-temps « sans m'inquiéter de savoir qui était cet in- « connu que j'immolai avec tant de fureur! « Hélas! je revenais de Delphes, où j'étais allé « consulter l'oracle; je ne voulus pas retour- « ner à Corinthe, que je croyais être ma pa- « trie. Je me dirigeai du côté de Thèbes. Ma « fille, le chemin n'est-il pas étroit? ne tourne- « t-il pas rapidement? n'y a-t-il pas un préci- « pice à ma droite et un rocher menaçant à « ma gauche? un torrent ne roule-t-il pas au « fond de l'abyme ses ondes tumultueuses? Je « l'entends gronder. J'entends aussi la source

« qui était alors consacrée aux Muses, et qui
« maintenant est chère aux Euménides. Ma
« fille, conduis-moi sous les deux chênes qui
« prêtent à la Naiade une ombre hospitalière.
« Il me semble les voir. Le ciel était tout en
« feu ce jour-là. Les branches des deux chênes
« pliaient sous l'effort de la tempête. Le tor-
« rent produisait un bruit tout semblable aux
« gémissements confus de mille mourants qui
« exhalent leurs dernières plaintes sur un
« champ de bataille. Pourquoi résistai-je à
« de si funestes présages? pourquoi vis-je sans
« terreur le rapide roi des airs, l'aigle, frappé
« de la foudre, tomber à mes pieds? pourquoi
« refusai-je de croire tous les pressentiments
« que les dieux faisaient naître dans mon ame?
« Lumière du soleil, que n'étais-je alors privé
« de tes bienfaits! que n'étais-je aveugle comme
« à présent! »

« Antigone, tremblante aux discours d'OE-
dipe, se hâtait de répondre à toutes ses ques-
tions. « Oui, mon père, disait-elle, un tor-
« rent roule au fond de l'abyme ses ondes
« tumultueuses; un précipice est à votre droite,
« un rocher menaçant à votre gauche. Nous
« voici près de deux chênes : ils protègent de

« leur ombre une fontaine qui s'écoule en
« filets d'argent. Le chemin tourne avec rapi-
« dité, et, au bout de l'horizon, je vois les rem-
« parts de Thèbes. »

« Tu vois la ville de Cadmus, ô ma fille ! je
« la voyais aussi ; et j'étais bien loin de croire
« que j'allais m'emparer de sa fatale couronne.
« Eh bien ! arrêtons-nous. C'est ici ! oui, c'est
« ici, je le sens ! Dis-moi, l'ombre de Laius
« n'est-elle pas assise sur ce rocher ?

« Non , répondait Antigone , l'ombre de
« Laius n'est point assise sur le rocher. »

« Ah ! je la vois, reprenait OEdipe, je la
« vois ! grande, terrible ! une large blessure ;
« des torrents de sang qui en découlent : ses
« gardes fuient : il est étendu sur son char :
« ses mains défaillantes abandonnent les ré-
« nes : un son qui se forme en vain dans sa
« poitrine, et qui ne peut devenir une parole
« articulée sur ses lèvres mourantes... Dieux !
« il a reconnu son fils ! Visage auguste, pour-
« quoi es-tu sur moi ? Tes yeux lancent des
« éclairs. Toutes mes pensées se troublent,
« Ombre vénérable, si tu n'es pas vengée par
« toute une vie remplie de trouble, si tu n'es
« pas vengée par cet excès d'infortune et de

« misère où je suis précipité, sois-le du moins
« par tout ce que je souffre en cet instant.
« Laisse tomber un regard sur mon Antigone :
« elle est innocente, et elle implore mon par-
« don. Mon Antigone, viens dans mon sein ;
« entoure-moi de tes bras, fille chérie, je me
« mets sous ta protection. Ah ! prie pour moi
« le ciel ! prie le grand Jupiter ! prie les Muses
« consolatrices des hommes ! Terribles Eumé-
« nides, laissez-moi ! Nulle puissance ne vous
« est donnée sur la vertu douce et modeste ; et
« Antigone m'enveloppe de ses embrassements.
« Je sens ses larmes qui inondent ma poitrine.
« Ses lèvres pressent sur mon front mes che-
« veux blanchis avant le temps. »

« Ainsi disait OEdipe. Antigone consolait
son père par de douces paroles : mais, lors-
qu'enfin il n'a plus que la mort devant lui,
son trouble s'apaise ; et d'une voix pleine de
tendresse : « Ma fille, dit-il, tu vois en moi
« une victime destinée au sacrifice. Mon heure
« suprême est arrivée. Je ne sais comment s'ac-
« complira ce dernier acte de la justice des
« dieux ; mais enfin je vais mourir. Ma fille,
« coupe sur mon front une boucle de mes
« cheveux, et tu la placeras sur la tombe de

« l'infortunée à qui tu dois le jour. Tu feras
« des libations de lait et de miel sur cette
« tombe solitaire, qui est restée sans honneurs.
« Ah ! c'est la première fois qu'une reine,
« qu'une épouse, qu'une mère, a été ainsi dé-
« posée sans pompe, et comme à la dérobée,
« dans le sein de la terre. Ma fille, rien ne
« pourra t'empêcher de remplir ce pieux de-
« voir : la mort aura tout purifié. »

« Après un long silence, il ajouta : « Je vais
« mourir ! A cet instant solennel, je sens à-la-
« fois la puissance de la vie et la puissance de
« la mort. La vie n'a plus rien à m'apprendre ;
« la mort commence à m'instruire. Clarté du
« jour, tu ne luis plus à mes yeux ; mais une
« autre clarté luit à mon intelligence. Demeu-
« res fortunées, ouvrez-vous pour recevoir
« celui qui deux fois fut appelé au rang su-
« prême ; tant son front était fait pour le ban-
« deau royal ! ouvrez-vous pour recevoir
« l'homme qui connut toutes les misères ! Et
« toi, Antigone, fille courageuse et magna-
« nime, implore de nouveau la clémence des
« dieux immortels. Et puissent mes derniers
« sentiments et mes dernières pensées, en se
« reposant sur toi, faire que tu sois un objet

« sacré! Mais tu as encore un service à me
« rendre. Pendant que je me purifierai dans
« la fontaine, va chercher une brebis noire;
« je l'immolerai aux déités infernales. »

« Antigone, plus légère qu'un chevreuil, s'é-
lance dans la vallée, et court demander à un
pâtre la victime que desire son père. « A pré-
« sent, lui dit OEdipe, retire-toi. » Antigone
se jette à ses pieds. « O ma fille, lui dit le
« roi, nous ne pouvons rien contre la volonté
« des dieux. Hélas! je te laisse seule sur la
« terre: je ne puis te confier ni à tes frères
« barbares, ni à la faible Ismène; ni à Créon,
« qu'une secrète ambition dévore, ni même
« à son généreux fils. Tu ne trouveras d'ap-
« pui qu'en toi-même, dans ton innocence et
« ta vertu. Antigone, tu iras trouver Thésée.
« Le héros d'Athènes est désigné par les dieux
« pour protéger les nobles projets que tu pour-
« ras encore former. Il se souviendra de l'hos-
« pitalité qui nous unit. Ma fille, rends-toi
« dans l'illustre cité de Minerve, avec le ra-
« meau des suppliants; car il faut toujours se
« conformer à sa fortune. »

« La vierge, baignant de larmes les genoux
du roi, n'entend qu'à peine les dernières pa-

roles d'OEdipe; elle ne songe qu'au triste sort de ses frères : sa propre misère et son délaissement l'occupent bien moins que les malheurs dont ils sont menacés; elle voudrait détourner les funestes effets de la malédiction paternelle : « Mon père, s'écriait-elle, avant que
« de mourir pardonnez à mes frères. Les dieux,
« n'en doutez pas, ferment l'oreille aux vœux
« de la bonté et de l'amour lorsque ces vœux
« n'embrassent pas tous les enfants : ah ! par-
« donnez à mes frères, pour que le malheur
« cesse de s'appesantir sur moi-même. »

« Ma fille; reprend OEdipe, pourquoi par-
« ler ainsi? Ame sublime d'Antigone, que t'im-
« porte le bonheur ou le malheur? N'auras-tu
« pas toujours la paix de la conscience, les
« louanges des hommes et l'amour des dieux!
« Va, ma fille, je t'ai devinée; tu n'as parlé de
« toi qu'à cause de mes malheureux fils. Hélas!
« c'est à eux maintenant que tu vas te consacrer. Un seul sentiment aura donc rempli
« tous tes jours! Ta vie entière n'aura été
« qu'une vie de dévouement et de sacrifice.
« Non, tant de vertu ne restera pas sans ré-
« compenser; ma fille, crois-en les paroles d'OE-
« dipe qui va mourir. Adieu. »

« Antigone s'éloigne en pleurant. Bientôt elle entend un bruit effroyable. Le jour paraît s'éteindre, seulement quelques éclairs rares, mais prolongés, traversent l'obscurité profonde. Les sommets du Parnasse, les cimes de l'Hélicon, semblent jeter des flammes. Le torrent de la vallée rend un gémissement pareil à celui dont OEdipe venait de parler. Tout-à-coup retentit au loin comme le roulement d'un char qui se précipite du haut d'une montagne dans le fond d'un ravin, où il arrive brisé. Antigone se retourne, le cœur serré de mille angoisses, et elle voit, entre les deux chênes embrasés, le malheureux roi de Thèbes, le visage couvert d'un long voile, tenant d'une main le couteau sacré, et de l'autre la patère pleine du sang de la victime. L'auguste misérable est entouré d'une lumière dont la vierge ne peut soutenir tout l'éclat, et qui s'éteint aussitôt : alors d'épaisses ténèbres lui dérobent la vue de son père; et du sein de ces ténèbres mystérieuses sort ce dernier cri : « Hélas ! hélas ! adieu, ma fille ! » A l'instant même renaît la clarté du jour. Antigone s'approche en tremblant; mais elle ne trouve que la brebis égorgée : il ne restait plus rien d'OE-

dipe. Ainsi disparut de la terre le fils de Laïus. Fut-il consumé par la foudre? fut-il englouti dans un abyme? fut-il enlevé vivant dans l'Olympe? Les dieux se sont réservé ce secret.

« La généreuse fille d'OEEdipe, restée seule, partagée entre l'étonnement et la douleur, chercha trois jours entiers le corps de son père, pour lui rendre les honneurs de la sépulture. Les chênes embrasés brûlaient encore. Elle ne foulait qu'avec terreur ce lieu consacré par le jugement des dieux. A la fin, excédée de fatigue, elle se réfugie dans la modeste demeure d'un vieux pasteur, en attendant qu'elle puisse exécuter les dernières volontés de son père, et se rendre à la cour de Thésée.

« Cependant la renommée commençait à publier la mort du malheureux OEEdipe. Mille récits divers circulaient parmi les peuples. Hémon croit qu'Antigone maintenant ne refusera plus son appui. Il sort de Thèbes, et va sur le Cythéron pour y découvrir quelque trace des illustres bannis. Il arrive ainsi, conduit par le hasard, devant une cabane ombragée par de vieux chênes. Deux jeunes filles

semblables à des Oréades étaient assises à la porte de la cabane, et s'entretenaient à voix basse. L'une d'elles avait un luth qui par intervalles faisait entendre de légers sons pareils au frémissement du zéphyr dans le feuillage d'un arbre; l'autre accompagnait doucement les accords de l'instrument harmonieux : parfois elles s'interrompaient pour s'entretenir. Et alors on eût dit deux ombres heureuses, dans les retraites de l'Élysée, se rappelant les souvenirs de la vie.

« Le fils de Créon, immobile, n'ose respirer, dans la crainte de troubler le concert et les charmants entretiens. Voici ce que disaient les jeunes filles semblables aux Oréades : « La « belle étrangère goûte maintenant les douceurs du repos. Ah ! ne troublons pas le silence qui entoure la demeure où dort la « belle étrangère. Sans doute depuis longtemps elle n'a pas joui du repos, car ses « larmes nous ont révélé ses longs chagrins. « As-tu remarqué, ma sœur, la noblesse de « tous ses traits ? Oui, j'ai vu sur son visage « l'empreinte d'une haute origine. Cependant « elle s'est offerte à notre père, ou pour garder ses troupeaux, ou pour filer la laine de

« nos vêtements. Elle semble accoutumée à
« l'indigence, mais son ame est fière; elle ne
« veut devoir qu'à son travail l'hospitalité
« qu'elle réclame pour quelques jours seule-
« ment. D'où vient-elle? où veut-elle aller? et
« pourquoi nous cacher ses aventures? nous
« qui sommes si touchés de ses mystérieuses
« infortunes! nous qui aimons tant à pleurer
« avec elle! Peut-être la belle étrangère est
« une divinité de l'Olympe; et sa tristesse
« vient de ce qu'elle a pris en pitié la misère
« des destinées humaines. Si ce n'était pas
« ainsi, comment trouverions-nous tant de
« charmes auprès d'elle? pourquoi sentirions-
« nous un tel soulagement dans la communi-
« cation de ses nobles douleurs? Mais ne trou-
« blons pas le silence qui entoure la demeure
« où dort la belle étrangère. »

« Hémon pleurait d'admiration. Il ne dou-
tait point que la belle étrangère ne fût Anti-
gone elle-même, la pieuse fille d'OEdipe. Il se
rappelait alors le jour terrible où, au milieu
des révélations les plus étranges, au milieu
des plus grandes calamités, il avait lu pour la
première fois dans l'ame de la vierge magna-
nime. Aussitôt il se montre aux jeunes filles.

Elles veulent fuir, mais il leur fait signe de rester. « Ne craignez point, leur dit-il en s'approchant, je connais la belle étrangère, celle qui est venue pour consoler les hommes, pour pleurer avec eux. »

« A ce moment paraît Antigone, la tête couverte seulement d'un chapeau thessalien. Aussitôt qu'elle aperçoit Hémon, elle se retire en rougissant. Le fils de Créon continuait de répandre des larmes : il n'eut pas la pensée de suivre la vierge modeste. Il était dans la même attitude, lorsque le vieux pasteur sortit de sa cabane, et, s'approchant du héros, lui dit ces paroles : « Jeune guerrier, entrez dans ma demeure, je vous offrirai l'hospitalité ; votre sœur paraît en proie à une tristesse plus cruelle que la douleur. Venez la consoler et pleurer avec elle. » Hémon alors suivit le vieux berger.

« Antigone avait repris un visage serein ; et, saluant le fils de Créon d'un sourire plein d'innocence et de majesté, elle lui parle ainsi : « Noble Hémon, recevez mes adieux. J'ai entendu les derniers enseignements de mon père ; je dois accomplir ses volontés : il me semble même que, près de lui, j'habite déjà

« le séjour des ombres heureuses. Déjà mon
« ame semble ne tenir à ceux qu'elle a aimés
« que par la douce puissance des souvenirs. Re-
« tournez dans Thèbes; dites à Ismène qu'An-
« tigone est destinée à accomplir les dernières
« volontés de son père. Noble Hémon, recevez
« mes adieux. »

« Hémon, en écoutant ces paroles, demeure
immobile et frappé de surprise : il veut par-
ler, mais, à l'aspect d'Antigone, il est comme
vaincu par une crainte religieuse; cependant
il fait de nouveaux efforts, et balbutie avec
peine ces mots qui s'échappent de ses lèvres :
« Ah! du moins que je vive pour Antigone,
« que je lui consacre toute mon existence!
« peut-être aura-t-elle besoin d'un appui. »

« Non, généreux Hémon, non, reprend An-
« tigone, je n'ai plus besoin d'appui; les pa-
« roles d'Œdipe mourant me suffisent. Je ne
« reparaitrai dans ma patrie que si les dieux
« m'inspirent de vouer ma vie à d'autres sacri-
« fices. »

« Le vieux berger, à ce nom d'Œdipe, a
senti une secrète terreur; ses deux filles char-
mantes pleurent malgré elles. Hémon, en-
traîné par une force supérieure, ne peut ré-

sister aux ordres d'Antigone, et se retire en silence. »

Tirésias, interrompu par l'arrivée d'un héraut, s'arrêta pour la seconde fois, et remit au lendemain la suite de son récit. Ce héraut venait annoncer que tout était disposé pour le sacrifice; car le roi Priam avait voulu que les fêtes de l'hospitalité fussent prolongées pendant neuf jours, et que chaque jour on immolât des victimes aux dieux immortels. Tirésias, savant dans les choses sacrées, faisait connaître de nouveaux rites aux prêtres de Troie; mais il refusait toujours, ainsi que Daphné, de prendre les augures.

FIN DU LIVRE SECOND.

ANTIGONE.
LIVRE TROISIÈME.

SOMMAIRE.

La famille de Priam tout occupée du récit de Tirésias. Il en reprend la suite. Antigone se retire à Athènes en suppliante. Accueil de Thésée. Polynice devenu gendre d'Adraste, et qui a déjà soulevé la Grèce pour sa querelle, vient demander des secours à Thésée, afin de remonter sur le trône de Thèbes, que son frère ne veut plus lui céder. Le roi d'Athènes refuse de participer à cette guerre impie. Entretiens d'Antigone et de Polynice. Antigone, toujours en suppliante, va à Thèbes pour chercher à fléchir Étéocle. Elle est escortée par des soldats athéniens, et par Pirithoüs, compagnon de Thésée. Étéocle persiste à garder la couronne. Entretiens d'Antigone et d'Ismène, qui raconte ce qui s'est passé à Thèbes depuis le départ de sa sœur. Antigone, pour dernière tentative, se rend à Argos afin de dissuader Adraste d'entreprendre la guerre pour soutenir les droits de son gendre. Cour d'Adraste. Histoire de Tydée et de Polynice. Amphiaratüs trahi par son épouse Ériphyle. Un collier est le prix de cette trahison. Tydée, envoyé secrètement à Thèbes pour traiter d'une réconciliation entre les deux frères, échoue dans cette mission, et tombe, en revenant, dans une embuscade d'où il sort vainqueur. Projets de vengeance. Douleur d'Adraste. Menaces de Capanée. Funestes pressentiments. Tirésias suspend son récit. Daphné chante Castor et Pollux.

ANTIGONE.

LIVRE TROISIÈME.

La famille de Priam n'était plus occupée que des malheurs de la race de Labdacus. Le puissant monarque de l'Asie aimait à s'entretenir seul avec le vieillard thébain. Il l'interrogeait sur les choses obscures qu'il n'avait point comprises, ou sur les détails qu'il n'avait point demandés pendant le récit, dans la crainte de l'interrompre. Il s'informait aussi de l'état actuel de la Grèce, des rois qui la gouvernaient, des guerriers qui avaient quelque renommée. Hélas ! il ignorait que le jour n'était pas loin où ces mêmes Grecs porteraient sur ces rivages une lamentable guerre. Daphné, retirée dans l'appartement des femmes, était entourée d'Hécube et de ses nobles filles, qui faisaient aussi mille questions diverses à la prêtresse d'Apollon. Cassandre surtout ne quittait point les côtés de la fille de Tirésias. Cette malheureuse Cassandre, prêtresse d'Apollon, comme Daphné, et, comme

elle, honorée de l'inspiration du dieu de Délos, était déjà obsédée de la présence confuse de l'avenir; et elle ne trouvait de calme qu'en se faisant redire la beauté, la vertu, les malheurs d'Antigone. Hélène, la plus belle des femmes d'Ilion, comme elle avait été la plus belle des vierges de l'OEbalie, Hélène seule se tenait à l'écart, et pleurait amèrement sa faute; mais elle oubliait toujours et ses regrets et ses douleurs, lorsqu'elle voyait paraître celui que trois déesses n'avaient pas dédaigné de prendre, sur l'Ida, pour juge de leur beauté. Le soir, la famille tout entière se réunissait dans la salle du banquet de l'hospitalité; et Tirésias continuait son récit. Le divin vieillard raconta en ces mots les voyages d'Antigone :

« La pieuse fille d'OEdipe descend des sommets du Cythéron, traverse toute la Béotie, le long des bords de la mer, après avoir côtoyé les rives charmantes de l'Asopus. Elle évitait les routes fréquentées; mais elle ne marchait pas sans quelque frayeur, car elle n'avait point le courage et les mœurs d'une Amazone. A l'entrée de la nuit, et à l'heure des repas, la vierge se présentait avec crainte

dans les cabanes qui se trouvaient sur son chemin ; et elle allait s'asseoir dans le foyer, sous la protection des dieux domestiques. Le voile qui couvrait son visage, le rameau des suppliants qu'elle tenait à la main, excitaient une attention merveilleuse.

« C'est ainsi qu'elle arriva, inconnue, dans l'Attique. Le peuple d'Athènes, curieux et amateur des choses nouvelles, se pressait autour de l'héroïne pour savoir qui elle était. « Enfants de Cécrops, disait Antigone, hommes sages et hospitaliers, indiquez-moi le palais de votre roi. » Tous s'empressent à l'envi de la conduire. La cour de Thésée était alors dans les larmes. Le vainqueur du Minotaure et des Amazones n'avait pu trouver la paix dans sa maison. Il expiait en ce moment et le crime d'avoir abandonné Ariane dans l'île de Naxos, et celui d'avoir cru le témoignage de son incestueuse épouse.

« La vierge thébaine se présente avec le rameau des suppliants, et rappelle au roi qu'il fut uni à OEdipe par les liens de l'hospitalité. « Je suis bien loin d'en avoir perdu le souvenir, dit Thésée; avant de partir pour la

« guerre des Amazones, je voulus m'assurer la
 « bienveillance des rois mes voisins. Le ver-
 « tueux Polybe régnait à Corinthe, baignée
 « par deux mers;Adraste occupait le trône
 « de Sicyone, fertile en oliviers: l'heureux
 « OEdipe, car alors il était nommé heureux
 « entre les hommes, commandait à la race
 « vaillante de Cadmus. Mais que sont et la
 « gloire et le bonheur? Polybe a cessé de vivre,
 « il n'a point laissé d'enfants, et vous m'ap-
 « prenez qu'OEdipe n'est plus sur la terre.
 « Puissent les dieux accorder d'heureux jours
 « àAdraste! Quant à moi, j'ai survécu à ma
 « gloire. L'infortune et la honte m'accablent
 « en même temps. Mais il m'en souvient, fille
 « du grand OEdipe, de tous les rois que je
 « visitai, nul ne me reçut mieux que votre
 « illustre père. Neuf jours entiers furent pas-
 « sés dans les festins; et il ne voulut pas me
 « laisser partir sans de magnifiques présents.
 « Princesse, restez à ma cour. Je ne puis vous
 « offrir une compagne de votre âge; je vous
 « confierai aux tendres soins de ma mère. »

« Antigone dépose alors le rameau des sup-
 pliants à l'autel des dieux domestiques, et,
 conduite par des femmes, elle se rend à l'ap-

partement de la mère de Thésée. Elle demeura ainsi un an à la cour d'Athènes. Toujours modeste, toujours retirée, on ne la trouvait jamais ni dans les assemblées publiques, ni dans les festins du roi. La princesse de Trézène avait vu plusieurs générations de héros; elle connaissait toutes les généalogies de la Grèce, et l'histoire de toutes les cours. Mais elle aimait par-dessus tout à raconter les longues infortunes de sa vie, l'esclavage où elle avait été réduite, l'orgueil des femmes de Sparte, qu'elle avait servies pendant un grand nombre d'années. Elle montrait quelquefois sa tête rasée, en signe de cette condition malheureuse, signe d'opprobre et de douleur qu'elle n'avait jamais voulu ni cacher, ni faire disparaître. « Pourquoi rougirais-je? disait « Éthra; n'est-il pas arrivé trop souvent aux « filles des rois de filer la laine pour les vête-
« ments de l'étranger, de préparer la couche
« d'une maîtresse hautaine, et de partager la
« nourriture des esclaves? Qui ne connaît l'in-
« constance de la fortune? » Antigone écoutait avec complaisance les longs récits de la mère de Thésée.

« Cependant Étéocle, après avoir régné du-

rant une année, n'avait point voulu céder la couronné à son frère Polynice. Celui-ci s'était exilé volontairement, et s'était réfugié chez Adraste, dont il avait épousé la fille. Le malheureux héritage d'OEdipe allait être disputé le fer à la main. Polynice, irrité de l'injustice de son frère, s'efforce de soulever toute la Grèce contre lui. Argos arme ses soldats et ses alliés contre la ville infortunée de Cadmus. Tous les rois s'agitent pour cette guerre impie. Les uns déplorent les malheurs de l'exilé, et les autres s'attachent à la fortune d'Étéocle.

« Ce fut à-peu-près en ce temps que Polynice vint demander des secours à Thésée; mais le roi d'Athènes, effrayé par de sinistres présages, craignit de se mêler dans cette odieuse querelle : alors Polynice voulut du moins engager sa sœur à le suivre. « L'équitable Jupiter, disait-il, donnera sans doute la victoire à celui des deux frères qui près de lui gardera la pieuse Antigone. La justice d'ailleurs est de mon côté, puisque je viens réclamer un droit qui m'appartient. »

« Polynice, disait Antigone, toi que j'aimais si tendrement, oh ! par les malheurs de notre

« famille, je t'en conjure, renonce à cette
 « guerre détestable, et laisse aux dieux le soin
 « d'accomplir toute justice! Peut-être qu'É-
 « téocle, vaincu par ta modération, se laissera
 « fléchir; et tu régneras à ton tour. Un trône
 « est-il donc une chose si désirable qu'il faille
 « l'acheter au prix de tant de crimes? Mon
 « frère, les hommes sont habiles à se déguiser
 « leurs propres sentiments, à donner des mo-
 « tifs à leurs aveugles passions. Entre dans ton
 « cœur: c'est moins la justice que l'ambition
 « qui arme ton bras. » Telles étaient les pa-
 « roles d'Antigone. Mais l'impatient Polynice
 lui répondait: « Ainsi donc c'est à moi de tout
 « supporter! Quoi! le sang malheureux d'où
 « je sors ne me donnera pas du moins le triste
 « avantage de partager la plus funeste cou-
 « ronne qui fut jamais! Il ne me restera de
 « ma naissance que la honte et la misère! Non,
 « j'en jure par les dieux vengeurs, je ne dé-
 « poserai point les armes. »

« Mon frère, reprenait Antigone avec dou-
 « ceur, que t'importe l'opinion des hommes,
 « si tu fais ton devoir? et pourquoi prendre à
 « témoin les dieux immortels? » Polynice,
 n'ayant pu persuader sa sœur, retourne à la

cour d'Argos presser l'accomplissement de ses projets de vengeance.

« Alors la fille d'OEdipe forme le projet d'aller à Thèbes; elle veut essayer si elle aura plus de pouvoir sur Étéocle. Thésée lui donne des gardes pour l'accompagner, et protéger son voyage au milieu des préparatifs de la guerre. Il confie le commandement de l'escorte à Pirithoüs, son compagnon d'armes et son ami. Antigone est couverte d'un voile, elle tient à la main le rameau des suppliants; un héraut marche devant elle. Les soldats qui couvraient déjà les campagnes laissent avec respect passer la vierge charmante qu'ils ne connaissaient point. Lorsqu'elle est arrivée près de la ville de Thèbes, le héraut crie trois fois au pied des remparts, et la porte s'ouvre à l'instant. Pirithoüs reste avec ses guerriers hors de la ville, parceque Thésée leur a défendu d'entrer dans Thèbes. Ils attendent qu'Antigone vienne se remettre sous leur protection.

« La fille d'OEdipe s'avance seule, précédée du héraut, et se rend au palais du roi. Le peuple se hâte autour d'elle; chacun s'interroge sur cette apparition merveilleuse. Les

tuns disaient : « C'est la jeune épouse de l'exilé ;
« elle vient demander la paix. » Les autres
prétendaient que c'était une vierge savante,
née d'un sang illustre, et envoyée par les pré-
tres de la Samothrace pour purifier le palais
d'OEdipe et la ville de Cadmus. Enfin d'au-
tres disaient : « C'est quelque divinité de l'O-
« lympe, qui vient réclamer un culte et des
« autels ; et sans doute à ce prix elle promettra
« le salut de Thèbes. » Nul ne soupçonnait que
ce fût Antigone, parceque nul ne pouvait
penser que la fille des rois dût se présenter en
suppliante. Elle parvient ainsi jusqu'au palais
de son frère. Étéocle accourt. « Roi, dit Anti-
« gone, faites retirer vos gardes. » Les gardes
se retirent, et Étéocle demeure seul. Antigone
alors se jette à ses genoux, et, levant son
voile : « Reconnais ta sœur, dit-elle, reconnais
« Antigone. » Étéocle reste muet d'étonne-
ment. « Oui, c'est moi, continue l'héroïne,
« c'est moi qui ai suivi OEdipe dans l'exil ;
« avec lui j'ai partagé le pain de la misère ; j'ai
« reposé ma tête où il reposait sa tête. Il a
« disparu à mes yeux au sein d'un orage ef-
« froyable. Colère des dieux, que vous êtes
« terrible ! Mon frère, j'ai entendu les der-

« nières paroles de l'infortuné qui fut ton père
« et le mien , qui fut aussi le père de Polynice ;
« j'ai entendu ses derniers gémissements. Te
« souvient-il des malédictions qu'il proféra
« lorsqu'il descendit du trône où tu es assis
« maintenant ? Étéocle, ô mon frère ! rassure-
« toi ; ces malédictions n'ont point acquis
« cette sorte de solennité qui accompagne
« l'heure suprême. OEdipe est mort sans mau-
« dire de nouveau ses fils malheureux. O
« mon frère ! n'attends pas le dernier mo-
« ment pour expier tes fautes ; les dieux ai-
« ment le repentir ; accomplis toute justice,
« et rends le trône à ton frère. Le malheureux,
« il erre dans l'exil ! tu ignores , Étéocle,
« combien il est dur d'implorer le secours de
« l'étranger, d'avoir à essuyer ses rebuts. Tu
« ne sais pas combien il est douloureux de
« vivre loin de la patrie. »

« En parlant ainsi, Antigone tenait embras-
sés les genoux de son frère, qui détournait la
tête pour cacher ses pleurs. « Je connais Po-
lynice, répond Étéocle après un moment
« de silence, oh je le connais ! une fois monté
« sur le trône, il ne voudra plus en descen-
« dre. Antigone, qu'espérer d'un furieux qui

« arme contre sa patrie tous ses voisins? Ma
« sœur, tu fais de vains efforts, je ne céderai
« la couronne qu'avec la vie. »

« Antigone, toujours aux pieds d'Étéocle, le
suppliait avec larmes; mais toutes ses prières
furent inutiles. Trop sûre à la fin qu'elle ne
pourra fléchir l'ame implacable de son frère,
elle résout, pour dernier parti, d'aller à Argos
implorer la pitié d'Adraste, qui conservait en-
core dans son cœur quelques sentiments gé-
néreux; mais, avant de s'éloigner de Thèbes
une seconde fois, elle voulut revoir Ismène sa
sœur, et ma fille Daphné, la douce compagne
de son enfance.

« Je n'essaierai point de vous peindre cette
entrevue déchirante. Lorsque les deux filles
d'OEdipe se furent livrées à toute l'amertume
de la douleur, elles se retracèrent mutuelle-
ment l'une à l'autre les maux qu'elles avaient
soufferts, Antigone racontait le voyage de
l'Aulide, et la catastrophe du Cythéron. Is-
mène racontait à son tour les malheurs de
Thèbes, et sur-tout les pensées cruelles qui
agitaient Polynice à l'instant où il quitta sa
ville natale. « C'était le lendemain du jour où
« tu sortis du palais de Laius, avec mon père

« aveugle, disait Ismène. Étéocle avait un air
« calme, mais ce n'était qu'en apparence; de
« temps en temps quelque chose de sinistre
« s'échappait de ses yeux. Il venait seulement
« d'entourer son front du bandeau royal, et
« déjà il paraissait dégoûté du pouvoir su-
« prême. Au moment où les deux frères se sé-
« parèrent, Polynice versait des larmes. Il
« voulut serrer pour la dernière fois dans ses
« bras Étéocle, qui le repoussa en disant avec
« une voix concentrée : Quelle valeur peuvent
« avoir nos embrassements, nous qui venons
« de chasser OEdipe? Nous avons cessé d'être
« fils, pourrions-nous être restés frères? » A ces
« paroles, ils fondent en larmes, et le remords
« entre dans leur âme. Mais Créon, avec un
« sourire dédaigneux, leur disait : « Vous êtes
« bien les dignes fils du faible OEdipe! Vous
« ne savez être ni coupables, ni vertueux!
« Choisissez donc enfin, et ne vous livrez pas
« ainsi à ce trouble éternel. Demeurez affer-
« mis dans vos résolutions, ou, si ce trône
« vous embarrasse déjà, sortez, allez chercher
« OEdipe; maintenant qu'il est aveugle, il
« saura peut-être mieux diriger les destinées
« des hommes. Peut-être il vous pardonnera

« votre impiété! Vous, vous lui pardonnerez
« votre opprobre! »

« A ces mots, Étéocle se retire en silence; et
« Polynice, s'enveloppant dans son manteau,
« prend la route de l'exil. J'étais avec lui; je
« l'accompagnai jusqu'à la porte d'Électre,
« comme je vous avais accompagnés la veille.
« Je suis destinée aux tristes adieux. L'infor-
« tuné considérait en gémissant ces temples,
« ces places publiques, tous ces monuments
« de Thèbes. Hélas! il semblait qu'il quittât
« pour toujours les lieux de sa naissance; il
« semblait saluer pour la dernière fois sa pa-
« trie. Funestes pressentiments, puissiez-vous
« n'être jamais réalisés! »

« Tels étaient les récits d'Ismène. Antigone
ne veut pas retarder plus long-temps son
voyage à la cour d'Argos. Un reste d'espérance
est encore au fond de son cœur: hélas! la
vierge timide ignorait la puissance de l'am-
bition sur l'ame des mortels. Ismène l'accom-
pagne, et la confie en pleurant aux soins de
Pirithoüs.

« Antigone, livrée seule à l'incertitude de
ses résolutions généreuses, méditait sur la ma-
nière de se présenter devant une cour étran-

gère. Elle priaît les Muses de placer sur ses lèvres les paroles qui persuadent les hommes, et qui font tomber les armes de la main des guerriers. « Voici ce que je dirai à Adraste, « pensait-elle en elle-même : « Illustre petit-fils « de Persée, vous qui êtes célèbre dans toute « la Grèce par votre équité, vous ignorez « peut-être que vous entreprenez une guerre « impie. Thèbes est sous la protection de Bac- « chus et du dieu de Tirynthe; ses murs ont « été élevés au son de la lyre; ses annales sont « toutes remplies de merveilles. Et qui veut « renverser la ville de Cadmus?... » Mais, di- « sait-elle en se reprenant, dois-je mêler dans « mes discours le blâme de mes frères? Non, « j'ajouterai seulement : « Roi d'Argos, retirez- « vous, et laissez aux dieux le soin de régler « les destinées des hommes. » Muses protectri- « ces, disait-elle encore, si vous savez quelques « autres paroles qui aient plus de pouvoir sur « le sage Adraste, daignez me les enseigner. »

« Enfin elle arrive à Argos, placée au som- met d'un rocher comme l'aile d'un aigle : seule elle traverse la ville; car Pirithoüs, toujours fidèle aux ordres de Thésée, n'était point entré avec elle. La vierge du Cythéron excite

sur son passage la même curiosité et la même admiration qu'à Athènes et à Thèbes. Comme dans ces deux villes, le peuple en la voyant se livre à mille conjectures.

« Lorsqu'elle fut introduite dans les appartements du roi, Adraste était entre ses deux gendres, Tydée et Polynice. L'auguste vieillard paraissait plongé dans une tristesse profonde. Vous avez peut-être quelquefois remarqué, sur les bords du Simois ou sur les sommets élevés du Gargare, un chêne antique, dépouillé de son feuillage hospitalier. Les oiseaux du bocage ne vont plus au printemps y cacher l'asile de leurs amours, y placer le berceau de leur postérité; il est visité seulement par le vautour, qui vient dévorer sa proie, ou par la vieille corneille, qui ne sait que prédire des malheurs. Néanmoins dans son tronc caverneux le pâtre trouve encore des rayons de miel, luxe modeste de son repas champêtre. Tel était Adraste entre ses deux gendres. Son extérieur austère indiquait les ennuis dont il était dévoré, mais au fond de son cœur étaient de généreux sentiments; et ses lèvres laissaient échapper de douces paroles.

« Dès qu'il vit entrer la jeune princesse, il se leva; un sourire de bienveillance et d'admiration vint se placer sur sa bouche vénérable. Des larmes roulaient dans les yeux de Polynice, qui reconnut à l'instant sa sœur. Le valeureux Tydée lui-même sentit s'amollir son cœur farouche. « Qui êtes-vous, dit « Adraste, vous qui venez ainsi au sein d'une « ville tout occupée des préparatifs de la « guerre? Êtes-vous la fille d'un de nos chefs? « Ou si vous êtes une divinité descendue de « l'Olympe, dites-le-moi, je vous offrirai des « sacrifices. »

« Je ne suis qu'une faible mortelle, répondit « Antigone, mais je viens parler au nom des « dieux. Illustre petit-fils de Persée, vous qui « êtes célèbre dans toute la Grèce par votre « équité, vous ignorez peut-être que vous en- « treprenez une guerre impie. Thèbes est sous « la protection de Bacchus et du dieu de Ty- « rinthe; ses murs ont été élevés au son de « la lyre; ses annales sont toutes remplies de « merveilles. Roi d'Argos, retirez-vous, et laissez aux dieux le soin de régler les destinées « des hommes. »

« Un sombre chagrin respirait dans tous les

traits de Polynice; mais Tydée frémissait de rage : un froid dédain s'échappe des plis de son front, et la colère étincelle dans ses regards. « Voilà donc, s'écrie-t-il, voilà donc les « députés que Thèbes nous envoie ! Jeune fille, « livrez-vous à d'autres soins. Qu'ont à faire « les femmes dans la querelle des guerriers ? »

« Prince de Calydon, dit Adraste, pour-
« quoi ces transports ? Écoutons ceux qui par-
« lent au nom des dieux. » Puis s'adressant à
Antigone : « Ma fille, lui dit-il, et pardonnez
« à mon âge si je vous nomme ainsi ; ma fille,
« je ne vous interrogerai point sur votre nom
« ni sur votre naissance ; le rameau de sup-
« pliante que vous tenez à la main doit m'in-
« spirer le respect, et me défendre toute cu-
« riosité. »

« Mon intention n'est point de vous celer
« mon nom, répond la vierge modeste ; je suis
« Antigone ; je suis la sœur de Polynice. »

« Noble princesse, répond Adraste, je con-
« nais tous vos malheurs. Il est vrai, la guerre
« qui se prépare est une guerre sacrilège pour
« Argos aussi bien que pour Thèbes. Les dieux
« m'en sont témoins, je ne l'entreprends qu'à
« regret ! Je n'ignore pas non plus les maux

« dont je suis encore menacé. De tous les chefs
« vaillants qui entourent mon trône, nul ne
« me survivra. Je resterai seul. Douleur sans
« égale que m'ont prédite de funestes oracles!
« Antigone, je n'ai jamais été faible dans les
« combats, et cependant mon cœur, pour la
« première fois, connaît la crainte. Hélas! on
« ignore ce qui se passe dans l'âme d'un roi :
« elle ne peut souffrir un soupçon injurieux.
« Si je refusais de faire rendre à l'époux de
« ma fille un trône qui lui appartient, je se-
« rais appelé lâche parmi les hommes. Tels
« sont les vieillards, dirait-on, ils ne savent
« pas faire respecter leurs droits; ils préfèrent
« la honte aux hasards de la guerre. »

« Lorsque le roi eut cessé de parler, il s'ap-
procha de la vierge du Cythéron; et, la pres-
sant contre sa poitrine, il arrosait de larmes
sa belle chevelure. La pieuse fille d'OEdipe
gémissait profondément : elle se rappelait le
souvenir douloureux de son père sur les ri-
vages de l'Aulide. Pourtant Adraste voulait
engager Antigone à rester au sein de sa cour.
« Non, seigneur, répondait-elle; puisque je
« n'ai pu vous persuader, mon devoir est de
« rentrer dans Thèbes. Thèbes est ma patrie :

« c'est là que reposent les restes de ma mère;
 « c'est là que je dois accomplir les dernières
 « volontés d'Œdipe; là sont mes dieux do-
 « mestiques; enfin c'est à Thèbes qu'habite ma
 « sœur, accablée de chagrin. »

« Souffrez du moins, dit le roi, que pen-
 « dant neuf jours nous célébrions la fête de
 « l'hospitalité. Vous assisterez aux sacrifices
 « que nous offrirons aux dieux : ma fille,
 « croyez-moi, vous pourrez y assister; car je
 « n'ai qu'une chose à demander aux Immor-
 « tels, c'est de nous épargner une guerre impie.
 « Princesse magnanime, vous êtes venue ici
 « avec des paroles de paix; ne vous retirez pas
 « si promptement, on pourrait croire que j'ai
 « rejeté les prières de la suppliante. »

« Le roi, en parlant ainsi, songeait à pro-
 fiter de ce retard pour envoyer à Thèbes un
 ambassadeur. « Si je réussis, disait-il en lui-
 « même, mon cœur sera comblé de joie; et la
 « vertueuse Antigone ne sortira point de mon
 « palais sans de riches présents pour elle et
 « pour son frère Étéocle. Dieux d'Argos, ré-
 « conciliez-vous avec les dieux de Thèbes! »
 Telles étaient les secrètes pensées d'Adraste.

« Grand roi, dit la vierge timide, je n'au-

« rais pu traverser seule une contrée inondée
« de soldats, et infestée de brigands. Thésée,
« l'ancien hôte d'OEdipe, a voulu favoriser
« les desseins de sa fille malheureuse. Il m'a
« donné une escorte commandée par Piri-
« thoüs, dont les exploits sont aussi célèbres
« que ceux du héros d'Athènes. Mais, comme
« il veut rester étranger à la guerre qui me-
« nace tous les états du Péloponèse, il a dé-
« fendu à Pirithoüs d'entrer dans Thèbes et
« dans Argos. Si je reste ici durant neuf jours,
« qui remplira les devoirs de l'hospitalité en-
« vers le généreux Pirithoüs et ses vaillants
« soldats? »

« Vous pouvez vous en reposer sur moi, ré-
« pond Adraste; les guerriers d'Athènes qui
« ont protégé votre pieux voyage recevront
« tous les honneurs dus à de fidèles compa-
« gnons de Thésée. »

« Antigone se retira dans l'appartement des
femmes, où elle fut reçue par Argie, épouse
de Polynice; et par Déiphile, épouse de Ty-
dée. Là elle apprit comment Adraste avait
choisi ses deux gendres. « Un ancien oracle,
« dit-on à Antigone, annonçait que les filles
« du roi d'Argos devaient avoir pour époux,

« l'une un sanglier, et l'autre un lion. Cette
« prédiction obscure, dont Adraste ne pou-
« vait pénétrer le sens, lui causait mille in-
« quiétudes cruelles. Il ne voyait pas sans une
« sorte de terreur Argie et Déiphile croître et
« s'embellir sous ses yeux paternels. A cette
« époque, pendant une nuit d'orage, deux fu-
« gitifs se réfugièrent sous un des portiques du
« palais. Mais ces deux étrangers, au lieu de
« jouir paisiblement du modeste asile qu'ils
« ont choisi pour se reposer, se disputent avec
« violence quelques poignées de chaume des-
« séché, qui étaient restées sous le portique :
« tant il est vrai que les hommes attachent
« quelquefois leur orgueil et leur ambition
« aux choses les plus viles. Adraste entendit
« ce tumulte ; il voulut en connaître la cause.
« On lui dit que deux mendiants s'étaient bat-
« tus pour une place sous le portique. « Ce ne
« sont point des mendiants, s'écrie Adraste ;
« j'ai entendu les coups terribles qu'ils se por-
« taient l'un à l'autre. Quelques unes de leurs
« paroles résonnaient le long des voûtes, et
« sont parvenues jusqu'à moi. Certainement
« ce ne sont point des mendiants. » On les
« amène en sa présence. Il voit que l'un est

« revêtu de la peau d'un lion, et que l'autre
« avait les épaules couvertes d'une peau de
« sanglier. Il crut alors reconnaître les gen-
« dres qui lui furent annoncés par les oracles.
« C'étaient Tydée et Polynice, tous les deux
« exilés et fugitifs. Tydée, qui avait la dé-
« pouille du sanglier de Calydon, s'était éloi-
« gné des rives fleuries de l'Achéloüs, à cause
« du meurtre de son frère, dont il s'était
« rendu coupable. Polynice, héritier de la dé-
« pouille du lion de Némée, avait quitté sa pa-
« trie pour laisser son frère jouir pendant une
« année du trône de Laïus. » C'est ainsi que
l'on fit connaître à Antigone les détails domes-
tiques de la cour d'Argos.

« Cependant à peine la fille d'OEdipe s'était-
elle éloignée d'Adraste, que le roi convoqua
le conseil des guerriers pour choisir un am-
bassadeur. On jette les sorts dans un casque
d'airain, on les agite, et la première marque
qui s'échappe du casque est celle de l'impé-
tueux Tydée, fils d'OEnéus. Adraste, à cette
vue, sent une vive douleur au fond de son
ame, car il connaît le caractère bouillant du
héros; mais il ne peut s'opposer au sort, et
d'ailleurs Tydée est son gendre.

« Adraste réunissait chaque jour au banquet de l'hospitalité, et sa famille, et ses nombreux compagnons, qu'il regardait aussi comme sa famille. Il n'y manquait en ce moment que Tydée et Amphiaraüs. Tydée s'était rendu à Thèbes. Amphiaraüs, prêtre d'Apollon, et instruit des secrets de l'avenir, s'était retiré dans une solitude ignorée pour éviter de prendre part à cette guerre impie. Mais il n'échappera point à sa destinée; son épouse, la malheureuse Ériphile, ne tardera pas de dévoiler l'asile où s'est caché le prêtre d'Apollon.

« Un jour elle était assise à la table hospitalière, à côté de Polynice : elle considérait avec un œil d'envie le superbe collier qui ornait le cou d'Argie, belle entre toutes les femmes. Cette parure fatale appartient à Hermione, et passa de la famille de Cadmus dans celle d'Œdipe. Polynice, qui l'avait reçue de sa mère infortunée, la donna à la fille d'Adraste, lorsqu'elle lui fut accordée en mariage. Ériphile ne cessait d'avoir les yeux fixés sur cet objet de tous ses desirs, tant il paraissait ajouter d'éclat à la beauté d'Argie. Ainsi elle s'abreuvait en silence du cruel poison de

la vanité. Polynice s'en aperçut; et, se penchant du côté d'Ériphile: « Vous avez bien
« raison, lui dit-il à voix basse, d'admirer le
« collier d'Hermione, présent magnifique
« d'une divinité. Jadis Vénus le détacha de
« son cou d'ivoire pour en parer l'épouse de
« Cadmus. Chef-d'œuvre dont rien n'égala ja-
« mais la perfection, mille doux charmes sont
« restés cachés dans ce tissu merveilleux; car
« ce n'est pas en vain qu'il a été porté par la
« reine des Amours. Ériphile, nulle femme,
« sans doute, n'eut moins que vous besoin
« d'un ornement étranger; mais il est bien
« permis à une mortelle d'ambitionner une pa-
« rure que Vénus elle-même ne dédaigna pas.
« Croyez-en ma parole, ce collier est à vous,
« si vous m'enseigniez la retraite qu'a choisie
« le poète guerrier dont Argos réclame le se-
« cours. C'est d'Amphiaraüs que dépend la
« victoire; il ne pourra manquer d'approuver
« que vous m'ayez révélé un secret auquel
« tient la gloire de notre patrie.» Ériphile,
séduite par ce discours artificieux, indique
en tremblant le lieu où s'est caché son époux.

« Adraste cependant soupçonne quelque in-
fidélité; sans doute il desire la présence d'Am-

phiaräus, mais il ne veut pas là devoir à une perfidie. Aussitôt il prend sa lyre, et se met à chanter une imprécation contre cette vanité funeste qui perdit si souvent le cœur des femmes. Il peint des couleurs les plus tristes la magicienne de Colchos, appelant tout l'art des enchantements au secours de sa beauté. Il peint Déjanire employant des philtres, et ensuite des poisons, pour fixer le cœur du grand Alcide; enfin il peint Niobé s'égalant à une déesse, et punie de cet attentat. « Ah! « disait-il, les femmes ne pourront donc ja- « mais assez compter sur la puissance de la « beauté; elles voudront toujours y associer « les prestiges de l'art et les recherches de la « parure.» Tous les convives se regardaient entre eux : ils ne pouvaient comprendre ce qui excitait ainsi le courroux du vénérable Adraste. Ériphile soupirait, des larmes roulaient dans ses yeux; elle sentait avec amertume tout l'empire de la vanité sur le cœur des femmes, et son front se colorait d'une vive rougeur. Argie, aux discours du roi, éprouva de même un embarras qu'elle cherchait à dissimuler. La sœur de Polynice promenait ses regards interdits sur l'assemblée;

et , chose inouïe ! cette vierge , si pleine de candeur et d'innocence , rougissait aussi , quoiqu'elle fût bien loin sans doute de mériter de semblables reproches.

« Le neuvième jour , toute la famille et les nombreux compagnons d'Adraste étaient de nouveau réunis dans la salle du festin. Amphiaräus , victime de la faiblesse de sa jeune épouse , s'y trouvait aussi : le front chargé d'ennuis , mais décidé à subir son sort , le divin vieillard cachait sous un air calme et paisible toutes les terreurs qui désolaient son ame.

« Je ne sais quelles pensées nous occupent
« en ce moment , dit Adraste ; mais je crois
« apercevoir sur tous les fronts l'empreinte de
« la douleur. Appelons à notre secours les
« Muses consolatrices. Faites-nous entendre,
« princesse de Thèbes , quelques uns de ces
« chants que répètent entre elles les jeunes
« filles de l'Aonie. »

« Hélas ! répond Antigone , comment pourrais-je répéter les chants de l'Aonie ? Roi d'Argos , en ces jours de tristesse , ma voix ne saurait exprimer les accents de la patrie. »

« Alors Amphiaräus , héritier de la lyre

d'Orphée, voudrait célébrer d'abord la gloire des enfants de Pélops, la richesse des coteaux de Prosymne, la fertilité des campagnes qu'arrose l'Inachus; mais il craint de causer quelque peine à la fille d'OEdepe. Il voudrait aussi peindre ces événements mémorables conservés dans les traditions de tous les peuples, faits éclatants qui attestent et la justice et la puissance des dieux; une race perverse noyée dans les eaux du déluge; les Titans écrasés par la foudre dans les plaines de Phlégra, au pied de ces monts qu'ils avaient follement entassés; mais le poète divin préfère chercher dans son cœur la peinture des sentiments les plus tendres, des affections les plus douces. Quoique récemment trahi par son épouse, elle lui est chère comme au jour où il la reçut pour la première fois dans sa maison. Sa lyre se monte sans effort sur le mode le plus suave et le plus harmonieux, pour dire toutes les douceurs de l'amour conjugal. Hélas! en effet, il aime toujours la belle Ériphile; mais, il faut l'avouer, une sorte de tristesse respirait dans le son de sa voix. On sentait quelque chose des accents

d'Orphée, lorsque, sur les bords du Strymon, le fils de Calliope redemandait aux échos sa chère Eurydice; ainsi Amphiaraüs produit sur sa lyre les plus touchants accords. Il raconte Hyperménestre exposant ses jours pour sauver ceux de son époux; Alceste consentant à mourir pour le sien. Ériphile gémissait. Le vénérable Adraste retient ses larmes avec peine : il pensait à cette rigueur de la mort qui nous prive des êtres les plus chers. « Sacrifice
« de la vie, disait-il en lui-même, tu n'es rien!
« Que ne puis-je mourir le premier! mais je
« suis destiné à survivre à tous, et c'est ce qui
« fait ma douleur. »

« Antigone avait abaissé son voile. La vierge pudique pleurait en silence. Ces prodiges de l'amour conjugal ravissaient son ame; et son cœur se laissait doucement entraîner à la pensée d'Hémon. Elle eût trouvé mille charmes à souffrir avec un objet aimé, à se dévouer pour lui; et ces souffrances et ces dévouements de l'amour excitaient toute son envie.

« La pieuse fille d'OEdipe est absorbée dans
« la douleur, dit Adraste, parceque le poète
« divin n'a fait entendre que des chants plain-

« tifs. Fils d'Oïclée, dites-nous quelque chant
« joyeux. »

« La poésie et la musique, répond Amphia-
« raüs, doivent avant tout chercher les routes
« du cœur; et le cœur de l'homme ne sait que
« souffrir. Puissant roi d'Argos, les Muses
« méconnaissent le plaisir... »

« Il allait continuer. Tout-à-coup les portes
de la salle du festin s'ouvrent avec fracas. C'est
Tydée, tout couvert de sang et de poussière.
« Mort à Thèbes, s'écrie en entrant le prince
« de Calydon, mort à Thébés! Je suis allé
« dans la ville perfide, j'ai parlé au farouche
« Étéocle : il m'a accablé d'injures, parceque je
« lui conseillais de céder un trône usurpé. Je
« me suis retiré en frémissant de rage. Arrivé
« au lieu où se termine la forêt de Némée,
« et où l'Inachus sépare les terres fertiles d'Ar-
« gos du territoire de Mantinée, je suis inopi-
« nément tombé dans une embuscade de Thé-
« bains. Seul j'ai soutenu l'effort de cinquante
« guerriers; j'étais semblable au terrible Até;
« mon glaive s'est désaltéré dans le sang. Mort
« à Thèbes! Ville de Cadmus, tu compteras
« mes blessures à la lueur de tes incendies! »

« Adraste ordonne aux femmes de se retirer,

et confie la malheureuse Antigone aux soins d'Argie et de Déiphile. Les guerriers restés seuls dans la salle du festin, Adraste dit avec douceur au prince de Célydon : « Tydée ,
« vous n'avez aucun respect pour la faiblesse.
« La présence des femmes devrait cependant
« retenir vos discours. Dans la force de l'âge ,
« nous savons mal réprimer nos emporte-
« ments ; combien je redoute que vous n'ayez
« cédé à la colère ! Prince, vos menaces au-
« ront irrité l'orgueil d'Étéocle. Ah ! plutôt,
« que n'ai-je pu envoyer quelque sage vieil-
« lard, comme Amphiaraüs ! il eût employé
« le langage de la persuasion ; et le Thébain ,
« sans doute, eût reconnu les droits de mon
« gendre. »

« Le droit, c'est le fer, répond Tydée ; la
« justice, c'est la mort ! »

« Mon fils, dit Adraste, je le sais, les com-
« bats plaisent aux héros ; mais craignons
« que trop d'ardeur pour la guerre ne nous
« rende injustes et cruels. Voyez deux cour-
« siers maîtrisés l'un et l'autre par une main
« puissante : le cri de la guêtre les réjouit ; ils
« se dressent sur leurs jarrets nerveux ; la tête
« élevée, ils respirent de loin le bruit de la

« bataille. Au son de la trompette de Tyr-
« rhène, tous leurs sens sont éveillés, ils se-
« couent leurs crins flottants; de leur ongle
« d'airain ils creusent la terre. Tous les deux
« ont de la flamme dans le regard; le mépris
« du danger habite leur forte poitrine, et la
« terreur sort de leurs naseaux fumants. L'un
« a été nourri dans les étables de l'affreux
« Diomède, qui fut tué par Hercule; l'autre a
« été élevé dans les riches haras d'Argos. Le
« coursier, accoutumé à l'horrible pâture qui
« lui fut donnée par les esclaves d'un tyran,
« a quelque chose de féroce dans son cou-
« rage : il lui faut de la chair et du sang.
« Le noble animal qui se désaltérait dans
« l'eau des fontaines, et qui paissait les gras
« pâturages de l'Inachus, n'est pas moins fier,
« n'a pas moins de courage; mais un senti-
« ment généreux l'anime : c'est la gloire toute
« seule qui l'entraîne au péril, et non point le
« desir féroce du carnage. Telle est la diffé-
« rence de deux guerriers. »

« Je vous comprends, dit Tydée, je vous
« comprends, roi d'Argos. Ainsi vous payez
« mes services avec des outrages ! Oui, je suis
« le coursier nourri dans les étables de Dio-

« mède; oui, il me faut de la chair et du sang.
« Mais c'est la soif de la vengeance qui me
« rend féroce. Je le sens, les larmes de Thèbes
« peuvent seules apaiser les tourments de mon
« cœur; les cris des épouses et des mères désolées
« peuvent seuls réjouir mes oreilles. Je
« veux les plaintes de mille mourants; je veux
« les gémissements de tout un peuple. »

« Malheur à moi, s'écrie alors Polynice,
« malheur à moi! je porte le fer et le feu dans
« la ville qui me vit naître! Je porte le fer et
« le feu dans la ville qui me donna l'hospitalité!
« Je suis pour tous un sujet de trouble et
« de terreur! Barbare destin, tu l'as voulu
« ainsi! »

« Cependant il se faisait un grand tumulte
à la porte du palais. C'était l'impie Capanée. Il
avait vu revenir le prince de Calydon, et le cri
de la guerre avait retenti dans tout Argos.
Érinnys secoue ses torches invisibles. On entend
comme un sourd gémissement dans l'air.
Les mères pressent leurs enfants sur leur sein.
Les cavales, dans les étables, témoignent une
sorte de souffrance par des hennissements
douloureux. Les chiens hurlent dans les mai-
sons, comme lorsqu'en gardant les trou-

peaux ils voient des loups affamés rôder sur les hauteurs. Des nuées de corbeaux s'abattent sur les toits, et demandent la proie qui leur est promise. »

Tirésias, en racontant ces choses, avait l'ame oppressée. Il s'arrête; et, adressant la parole à Daphné : « Ma fille, redis-nous l'hymne « de Castor et Pollux, cet hymne qu'un jour « les nations de la Grèce chanteront en marchant au combat ; car les hommes semblent se plaire encore à répéter les chants de « la concorde, au sein même de la guerre, « comme pour en adoucir les horreurs. Ainsi « les Arcadiens, au milieu du tumulte des « armes, aiment à jouer sur la flûte de Pan les « airs champêtres dont ils font retentir leurs « montagnes pendant les loisirs de la paix. Ma « fille, la peinture de l'amitié de deux frères « soulagera nos cœurs du terrible tableau que « j'ai à présenter de la haine implacable de « deux autres frères. »

Daphné obéit à son père. Elle prend sa lyre, et chante l'heureuse destinée de Castor et de Pollux, héros de l'âge précédent, devenus célèbres par leur amitié fraternelle. Ils étaient

nés le même jour, et de la même mère ; mais l'un tirait son origine du grand Jupiter ; l'autre était fils de Tyndare, roi de Sparte. Castor se plaisait à dompter les chevaux ; Pollux était invincible aux combats du ceste. Jamais les deux frères ne se quittèrent un seul instant. Ils montèrent ensemble le navire Argo ; ensemble ils bravèrent les tempêtes du Pont-Euxin et les écueils des roches Cyanées. Toujours ils combattirent ensemble. Ils coururent les mêmes dangers, et se couvrirent de la même gloire. Le même trépas vint trancher, avant le temps, des jours qu'ils s'étaient mutuellement consacrés ; et les vierges de la Laconie menèrent un grand deuil autour du tombeau qui rassembla leurs cendres. Ils étaient descendus dans les royaumes sombres, pour ainsi dire, en se donnant la main ; mais ceux qui avaient été si unis pendant la vie devaient être séparés par la mort, par la mort, qui d'ordinaire réunit tous les hommes. Castor seul fut introduit dans les demeures fortunées des Immortels ; Pollux devait continuer d'habiter le séjour des ombres. Hélas ! il trouvait bien encore en ces lieux l'image des jeux et des combats qui avaient fait ses délices pendant qu'il

jouissait de la douce lumière du jour ; mais il n'y trouvait plus le frère qui partagea toutes ses peines et tous ses plaisirs. De son côté, Castor se nourrissait sans aucun goût du nectar et de l'ambrosie que lui servait Hébé, déesse de la jeunesse. Il passait les longs jours de l'Olympe à regretter son frère ; l'immortalité même ne pouvait le dédommager de ce qu'il avait perdu. Les dieux, touchés d'une amitié plus forte que la mort elle-même, décidèrent que les deux frères, sous le nom de Dioscures, occuperaient tour-à-tour une place dans le ciel, et deviendraient une constellation favorable aux navigateurs.

C'est en retraçant de tels souvenirs que Daphné charmait les ennuis de son père dans les palais de Priam ; elle peignait sur-tout avec une douceur infinie la première entrevue des fils de Léda dans les plaines azurées du ciel. Hélène pleurait au souvenir de ses frères ; et toute la famille de Priam pleurait avec la sœur de Castor et de Pollux.

FIN DU LIVRE TROISIÈME.

ANTIGONE.

LIVRE QUATRIÈME.

SOMMAIRE.

Suite du récit de Tirésias. Antigone sort furtivement d'Argos. Entretiens d'Antigone et de Pirithoüs. Ils arrivent dans le lieu où Tydée était tombé dans une embuscade des Thébains. Les femmes de Thèbes venues pour donner la sépulture aux morts. Des brigands troublent les cérémonies funèbres. Pirithoüs près de succomber. Hémon, occupé dans la forêt à couper des arbres pour les bûchers, se précipite au milieu des brigands, et les disperse. Pirithoüs confie Antigone à Hémon. Gages d'amitié entre ces deux héros. Les funérailles continuent. La douleur des femmes de Thèbes devient un vertige. Elles veulent immoler la suppliante du Cythéron. Hémon la protège. Histoire de Phisadia racontée par Pirithoüs. Les femmes de Thèbes se calment et se retirent en silence, sous la conduite du héros athénien. Hémon avec les soldats de Thèbes conduit Antigone au travers de la forêt. Orage terrible. Terreur et pressentiments d'Antigone. L'orage s'apaise. Entretiens d'Antigone et d'Hémon. L'amour dans le malheur. Interruption du récit. Daphné chante l'hymne des tombeaux.

ANTIGONE.

LIVRE QUATRIÈME.

Le soleil venait à peine d'éclairer les sommets de l'Ida, lorsque la famille de Priam se réunit dans l'appartement des étrangers. Le roi se place auprès de son hôte, pendant qu'Hécube et ses nobles filles se rassemblaient autour de la charmante prêtresse d'Apollon; les fils et les gendres de Priam étaient déjà répandus dans la salle: tous attendaient avec impatience la suite du récit. Tirésias continua en ces mots:

« Antigone ne demeure pas long-temps auprès d'Argie et de Déiphile; elle se dérobe à leurs embrassements; et, sans attendre au lendemain, se retire hors de la ville auprès de Pirithoüs. Elle avait entendu le cri de la guerre; et, n'ignorant point la trahison de son frère Étéocle, elle s'éloigne d'Argos, dans la crainte que sa présence n'irrite le courroux des guerriers, et n'ajoute encore à la tristesse

du vénérableAdraste. Ainsi elle s'était enfuie secrètement, comme l'épouse infidèle qui s'échappe de la demeure de son époux, ou comme la vierge en proie à un amour coupable, et qui se décide, après mille incertitudes, à franchir le seuil de la maison paternelle. La malheureuse fille d'OEdeipe sentait une sorte de honte pour le nouveau crime dont Étéocle venait de se souiller.

« Dès que la nuit est descendue sur la terre, et a enveloppé de ses sombres voiles tous les enfants des hommes, les innocents et les coupables, la vierge du Cythéron se retire en silence, et veille seule auprès d'une lampe. Elle tenait toujours à la main le rameau des suppliants, lui demandant avec larmes quelque protection et quelque appui. Faible ressource contre le malheur! Quelle confiance pouvait-elle avoir en ce signe vénéré, lorsque son frère venait d'outrager la branche d'olivier? Ah! sans doute la pensée de cet outrage lui inspirait sa douce prière. Le vent qui mugissait sur les sommets du mont Larisse produisait des sons tout semblables à des gémissements prolongés; et l'orfraie faisait retentir sur les toits ses plaintes menaçantes.

« Lorsque enfin le soleil fut venu chasser
les ombres, Antigone sortit de son asile, ac-
compagnée de Pirithoüs et des guerriers d'A-
thènes. « Je suis heureux, lui disait l'illustre
« compagnon de Thésée, je suis heureux, ô
« fille du grand OEdipe! de pouvoir être en-
« core utile sur la terre. Le peu de jours qui
« me restent à vivre ne sont pas entièrement
« perdus, puisque je protège votre pieux
« voyage. Jadis, hélas! je n'aurais pas été des-
« tiné à de si pacifiques emplois. Les temps
« ne sont plus où je soutenais de terribles
« combats contre les Centaures qui voulaient
« me ravir la belle Hippodamie; les temps ne
« sont plus où, dans ma téméraire audace, je
« ne craignais pas de descendre jusque dans
« l'empire des morts. Je fus frappé d'immo-
« bilité par le dieu des Enfers que j'avais jus-
« tement irrité. Trois fois Hécate vint visiter
« les royaumes sombres, trois fois elle re-
« monta sur la terre et dans les cieux pen-
« dant que je demeurai ainsi, comme une
« froide statue créée par le ciseau d'un sculp-
« teur habile. Thésée, mon ami, dont je par-
« tageais tous les travaux et tous les dangers,
« Thésée était resté dans la même attitude

« que moi. Mais le héros de Thèbes, Hercule,
« vint nous délivrer l'un et l'autre. Je me
« plaisais alors dans les entreprises les plus
« périlleuses. Aujourd'hui l'âge a glacé mon
« sang dans mes veines; mes armes commencent à me peser. Ainsi le noble coursier des
« héros, qui s'est trouvé avec eux parmi les
« hasards de cent combats, est relégué, aux
« jours de sa vieillesse, dans les étables de la
« métairie : là, au lieu de l'orge blanche et de
« l'avoine dorée que naguère l'épouse elle-même, ou la fille d'un guerrier illustre, ne
« dédaignait pas de lui présenter, il mange
« tristement l'herbe séchée dont un esclave
« peu soigneux fournit avec épargne sa crèche obscure. Il songe encore, non sans
« quelque plaisir, aux périls et à la gloire;
« mais son œil ne lance plus des flammes, la
« terreur n'entoure plus son cou nerveux : s'il
« entend retentir au loin l'airain sonore,
« trompé par son ancienne ardeur, il soulève
« avec peine sa tête pesante, et il agite en vain
« sa flottante crinière. »

« Roi des Lapithes, dit Antigone avec douleur, la vie des hommes est changeante,
« quoique de si peu de durée. Les dieux ont

« donné à tous les âges un genre différent de
« gloire. Si le jeune guerrier brille dans les
« combats terribles, le sage vieillard dirige les
« opinions dans les conseils, soit qu'ils s'agisse de
« gouverner les peuples pendant la paix, ou
« de conduire à la victoire une armée nom-
« breuse. La force elle-même cède à la pru-
« dence. Mais, reprit Antigone, j'aperçois la
« forêt de Némée. Écoutez-moi, Pirithoüs,
« vous savez qu'en ces lieux le prince de
« Calydon est tombé dans une embuscade.
« Tydée, dont le courage est invincible, a im-
« molé à sa juste fureur tous les soldats d'É-
« téocle. Je ne veux point excuser la trahison
« de mon frère; mais les guerriers de Thèbes
« n'ont fait qu'obéir aux ordres de leur roi;
« et cependant ils vont être la proie des loups
« sauvages et des oiseaux du ciel. Prince, diri-
« geons nos pas du côté de la forêt, sur les
« bords de l'Inachus, entre les terres d'Argos et
« celles de Némée: »

« Oui, je vous obéirai, dit Pirithoüs; c'est
« un devoir sacré de donner la sépulture aux
« morts. »

« Hélas! disait encore Antigone, que de

« **maux se préparent! Digne commencement de cette guerre malheureuse!** »

« **Tels étaient les entretiens d'Antigone et de Pirithoüs. Vers la chute du jour, ils entendirent des coups de hache qui retentissaient dans les profondeurs de la forêt. Bientôt des chants funèbres vinrent frapper leurs oreilles. Sans doute, se dirent-ils, la contrée où nous sommes est pleine de piété envers les morts; et les habitants de ce pays sauvage sont occupés du triste devoir que nous allons remplir. Empressons-nous de les aider à construire le bûcher des funérailles.** »

« **Ils ne tardèrent pas, en effet, d'arriver sur une des hauteurs qui dominant le vallon où Tydée fit payer si cher aux soldats thébains le crime de leur roi. Ils virent alors, spectacle lamentable! ils virent des femmes, des enfants, des vieillards, arroser de leurs larmes des cadavres défigurés, couverts de sang et de poussière. Cette faible troupe lavait avec soin les blessures profondes, et cherchait sur ces corps inanimés quelques restes de vie. Antigone reconnut le vêtement thébain; car ce n'étaient point les habitants de la contrée, mais les pères, les épouses, les en-**

fants, les mères des guerriers morts, qui venaient rendre les derniers honneurs à ces victimes de la perfidie. La pieuse fille d'Œdipe descend de la colline avec Pirithoüs, pour se joindre à ces familles désolées, et les soldats du vieillard se répandent dans la forêt. Hémon, à la tête de quelques Thébains, avait déjà fait tomber un grand nombre de vieux ormes et de chênes robustes. Il éprouve une douce joie en voyant les nouveaux guerriers qui s'avancent : « Amis, leur dit-il, je
« vous reconnais, vous êtes Athéniens; c'est
« vous qui avez accompagné Antigone dans
« ses courses pénibles : Pirithoüs, le compa-
« gnon de Thésée, est votre chef. Hâtons-nous
« d'abattre les arbres de la forêt, car le nom-
« bre des morts est grand. Hélas! le deuil qui
« nous accable est dû à la faute de notre roi;
« voilà pourquoi nous sommes en si petit nom-
« bre. Il a fallu nous dérober, à l'insu d'É-
« téocle, pour accompagner ces femmes, ces
« enfants, ces vieillards, que vous avez vus
« dans le vallon. Généreux Athéniens, que
« Jupiter vous protège dans toutes vos entre-
« prises! »

« Cependant les habitants de la Sicyonie

étaient un peuple voué aux plus affreux brigandages : ils avaient convoité la riche dépouille des morts ; et, traversant avec précipitation le territoire de Némée, ils s'étaient furtivement introduits dans le vallon, par un chemin détourné qui leur était connu. Ils croient n'avoir rien à craindre de ces femmes, de ces vieillards livrés tout entiers à la douleur, et ils se jettent à l'improviste sur les riches baudriers, sur les casques étincelants, sur les fortes cuirasses. Mais Pirithoüs, comptant plus sur son courage que sur ses forces, s'élançe en criant d'une voix terrible : « Brigands, vous ne savez imiter que les exploits des loups et des vautours : il ne s'agit plus de dépouiller impunément des cadavres, de violer la religion des tombeaux ; votre impiété vous coûtera la vie. » Il dit, et se précipite au milieu d'eux.

« Leur chef, homme fort et robuste, et dans la fleur de la jeunesse, accourt au-devant du roi des Lapithes, et le renverse du premier choc. Tel est un vieux taureau qui fut le roi de la bergerie : naguère sa corne menaçante défiait ses rivaux jaloux ; maintenant il est inhabile aux combats comme à l'amour. Si un

loup ravissant pénètre dans le parc où reposent en paix les blanches génisses et les innocentes brebis, le taureau, cassé de vieillesse, ne peut plus les défendre. Le souvenir de son ancienne gloire lui donne un instant de vigueur; il s'avance avec courage contre un ennemi que jadis il eût immolé avec dédain; mais aujourd'hui il succombe dans un ignoble combat. Le loup s'attache à la gorge du roi de la bergerie, déchire de cruelles morsures son fanon flottant, le terrasse, et exerce ensuite avec sécurité ses hideux ravages. Ainsi Pirithoüs fait de vains efforts : il ne peut seul résister aux nombreux assaillants qui l'entourent; et la mort est près d'envelopper de ses ailes ce généreux vieillard, noble victime de l'hospitalité. Il ne protégera plus la troupe timide des veuves et des orphelins, qui font retentir l'air de leurs lugubres clameurs. Mais Hémon a entendu le bruit des armes, et les cris des femmes et des enfants. Il se précipite dans le vallon avec la rapidité de l'éclair. Ses Thébains et les Athéniens sont accourus en même temps des différents points de la forêt. Le fils de Créon les précède tous. Il arrive assez tôt pour sauver Pirithoüs : seul il dissipe

cette troupe lâche et féroce, comme un vent impétueux chasse devant lui des tourbillons de poussière, comme une froide rafale d'automne enlève les feuilles sèches des arbres.

« Prince de Thèbes, lui dit Pirithoüs, vous
« venez de sauver la vie à un chef vaillant;
« car je ne laisserai pas un nom obscur après
« moi. J'ai vécu avec les héros d'un autre âge,
« et je n'étais pas indigne d'eux; je marchais
« leur égal. Néanmoins, si vous n'aviez fait
« que me sauver la vie, votre victoire eût été
« de peu de valeur. Je ne suis plus qu'une
« ombre sur la terre : les jours d'un vieillard
« sont tristes; et il est destiné à mourir sans
« honneur, quelquefois même dans l'oppro-
« bre. Mais vous avez épargné à des Thébains
« de nouveaux outrages; et, grace à votre va-
« leur, ces familles désolées pourront ense-
« velir en paix ces restes chéris. Je vous con-
« fie l'héroïne du Cythéron, que désormais je
« ne puis plus accompagner ni défendre. »

« Roi des Lapithes, répondit Hémon, oui,
« votre vie a été glorieuse; je connais vos ex-
« ploits; votre nom a retenti dans toute la
« Grèce; et, lorsque j'apprenais le dur métier
« des armes, le récit de vos aventures allumait

« mon jeune courage. Ah ! je n'ai point en-
« core de renommée; j'ai seulement signalé
« ma force contre les féroces habitants des
« forêts; Diane elle-même, sur les sommets
« du mont Pholoé, a daigné m'instruire. Sans
« doute à présent j'aurai occasion de prouver
« que mon ame est au-dessus du danger. Une
« guerre se prépare, une guerre terrible: je
« ne serai point lâche; mais cette guerre m'est
« odieuse. »

« Généreux Hémon, dit Pirithoüs, échan-
« geons nos glaives: le mien m'est inutile; il
« sera mieux dans vos mains. Ce glaive a été
« forgé dans les antres de Lemnos; et c'est
« Thésée qui me l'a donné. J'avais juré que je
« ne le céderais qu'avec la vie; en vous l'of-
« frant, je ne fais point outrage à l'amitié:
« qu'il soit un gage durable de celle qui doit
« nous unir. Le vôtre, Hémon, ne peut être
« pour moi qu'un vain ornement; mais il me
« rappellera le souvenir du vaillant prince de
« Thèbes. » A ces mots, ils échangèrent leurs
glaives.

« Cependant Antigone, retirée à l'écart,
adressait de touchantes plaintes aux aimables
divinités qui règnent sur le Parnasse, et qui

baignent les blondes tresses de leurs cheveux dans les eaux de la fontaine Castalie. Hémon s'approche d'elle, et lui dit : « Fille magnanime du grand OEdipe, l'illustre Pirithoüs, célèbre entre tous les héros de la Grèce, n'a pu dissiper une vile troupe d'assassins. Pour la première fois, le roi des Lapithes allait connaître un vainqueur; et quel vainqueur, grands dieux! J'ai été assez heureux pour sauver sa vieillesse; le compagnon de Thésée n'a point vu ses cheveux blancs souillés dans la poussière; mais il ne peut supporter l'affront que ses armes viennent de recevoir. Antigone, il vous a confiée à mes soins; il se croit incapable de protéger désormais l'héroïne du Cythéron. »

« Vous devez aussi, répondit Antigone, l'appui de votre bras à ces tristes familles qui sont venues ensevelir les morts. Prince, ne perdons point de temps pour achever les funérailles. Posez des gardes, afin que les femmes, les enfants, les vieillards puissent en sûreté se livrer à leur douleur : que d'autres guerriers aillent chercher les arbres dans la forêt; et hâtons-nous d'élever le bûcher funèbre. »

« Ainsi parlait Antigone. Aussitôt des gardes sont placés aux défilés du vallon; et des soldats se dispersent dans la forêt, pour en apporter les arbres qui ont été coupés. Bientôt les corps sont lavés dans une onde pure, et placés sur le bûcher; le feu s'en empare; des tourbillons de fumée montent en ondoyant dans les airs. Vous eussiez alors entendu un bruit triste et lugubre, formé de chants funèbres, de cris d'adieu, de gémissements, de plaintes, se mêlant au petillement de la flamme qui dévorait les pins résineux et les cadavres des Thébains. La lune, dans les cieux, éclairait cette scène de deuil et de désolation. Lorsque les bûchers se furent affaissés, et que le feu n'errait plus qu'en lueurs bleuâtres sur les arbres à demi consumés, on recueillit les os des morts pour les livrer à la terre.

« Mais à ce moment du dernier adieu, les gémissements devinrent des lamentations, les plaintes furent changées en hurlements sinistres. Le vallon retentit de cris semblables à ceux de la louve affamée, lorsque, dans un jour d'hiver, elle n'a pu tromper ni la vigilance des bergers, ni le courage des chiens fi-

dèles : ces cris ressemblent encore aux rugissements de la lionne, lorsqu'elle ne retrouve plus dans sa caverne ses jeunes lionceaux, l'espoir de sa race cruelle. Ainsi enivrées du vertige amer de la douleur, les femmes thébaines courent comme des insensées. Telles ces Ménades qui, sur les bords de l'Hèbre, avaient naguère immolé le chantre harmonieux de la Thrace. Dans leur aveugle fureur elles dispersent la cendre des bûchers, en couvrent leurs têtes échevelées, saisissent des tisons ardents, restes du feu des funérailles, et les lancent au hasard dans les bocages et parmi les bruyères arides. Au travers de leurs cris confus et inarticulés on distingue quelques paroles terribles, paroles de blasphème contre les dieux, d'imprécation contre les auteurs d'une guerre sacrilège. Elles vouent aux Furies infernales et le traître Étéocle et le barbare Polynice. Malheureuse Antigone ! quelles furent vos pensées, lorsque vous vîtes l'expression de la douleur changée ainsi tout-à-coup en mouvements de rage ? quelles furent vos pensées, lorsque vous entendîtes murmurer à vos oreilles ces mots affreux : « Immolons la sup-
« pliante ! que son sang innocent arrose cette

« triste poussière, et console ces mânes plain-
« tifs! Sang' odieux d'OEdipe, tu coules dans
« ses veines! Sang innocent, sang odieux, sois
« utile une fois! Immolons la douce victime,
« pour apaiser les ombres des morts, pour sa-
« tisfaire à la colère des dieux, pour rendre le
« calme à la ville d'Amphion! immolons la
« sœur du tyran qui nous opprime, la sœur
« du tyran qui voudrait nous opprimer! »
Quelles furent vos pensées, vierge magna-
nime, lorsque vous entendîtes des discours si
nouveaux? Hélas! ce n'était pas la crainte de
perdre la vie qui agitait son cœur, mais seule-
ment la crainte d'amasser un crime de plus
sur sa malheureuse patrie. Alors Antigone
abaisse son voile, et laisse tomber ses mains,
en se confiant aux dieux immortels.

« Cependant Hémon a vu le danger : sa
grande ame a frémi de terreur. Il s'élançe, et
jetant à terre son glaive étincelant, son casque
ombragé d'une aigrette menaçante, il se place
devant la fille d'OEdipe, et s'écrie : « Malheur
« à moi si j'employais mes armes contre des
« femmes, contre des femmes que la douleur
« égare! mais, je le jure par les serments les
« plus sacrés, la suppliante ne recevra aucune

« atteinte tant qu'un souffle de vie animera
« ma poitrine! »

« Les guerriers d'Athènes se disaient entre eux : « Ne sommes-nous pas venus pour accomplir les saints devoirs de l'hospitalité? » Les soldats thébains disaient aussi en gémissant : « Pourrions-nous laisser mourir la sœur de notre roi? » Les enfants et les jeunes filles, repoussés par leurs mères, se réfugiaient dans les bras des faibles vieillards : le tumulte allait croissant. Alors Pirithoüs demande un moment de silence : « Épouses et mères désolées, « dit-il, écoutez ma voix; écoutez, femmes de « Thèbes! Pourquoi sacrifier la suppliante? « elle a pleuré avec vous sur les morts, elle a « répandu avec vous l'eau des lustrations, et « vous a aidées à laver les corps de vos époux, « de vos fils, de ceux qui devaient être les « époux de vos filles! Les dieux, n'en doutez « pas, vengeraient le meurtre de la vierge innocente. Je le sais trop, ils punissent tôt ou « tard les attentats faits à la justice. Ixion, mon « père, ses aventures sont assez connues, Ixion, « fils de Phlégias, en est un exemple mémorable. Moi-même, dieux vengeurs! n'ai-je « pas plus d'une fois porté la peine réservée à

« de téméraires entreprises? Femmes de Thè-
« bes, puisque vous prêtez une oreille patiente
« à mes discours, écoutez encore, écoutez le
« récit d'une histoire merveilleuse qui a fait
« quelque bruit dans la Grèce.

« J'avais une sœur, belle entre toutes les
« filles de l'Hémonie; on la nommait Phisa-
« dia. Elle entra à peine dans l'âge de l'ado-
« lescence. Un jour elle s'égara en cueillant des
« fleurs sur les bords du Pénée, et perdit de
« vue le toit paternel; sa voix ne pouvait plus
« être entendue par ses compagnes, et la jeune
« fille se livrait à toute sa douleur enfantine.
« Lorsque la nuit fut venue, notre mère Clia,
« agitée d'une inquiétude mortelle, parcourait
« les deux rives du Pénée, suivie de ses fem-
« mes qui portaient des flambeaux; elle cher-
« chait ma sœur parmi les bocages de lauriers
« et dans la profondeur des forêts; elle l'appe-
« lait à grands cris, la demandait aux divinités
« des bois et des fontaines; mais ce fut en vain :
« Phisadia, bien loin de sa mère, accablée de
« lassitude, était tombée au pied d'un figuier
« sauvage; le doux sommeil avait fermé ses
« paupières. Au lever de l'aurore, une lionne
« qui était sortie de son antre pour chercher

« une proie s'approche de ma sœur ; ses yeux
« sont rouges de sang, sa langue essuie avec
« avidité les bords de sa gueule sèche et brû-
« lante : déjà elle flaire avec joie sa victime ;
« mais elle sent aussi quelque chose de sacré
« qui lui défend d'immoler cet enfant délaissé.
« Une sorte de pitié combat en elle le sentiment
« de la faim. Doux charme de la beauté et de
« l'innocence, noble figure humaine, seriez-
« vous une sauvegarde contre l'indomptable
« férocité des terribles habitants des forêts ?
« Peut-être la reine du désert ne respectera pas
« long-temps la jeune fille endormie et livrée
« aux songes paisibles de l'enfance. Elle en-
« tend les cris de ses lionceaux affamés, et
« semble leur promettre par un rugissement
« affreux la pâture qu'ils attendent : elle agite
« avec inquiétude sa tête menaçante, comme
« pour s'animer au meurtre de cet être sans
« défense qu'elle voudrait encore épargner. A
« ce moment paraît l'épouse d'Ixion ; pâle,
« éperdue, elle se précipite devant la lionne
« étonnée, s'empare de Phisadia qui venait de
« s'éveiller avec terreur, et l'emporte dans ses
« bras, sans que le généreux animal songe à la
« poursuivre. »

« Tel fut le récit de Pirithoüs. « Femmes de
« Thèbes, ajouta-t-il, seriez-vous plus cruelles
« que la lionne nourrie dans les âpres ro-
« chers du mont Pholoé? Phisadia cepen-
« dant n'avait pas les mêmes droits à la pitié
« que la fille magnanime du malheureux
« OEdipe. Mais quels sont encore ces sinistres
« clameurs et ces rires affreux? Voudriez-vous
« donc ressembler aux tigresses et aux pan-
« thères de Bacchus, lorsque, dételées du char,
« elles se sont enivrées du fruit de la vigne? »

« A ces mots Pirithoüs rallie les guerriers
d'Athènes; et, s'approchant d'Hémon, il lui
adresse ce sage conseil : « Fils de Créon, ras-
« semblez vos Thébains, emmenez la sup-
« pliante, c'est à vous de la protéger; fuyez ces
« lieux funestes; je resterai ici pour contenir
« ces femmes égarées par la douleur : lors-
« qu'elles ne verront plus la victime, leur fu-
« reur se calmera ; et, à la tête de mes soldats,
« je les accompagnerai jusqu'aux portes de
« Thèbes, en suivant une autre route que la
« vôtre. » Hémon obéit aux ordres de Piri-
thoüs; et, suivi de ses compagnons, il prend
avec Antigone le chemin de la forêt de Né-
mée.

« Les femmes thébaines poussent de nouveaux cris, mais ce sont les derniers accents de la fureur ; les larmes recommencent à couler, et le calme rentre dans leur ame en même temps que la tristesse. Les veuves et les mères désolées, après avoir déposé les ossements dans les urnes, retournent en silence dans la ville de Cadmus ; les enfants et les vieillards marchent au milieu d'elles, et les guerriers de Pirithoüs forment une escorte à ce faible troupeau.

« Pendant qu'Antigone et Hémon, suivis des soldats thébains, erraient dans la forêt sans tenir de route certaine, d'épaisses ténèbres couvrent la terre. Bientôt on entend mugir les vents précurseurs de la tempête, le tonnerre roule son terrible fardeau dans les airs ; de formidables éclairs traversent l'obscurité immense ; les animaux sauvages font retentir les montagnes de leurs tristes hurlements ; les arbres sont brisés par la violence de l'orage. Antigone se voit environnée de mille fantômes : c'est le grand Laius assis dans un char de feu ; c'est Jocaste, la plus belle des femmes, amassant autour d'elle des nuages pour cacher toutes ses hontes et toutes ses misères ; c'est OEdipe

privé de ses yeux, le front sillonné, les cheveux et la barbe souillés de poussière, exhalant l'odeur de la foudre, et murmurant d'une voix rauque et inarticulée les paroles du malheur et de l'opprobre.

« La vierge timide, dans l'abattement de la douleur, parle ainsi à son noble guide : « Fils
« de Créon, vous pouvez peut-être me dé-
« fendre contre la méchanceté des hommes,
« contre la faim des bêtes féroces, mais non
« contre la colère des dieux. Voyez comme je
« marche d'infortunes en infortunes, portant
« toujours avec moi ce funeste héritage d'OE-
« dipse. Les Immortels veulent poursuivre jus-
« qu'à la fin le sang dont je suis issue. Qui a
« pu tout-à-l'heure inspirer aux femmes de
« Thèbes une telle horreur pour ce sang mal-
« heureux ? et cette tempête, toute semblable
« à celle qui éclata sur le Cythéron lorsque
« mon père disparut de dessus la terre, qui l'a
« excitée ? »

« Rassurez-vous, répondait Hémon, sou-
« vent la tempête éclate dans ces solitudes.
« Cette contrée est voisine de l'isthme ; les
« vents qui tourmentent la mer de Tyrhène
« et celle de Myrthos viennent quelquefois es-

« sayer ici leur puissance, et se livrer de ter-
 « ribles combats; mais voici que le soleil se
 « dégage lentement du sein des nuages. Anti-
 « gone, la clarté du jour vous est rendue, et
 « le calme renaît; ouvrez votre cœur à l'espé-
 « rance. »

« Antigone n'entendait point ce que lui di-
 « sait le fils de Créon, tant son ame était en
 « proie à de lugubres pensées. Dans son inquié-
 « tude elle croyait être arrivée à son heure dernière;
 « elle voyait sans peine s'échapper son inno-
 « cente vie, car elle croyait n'être plus utile aux
 « siens. « Hémon, disait-elle avec amertume, je
 « recommande à vos soins ma sœur Ismène.
 « Pour moi je sens que le terme est arrivé:
 « sans doute tout est fini pour la fille d'Œdipe;
 « prince, croyez-en les pressentiments qui re-
 « posent au-dedans de moi. Oui, maintenant
 « j'ai épuisé toute la destinée qui m'était pro-
 « mise par mon père. »

« Elle parlait ainsi, mais le son de sa voix
 n'exprimait point le sentiment de l'avenir: c'é-
 taient la terreur, les mortelles souffrances de
 l'ame qui lui inspiraient de tels discours. Hé-
 mon, comprenant bien qu'Antigone se trom-
 pait elle-même, en ressentit quelque joie.

« Vierge sublime, dit-il, les dieux vous ont
« comblée de mille faveurs; mais ils ne vous
« ont point donné de connaître les choses fu-
« tures. Antigone, ceux d'entre les mortels qui
« sont tout entiers à leurs affections, qui sont
« faits pour tous les dévouements, ne surent
« jamais soulever le voile jeté sur les destinées
« humaines : le fils de Saturne n'a pas voulu
« les épouvanter; il a cru qu'ils avaient assez
« des douleurs de chaque jour. Ainsi vos pa-
« roles, je ne les prends point pour les paroles
« prophétiques qui errent quelquefois sur la
« bouche d'un mourant. Vivez, Antigone, vi-
« vez, vierge aimée des dieux; ne vous laissez
« point aller à ce délaissement de soi-même, à
« ce déplaisir de la vie, à ce goût des mystères
« de la mort; relevez votre courage abattu. Il
« vous reste peut-être encore des sacrifices à
« accomplir. »

« Cependant l'obscurité s'était dissipée, l'o-
rage ne grondait plus que dans le lointain,
des nuages d'or et de pourpre flottaient à l'ho-
rizon, les fleurs de la montagne exhalaient
tous leurs parfums.

« Alors un aimable sourire vint se placer
sur les lèvres de la vierge innocente : une

joie mélancolique animait son regard , qui s'arrêtait avec un charme inexprimable sur le fils de Créon ; et de douces larmes s'échappaient de ses yeux. Elle s'assied sur la pointe d'un rocher ; Hémon demeure un instant debout devant elle , puis il se place à ses côtés. Le prince n'osait ni se taire ni parler. Retiré en quelque sorte dans l'intérieur de son ame, il pensait à l'éducation sauvage qu'il avait reçue , au caractère inflexible et ambitieux de son père ; il pensait aussi aux longues infortunes qui l'accablèrent durant ses premières années ; il pensait sur-tout à ces tendres caresses d'une mère , qui sont comme l'image des rapides félicités de la vie , et dont jamais il ne put jouir. Hélas ! en effet , sa mère , la touchante Eurydice , était morte en lui donnant le jour. « La femme , disait Hémon « en lui-même , la femme est un être secou-
« rable accordé par les dieux à l'homme ; elle
« est destinée à enchanter tous ses jours , à le
« consoler dans le malheur , à apaiser ses souf-
« frances. Moi seul entre tous les mortels , se-
« rais-je donc privé de cet appui ? Ah ! si ja-
« mais une mère ne m'a fait connaître le
« charme de son sourire , qu'une épouse du

« moins, une épouse chérie partage ma bonne
« et ma mauvaise fortune! et que je ne sois
« pas toujours isolé sur la terre! »

« Ensuite, s'adressant à Antigone: « Fille
« magnanime d'Œdipe, dit-il avec une voix
« timide, cet instant me rappelle quelques
« uns des instants si fugitifs de ma première
« jeunesse. Il m'en souvient, lorsque, au sein
« des forêts, sur les bords des torrents, parmi
« les sites les plus âpres, je me livrais à de
« douces rêveries, la pensée d'une vierge in-
« nocente s'emparait de mon cœur; je la voyais
« toute remplie de graces pures et naïves, et
« animée des sentiments les plus élevés et les
« plus généreux. Je cherchais, oui, je cher-
« chais dans ma pensée celle que je devais
« aimer plus que moi-même. Je desirais, je l'a-
« voue, qu'elle ne fût pas tout-à-fait sans quel-
« que expérience de la douleur. Je voulais
« qu'elle fût disposée aux sacrifices les plus
« pénibles, aux plus nobles dévouements;
« mais j'aurais voulu en même temps les lui
« épargner tous; elle m'aurait consacré son
« existence, la mienné n'eût été que pour elle,
« Mon avenir, mes espérances, mon courage,
« mes vertus, mon bonheur, j'aurais voulu

« tout lui devoir. Tels furent les songes de ma
« première jeunesse. Fille d'OEdipe, je trouve
« en vous cet être que je croyais sans réalité,
« et que je me plaisais à orner de mille per-
« fections. Cependant je vous voyais alors ;
« vous vous embellissiez chaque jour sous les
« yeux de vos parents : mais que j'étais loin de
« soupçonner tous les trésors de votre ame !
« c'est votre infortune, Antigone, qui me les
« a fait connaître. » Et, après un moment de
silence : « Oui, dit-il, je suis digne de vous ;
« j'ai partagé toutes vos douleurs. »

« Prince, répond Antigone avec émotion,
« pourquoi me dites-vous ces choses ? Toutes
« les paroles d'une vierge doivent être profé-
« rées en présence de la pudeur. Je n'ai pas
« un père pour diriger ma volonté ; je n'ai
« point de mère qui puisse répondre pour
« moi. »

« Eh bien, reprend Hémon, orpheline dé-
« laissée, votre sort n'est-il pas entre vos mains ?
« Qu'un époux remplace les appuis que vous
« avez perdus ; qu'il soit tout pour vous, vous
« serez tout pour lui ! Ah ! j'en jure par les
« dieux immortels ; ce n'est pas l'hymen ac-
« compagné des joies folâtres ; ce n'est pas

« l'hymen environné des jeux et des ris, qui
« plaît à mon cœur : c'est l'hymen entouré du
« cortège sérieux de l'estime réciproque, de
« l'affection mutuelle, des pensées graves et
« austères. »

« Hémon, dit Antigone, comment songer à
« fixer sa destinée lorsque celle de la patrie est
« aussi incertaine ? Ah ! je rougirais si je pou-
« vais concevoir en ce moment quelqu'un de
« ces projets qui annoncent la paix de l'ame
« et un esprit rassuré sur l'avenir. Mais vous,
« prince, je le sais, vous n'avez pas les mêmes
« raisons que moi de dédaigner les illusions
« de l'espérance. »

« Vierge magnanime, répond le héros, tous
« vos devoirs sont accomplis envers la patrie,
« envers votre famille ; et, si vos vertus ne
« suffisent pas pour expier les fautes du sang
« malheureux de Laïus, je redoute peu cette
« sorte d'anathème dont vous vous croyez sans
« cesse menacée. Tout mon bonheur serait de
« supporter avec vous le poids terrible qui
« vous épouvante, malgré votre courage. Oh !
« que bien volontiers j'habiterais avec Anti-
« gone ou la cabane d'un pâtre, ou la hutte
« d'un pêcheur ! que bien volontiers je men-

« dierais avec elle le pain de la pauvreté! Le
« mépris même des hommes faisait ma joie.
« Antigone, je ne suis pas étranger non plus
« à l'infortune. Et sur-tout combien n'ai-je
« pas à rougir de l'odieuse ambition de mon
« père! »

« Prince, dit-elle en gémissant, ne voyez-
« vous pas que je suis comme ces génisses à
« qui le berger n'impose jamais le joug, par-
« ce que dès leur naissance il les a destinées
« aux sacrifices? Hémon, ne songez point à
« vous lier à mon sort. Les infortunes qui
« vous poursuivent sont des infortunes qui
« doivent finir : les miennes, plus terribles,
« tiennent en quelque sorte à mon existence.
« Je suis née dans le malheur, je dois vivre,
« et, sans doute, hélas! mourir dans le mal-
« heur. Le malheur est le tissu même de ma
« vie. Hémon, cherchez une épouse qui plaise
« à votre père ; les dieux veulent que nos pa-
« rents reçoivent de nous leur appui et leurs
« consolations. Cherchez une épouse qui puisse
« s'abandonner aux riantes séductions de l'es-
« pérance : qu'elle aime à sourire aux enchan-
« tements de la poésie ; que les Muses lui ap-
« prennent leurs plus doux secrets pour char-

« mer les peines de votre vie. Mais il est des
« misères qui flétrissent le cœur ; Hémon, que
« votre épouse n'ait pas le cœur ainsi flétri
« par cette adversité qui ne laisse aucune res-
« source au courage : l'imagination alors perd
« son éclat et sa fraîcheur ; les pensées austères
« et sérieuses sont elles-mêmes sans attrait ;
« on n'a plus de goût que pour les choses
« tristes ; on ne semble se plaire que dans la
« douleur. Hémon, oubliez la fille d'OEdipe. »

« Le visage d'Antigone était inondé de
pleurs, et sa noble figure avait une expression
sublime au-dessus de la nature humaine ; on
y découvrait l'amour le plus élevé et les senti-
ments les plus généreux. Illustre famille de
Priam, vous tous qui m'écoutez, instruits de
ce que la beauté peut acquérir de ravissant
par l'impression d'une haute pensée, vous ne
sauriez vous peindre encore ce qu'était Anti-
gone en ce moment où sa destinée tout en-
tière se présentait devant elle. Entraîné par
un sentiment que les paroles ne peuvent ren-
dre, Hémon tombe aux genoux de la vierge
magnanime : « Antigone, lui dit-il, quel est
« cet ascendant que tu exerces sur moi ? Oui,
« je sais que tu es une mortelle ! Nous avons

« les mêmes aïeux ; je t'ai vue croître dans le
« palais de ton père ; j'ai connu l'heureuse
« femme qui t'a nourrie de son lait ; et moi-
« même, plus d'une fois, je t'ai donné le doux
« nom de sœur. Mais, je t'en conjure, dis-moi
« quelque chose qui soit d'une mortelle. »

« Alors Antigone, s'inclinant sur le fils de
Créon, et l'entourant de ses bras innocents,
comme s'il eût été son frère : « Prince, lui
« dit-elle, quels que soient les sentiments qui
« reposent dans le cœur d'une vierge, elle doit
« garder le silence. La parole a je ne sais
« quelle force inconnue qui nous entraîne au-
« delà de nous-mêmes, elle est comme un lien
« mystérieux qui nous engage plus que nous
« ne le voudrions. Ah ! ne mettons aucun ob-
« stacle à l'accomplissement de nos devoirs.
« Mais qu'ai-je besoin de le dire ? Pourrais-je
« ne pas aimer celui qui a jeté les yeux sur
« moi, dans l'abyme de maux où j'étais plon-
« gée avec ma famille infortunée ; celui pour
« qui les terribles calamités de mes parents
« n'ont pas été un objet d'éloignement et
« d'horreur ? Lorsque tous nous abreuvâmes
« d'outrages, toi, Hémon, tu nous prodiguais
« dans ton cœur ta noble compassion, tu avais

« pitié de nos souffrances, tu desirais unir ton
« sort à celui de la fille du malheur. Oui, je
« t'aime, et que ne m'est-il permis de te le
« prouver ! Hémon, vous me donniez autre-
« fois le doux nom de sœur ; ah ! donnez-le-moi
« encore, soyez toujours mon frère. OEdipe,
« à ses derniers moments, a connu l'amour
« de son Antigone pour le fils de Créon. »

« Hémon, en écoutant ces paroles, versait
des larmes abondantes. « Ne t'afflige pas, re-
« prend Antigone, écoute encore : OEdipe a
« connu mon amour ; il n'en a point été irrité,
« non, il n'en a point été irrité. Il a craint
« qu'il n'y eût entre nous une barrière éter-
« nelle : et cette crainte agitait son ame à l'in-
« stant même où il recevait toutes les révéla-
« tions de la tombe. Il me disait, oh ! il m'en
« souvient bien ; il me disait que je serais
« pour Créon, ou l'héritière du sang des rois,
« ou la fille de l'inceste ; et son cœur paternel
« ne pouvait supporter la pensée que son An-
« tigone fût exposée à une pareille alternative.
« Il voulut, avant de mourir, m'apprendre
« combien il faut peu se confier aux promesses
« de l'espérance ; il voulut me montrer comme
« tout passe, le bien et le mal. Ainsi, avec une

« tendre sollicitude, il attirait mon ame vers
« le véritable avenir, vers cette autre vie où
« rien n'est passager, où l'on est exempt de
« malheur, lorsque l'on est exempt de faute. »

« C'en est assez, s'écrie Hémon d'une voix
« oppressée; c'en est assez, noble fille, il me
« suffit de savoir que tu m'aimes. Oui, Anti-
« gone, je le sens à présent, si vous eussiez pu
« consentir à devenir mon épouse, je n'aurais
« peut-être pas supporté cet excès de bonheur.
« Hélas! j'ignorais que l'homme n'était pas
« né pour de grandes félicités; j'ignorais que
« les larmes et la douleur fussent son seul
« partage. Eh bien, Antigone, ma vie sera
« comme la vôtre, une vie de sacrifice; et,
« dans cet oubli de moi-même, que vous m'a-
« vez enseigné, je trouverai le véritable soula-
« gement à mes peines. Ainsi vos vertus de-
« viendront en quelque sorte les miennes; et
« nous serons du moins unis par cette associa-
« tion intime de pensées généreuses et de
« sentiments élevés. Ah! j'embrasse avec joie
« ce moyen de lier encore ma destinée à celle
« de l'être le plus parfait qui ait jamais existe.
« Oui, je t'appellerai toujours ma sœur; mais,
« à ce titre, je te consacre dès à présent mon

« existence tout entière. Tu seras l'objet de
« toutes mes actions, tu seras mon unique
« but, et mon unique modèle. »

« Pendant qu'il parlait ainsi, sa voix altérée décelait le trouble de son ame. Antigone n'osait regarder le fils de Créon : elle pleurait aussi; son cœur était en proie à mille douceurs et à mille amertumes. « Antigone, dit le
« héros, y a-t-il sur la terre deux mortels plus
« malheureux ? »

« Hémon, répond la vierge, ne parlons
« plus de nos maux, n'usons pas notre cour-
« rage à creuser nos propres infortunes. Peut-
« être l'avenir nous réserve-t-il, dans ses mys-
« térieux trésors, quelque félicité inconnue!
« Mais cet opprobre de la naissance, mais
« cette haine de deux frères, qui m'en déli-
« vrera ? Qui me délivrera de ne pouvoir pleu-
« rer sans honte les déplorables auteurs de
« mes jours ? Et ces paroles prophétiques de
« l'homme des destinées, ces paroles qui ont
« acquis la sanction de la mort, la solennité
« des tombeaux, qui les ôtera de mon sein ? »

Ici Daphné, s'approchant de Tirésias : « Mon
« père, lui dit-elle, vous êtes ému, je le vois ;

« vous avez besoin de repos : laissez-moi ré-
« péter l'hymne des tombeaux, que je chan-
« tais à Thèbes, lorsque Antigone, pour obéir
« aux ordres d'Œdipe, se rendit avec sa sœur
« Ismène dans le lieu obscur et retiré où Jocaste
« attendait les honneurs funèbres. Sans doute,
« mes chants ne pourront pas adoucir l'im-
« pression de la douleur que vous avez fait
« naître; ce sera néanmoins une sorte de sou-
« lagement, car souvent tout ce que l'homme
« desire, c'est de changer de tristesse. »

A ces mots, la prêtresse d'Apollon prit sa lyre; et, pendant qu'elle cherchait dans sa mémoire les paroles qu'elle avait dites, autrefois, elle préluda par une harmonie douce et plaintive qui semblait promener l'âme parmi les souvenirs d'un autre âge. D'abord elle peignit là vie sous l'emblème d'un exil rapide. Le voyageur, sur les rives étrangères, charme les fatigues de la route par la pensée de la patrie : tantôt sa vue s'arrête avec tristesse sur les arbres dont l'ombre ne protégea point son berceau; tantôt elle s'égaré au loin sur de vastes plaines qu'il ne connut jamais, sur des montagnes qui paraissent le séparer des lieux où sa mère lui donna le jour. Ainsi l'homme

resté comme étranger sur la terre ; il rêve sans cesse à un bonheur qui le fuit, à une patrie inconnue d'où il se sent en quelque sorte exilé. La prêtresse d'Apollon ouvrit ensuite la porte des Champs-Élysées, mille fois plus beaux que les jardins des Hespérides, et gardés par de chastes nymphes plus belles mille fois que les Hespérides elles-mêmes. Puis, avec une voix toute pleine de grace et de douceur, elle peignit la rencontre d'OEdipe et de Jocaste dans ces champs fortunés. « Les voilà, « disait-elle, les voilà qui errent au sein de ces « bosquets merveilleux formés d'arbustes im- « mortels. Ils se racontent les chagrins et les « misères de la vie. Leur ame en est encore « tout agitée, car ils ne jouiront du repos que « lorsque tout leur sang aura expié leur crime. « Ah ! filles d'OEdipe, disait-elle encore, comme « si elle eût été en présence d'Antigone et d'Is- « mène, filles d'OEdipe, les mystères de la jus- « tice des dieux sont voilés à mes regards. »

Daphné se tut. Toute la famille de Priam versait des larmes abondantes. La belle Cas- sandre, d'une voix émue, demande le détail des cérémonies de l'expiation au tombeau de Jocaste. La fille de Tirésias s'empresse alors

de raconter les libations de lait et de miel, la boucle de cheveux coupée par Antigone sur le front de son père, et attachée à l'urne funèbre avec des guirlandes de fleurs; elle redit les paroles d'adieu proférées trois fois avant de quitter le monument; elle dit le prodige du serpent qui vint se repaître des libations, et qui s'était ensuite retiré doucement dans son antre.

La famille de Priam ne se lassait point d'écouter les récits de Tirésias et de Daphné; mais le roi, religieux observateur des moindres devoirs de l'hospitalité, faisait trêve à son attention, pour engager ses hôtes à prendre quelque repos.

FIN DU LIVRE QUATRIÈME.

ANTIGONE.

LIVRE CINQUIÈME.

SOMMAIRE.

Pressentiments sur Troie. Tirésias reprend son récit. Guerre de Thèbes. Premiers combats. Veille de la dernière journée. Augures menaçants. Imprécations. Apprêts du siège. Les sept portes. Les sept chefs thébains et les sept chefs argiens. Sacrifice magique d'Amphiaraus. Entretiens d'Hémon avec ce chef qui est englouti vivant dans la terre. Antigone et Ismène dans la ville. Le siège. Capanée frappé de la foudre. Tydée attaque la porte Proétide. Mort de Menalippe qui la défend. Hyperbius à la porte Néitide. Il sort pour attaquer les Argiens. Hémon et Étéocle se précipitent avec lui hors de la ville. Tydée y pénètre. Hémon refuse le combat avec Parthénopée qu'il trouve trop jeune. Parthénopée tué par Étéocle. Douleur d'Atalante, et imprécations que profère cette mère désolée en mourant avec son fils. Polynice et le vieillard Lasthénès. Mort du chef thébain. Dévouement de Ménécée. Hémon rentre dans la ville pour s'opposer aux ravages que Tydée y exerce. Combat des deux chefs. Mort furieuse de Tydée. Activité d'Étéocle et de Polynice. Différence des deux frères. Les Argiens plient. Le vieil Adraste dans son camp retranché. La bataille se prolonge pendant la nuit, au sein même d'une tempête qui annonce le courroux du ciel. Guerre de malédiction. Combat des deux frères dans l'horreur des ténèbres et de la tempête. Leur mort. Le ciel reprend sa sérénité. La victoire est à Thèbes. Tirésias suspend son récit. Daphné chante Orphée et Eurydice.

ANTIGONE.

LIVRE CINQUIÈME.

Le vieillard thébain, resté seul avec Daphné, lui disait : « J'aurais mieux fait, ma fille, « de ne point céder aux prières du roi. Mes « récits renouvellent toutes mes douleurs, et « font naître en moi mille pressentiments pour « l'avenir. Je ne puis me trouver, sans une tris- « tesse profonde, au milieu de cette famille flo- « rissante de Priam. Elle, qui prend, hélas ! un « intérêt si vif aux malheurs de Thèbes, ignore « tout-à-fait à quels maux elle est réservée elle- « même. Je suis affligé de cette prospérité qui « va finir. La malheureuse Cassandre déjà laisse « échapper quelques paroles prophétiques qui « ne seront que trop tôt expliquées. Hier en- « core n'as-tu pas entendu, ma fille, comme « elle chantait je ne sais quelles prédictions du « vieux Nérée, pasteur des troupeaux de Nep- « tune ? Le bruit des chars, le cliquetis des ar- « mes, les cris des mourants, un grand empire « détruit, des guerriers égorgés, des femmes

« traînées en esclavage, voilà ce que disaient
 « les chants de Cassandre. Ma fille, as-tu re-
 « marqué qu'à tous ces tableaux confus elle
 « joignait au hasard les noms des enfants de la
 « Grèce? Mes discours, je n'en puis pas douter,
 « sont pour quelque chose dans ces inquiétudes
 « mortelles de la belle Cassandre. Jusqu'à pré-
 « sent du moins j'ai pu me réfugier en quelque
 « sorte dans le souvenir d'Antigone, de cette
 « vierge magnanime qui fut ta compagne;
 « mais demain je n'aurai à entretenir mes no-
 « bles hôtes que de guerres et de batailles. Ne
 « dois-je pas, en effet, rappeler les principales
 « circonstances du siège de Thèbes et du combat
 « des deux fils d'Œdipe? »

« Mon père, répondait la prêtresse d'Apol-
 « lon, je sens votre peine; néanmoins je vous
 « conseille de ne point interrompre votre ré-
 « cit: seulement évitez les détails, ne faites
 « point le denombrement des guerriers, ne
 « dites que ce qui est nécessaire pour faire
 « comprendre la suite de cette histoire fu-
 « neste; et, pour ne pas prolonger vos ennuis,
 « pour éviter de la fatigue à nos hôtes illustres,
 « hâtez-vous d'arriver à la dernière journée de
 « cette guerre impie. »

Tirésias se rendit aux conseils de Daphné; et le lendemain, dès que la famille de Priam fut réunie, le divin vieillard continua en ces mots :

« Antigone était rentrée dans la ville de Cadmus, accompagnée d'Hémon et des guerriers thébains. La troupe lamentable, conduite par Pirithoüs et les soldats d'Athènes, était aussi rentrée, et avait arrosé de ses larmes le seuil de la porte Néitide. Le roi des Lapithes, toujours fidèle aux ordres de Thésée, s'était retiré aussitôt dans la noble cité de Minerve.

« Puissant monarque de l'Asie, vous savez les funérailles de Jocaste. Daphné vous a redit l'hymne des tombeaux; elle vous a raconté la cérémonie de la boucle de cheveux, le prodige du serpent, les libations de lait et de miel. Aujourd'hui je ne vous entretiendrai que de la guerre des sept chefs et des malheureux enfants d'Œdipe.

« Déjà des combats terribles s'étaient donnés au pied du mont Phicéus, que le Sphinx a rendu célèbre, dans les plaines fertilisées par les ruisseaux qui descendent du Cythéron, parmi les gras pâturages de Lerne. Déjà cette

vallée immense, où les murailles de Thèbes s'élevèrent au son de la lyre, avait été couverte de morts; déjà les ondes du Dirce et de l'Ismène avaient été teintes du sang de mille guerriers.

« Mais les peuples impatients, las d'une guerre sans issue, demandent à grands cris que cette querelle soit terminée en un jour, ou par le combat des deux frères, ou par une bataille générale et décisive.

« La veille de ce jour, jour affreux qui aurait dû ne pas naître, le soleil se leva au milieu des présages les plus sinistres : les oiseaux du ciel volent avec inquiétude dans les airs, en poussant des cris plaintifs; les animaux sauvages hurlent au fond des forêts; les chevaux et les cauales gémissent dans les étables. Le divin Amphiaraüs, du côté des Argiens, et moi, du côté des Thébains, l'un et l'autre le front ceint du laurier d'Apollon, l'un et l'autre entourés de victimes, nous nous préparons avec douleur à remplir un ministère de malédiction. Nous prenons les augures, ils sont menaçants des deux côtés. Les vigoureux taureaux égorgés rendent un sang noir, et leurs entrailles fumantes inspirent l'horreur; le feu

du sacrifice refuse de consumer les victimes. Il reste une génisse fauve, destinée à l'impitoyable Érinny. Alors commencent les imprécations; alors Amphiaräus voue aux dieux infernaux et la ville de Cadmus, et ses habitants, et l'injuste Étéocle, qui veut priver son frère du trône paternel; alors moi-même je voue aux dieux infernaux et le camp des Argiens, et les nombreux guerriers qui le remplissent, et l'impie Polynice, qui vient porter le fer et le feu dans le sein de la patrie. Justes dieux, vous agréâtes sans doute les imprécations des deux peuples! La génisse fauve fut consumée à l'instant. Les Argiens évoquent ensuite le génie de Thèbes; les Thébains, à leur tour, évoquent le génie d'Argos. Noble famille de Priam, je ne vous dirai point les injures, les menaces, qui accompagnèrent ces évocations terribles. Desir sacrilège de la vengeance, tu dictais toutes ces paroles : c'est toi qui dévoilas en ce moment des crimes ensevelis jusqu'alors dans l'ombre et le silence; c'est toi qui voulus faire rougir les enfants des crimes de leurs pères jusqu'à la troisième et la quatrième génération! Noble famille de Priam, chastes épouses, vierges pudiques, qui m'écou-

tez, ne craignez pas que je souille vos oreilles de discours si nouveaux.

« Les Argiens avaient nommé sept chefs pour attaquer à-la-fois les sept portes de Thèbes; les Thébains nomment sept chefs pour défendre chacune des portes. La renommée a sans doute porté jusqu'à vous les noms de ces guerriers célèbres; mais vous ignorez peut-être les dispositions de l'attaque et de la défense.

« Tydée s'était placé devant la porte Proétide; Capanée, devant la porte d'Électre; Hippomédon, devant la porte Ogygienne; Parthénopée, devant la porte Néitide; Amphiaräus, devant la porte Homoloïde; Polynice, devant la porte Crénée; Adraste, devant la porte Hebdome. Dans l'intérieur de la ville, les sept chefs thébains tirent au sort les postes qu'ils doivent occuper. Trois fois la porte Crénée échut à Étéocle, trois fois les habitants de la ville de Cadmus repoussèrent une telle impiété. Je proposai de ne point jeter le sort sur la porte attaquée par Polynice, et d'en confier la défense à un chef désigné. Cet avis fut adopté avec joie. Hommes aveugles, qui croyez vous garantir de l'impiété par cette vaine précaution, comme si cette guerre n'était pas en

elle-même une guerre toute sacrilège ! Mais les justes dieux sauront bien se jouer de votre prudence pusillanime : lorsqu'on est décidé au crime, il faut être décidé aussi à toutes les suites du crime. Ménalippe est opposé à Tydée ; Polyphonte, à Capanée ; Mégarée, à Hippomédon ; Hyperbius, à Parthénopée ; Étéocle, à Amphiaraüs ; Lasthénès, à Polynice ; Oréon, à Adraste. Je ne vous décrirai point les emblèmes qui décoraient les armes de tous ces chefs vaillants, dignes, pour la plupart, de se signaler dans une meilleure cause ; je ne vous peindrai point leurs casques éclatants, et les aigrettes menaçantes qui les faisaient distinguer au loin : je ne dirai point tous les détails de ces affreux combats ; je rassemblerai seulement sous vos yeux tous les traits qui peindront le mieux cette guerre odieuse, cette sorte de guerre civile ; car, vous le savez, tous les peuples de la Grèce forment comme une seule et même famille.

« La nuit couvrait la terre ; la triste Hécate s'était levée sur l'horizon, et éclairait d'une lumière douteuse toute la campagne de Thèbes. De temps en temps, des nuages noirs venaient couvrir d'un voile épais le disque ar-

genté de la lune. Alors les feux des troupes argiennes offraient seuls quelque clarté, mais une clarté sinistre, et dessinaient comme une ceinture de mort autour des remparts thébains; et du sein d'un profond silence il sortait des sons inarticulés, semblables à des voix gémissantes; il y avait une odeur de soufre répandue dans l'air; le présage de mille maux accablait tous les cœurs, et la nature elle-même paraissait être dans une attente lamentable.

« Amphiaraüs, assis devant son camp, considérait la porte Homoloïde, gardée par Étéocle, et vers laquelle il devait diriger son attaque. Il voyait avec effroi cette inquiétude secrète qui régnait de toute part, ce tourment qui semblait sortir même des objets inanimés. Il fit, en tremblant, un sacrifice à la Terre. Ce sacrifice magique ne rassura point son ame: « Dieu de Délos, dit-il en lui-même, « vous aviez promis à votre grand-prêtre qu'il « ne serait pas obligé de combattre dans cette « guerre; ah! daignez me ravir à la lumière. « Et vous, mère commune des hommes, vous « à qui je viens d'offrir des sacrifices expiatoires, ouvrez-moi votre sein. » A ces mots,

il attelle lui-même ses nobles coursiers à son char, sur lequel il place les victimes qu'il vient d'égorger; et, incertain du parti qu'il va prendre, il s'y place lui-même. Il s'avance vers la porte Homoloïde, et fait le tour des murailles de la ville; ses coursiers marchaient lentement. Ainsi, le cœur rempli d'angoisses, et livré tout entier aux plus noires pensées, Amphiaräus semblait se laisser conduire au hasard; les rênes flottaient dans ses mains mal assurées. Les gardes vigilantes, placées au haut des tours, examinaient avec étonnement le vénérable vieillard, revêtu des bandelettes sacrées, le front couvert de la tiare des grands-prêtres, et entouré de victimes, sur le char où il était tristement assis. « Il continue ses funes-
« tes conjurations, disaient les Thébains: voyez
« cet air prophétique; le malheur et l'effroi
« reposent à ses côtés; il est environné comme
« d'une lueur livide, et de sinistres éclairs
« brillent dans ses yeux. A la clarté douteuse
« de la lune, on dirait un fantôme évoqué du
« fond des Enfers, et qui peut soutenir à peine
« les ténèbres transparentes de la nuit. Qu'un
« de nos guerriers sorte, et aille à la rencontre
« de ce chef mystérieux; qu'il l'invite à se re-

« tirer, ou qu'il emploie la force pour l'éloi-
« gner des murs d'Amphion! »

« Étéocle ordonne au vaillant Hémon de
sortir de la ville. La porte Homoloïde roule
avec fracas sur ses gonds pesants. Monté sur
son char, et revêtu de ses armes, Hémon
franchit le seuil vénéré; et, s'avançant vers le
magnanime fils d'Oïclée: « Prêtre d'Apollon,
« lui dit-il, votre présence alarme les habi-
« tants de Thèbes; ils n'ignorent point votre
« science des formules puissantes, et ils crai-
« gnent que vous n'invoquiez contre eux quel-
« que divinité ennemie. Prêtre d'Apollon,
« retirez-vous! Les Thébains souffrent assez
« de maux; je vous en supplie, n'en attirez
« pas sur eux de plus grands encore. »

« Non, répondit Amphiaraüs, non, je ne fais
« point de conjurations contre la ville infortu-
« née de Cadmus. J'erre sans projet autour de
« ces murailles élevées au son de la lyre d'un
« poète divin. Jeune guerrier, j'ai été instruit
« dans l'art de prédire l'avenir; mais l'avenir
« n'existe plus: il n'y a plus maintenant ni
« crainte, ni espérance; nous sommes tous
« comme sous le poids d'un anathème. Cha-
« cun se sent frappé dans sa patrie, dans ses

« affections les plus chères : le deuil est dans
« toutes les familles ; et chaque famille me
« paraît participer en quelque sorte de cette
« destinée obscure et funeste qui poursuit le
« sang d'Œdipe. Une main divine est étendue
« sur les nations de la Grèce : c'est un mystère
« de vengeance et de mort qui s'accomplit. A
« Argos, comme à Thèbes, une douleur in-
« time et profonde, une tristesse sans mesure,
« règnent au fond de tous les cœurs.

« Hier, pendant que je prenais, avec les
« chefs d'Argos, un repas qui sera peut-être le
« dernier pour moi, un aigle a enlevé ma
« lance. J'ai accepté avec joie ce présage ; il
« me confirmait la promesse que me fit Apol-
« lon de me dispenser de cette guerre odieuse,
« de cette guerre qui ne ressemble à nulle
« autre. L'aigle a ensuite laissé retomber ma
« lance, qui s'est enfoncée dans la terre fertile,
« et qui s'est changée en laurier, dernier té-
« moignage sans doute de l'honneur qu'Apol-
« lon veut que l'on rende à son grand-prêtre.
« Oui, ma fin est prochaine. Jeune guerrier,
« ce n'est pas volontiers que je suis venu contre
« Thèbes. La trahison de mon épouse, la belle
« Ériphile, m'y a forcé. Ah ! je sens au-dedans

« de moi une secrète terreur, comme ces ter-
 « reurs que l'on verse dans l'ame des initiés,
 « aux mystères de Lébéthra, pour éprouver leur
 « courage. Il me semble que la mort habite
 « déjà ma poitrine. Ce n'est point la crainte
 « des hasards qui me cause de telles angoisses.
 « Regarde-moi, j'ai des victimes sur mon char,
 « j'ai les vêtements de grand-prêtre, une mitre
 « couvre mon front; mais je suis guerrier
 « aussi, et je puis à l'instant même revêtir la
 « cuirasse et le casque, et armer mon bras
 « d'un glaive menaçant. Mes armes jamais
 « n'ont trompé mon courage. Écoute encore,
 « jeune guerrier, écoute; ne crains pas d'ap-
 « procher de moi : je sais que tu es le généreux
 « Hémon; je sais que tu aimes la pieuse fille
 « d'Œdipe; je sais que les plus nobles senti-
 « ments sont dans ton cœur. Les malheurs
 « qui te sont réservés touchent mon ame. Un
 « instant tu t'es confié aux séductions de l'es-
 « pérance; mais bientôt tu as compris ce que
 « l'expérience seule enseigne à ceux qui ont
 « vécu de longs jours. Courage, magnanime
 « jeune homme! continue de consacrer ta vie
 « aux mâles vertus, aux généreux sacrifices! Ne
 « t'importune point de la pensée de l'avenir:
 « accomplis tes devoirs. Hélas! je ne puis le

« dissimuler, tu auras besoin de toute la force
« de ton ame. Ce que les dieux exigent de toi
« n'est point un dévouement ordinaire. C'est
« sur les sombres bords qu'Orphée retrouva
« son Eurydice ; c'est aussi sur les sombres
« bords que tu salueras du nom d'épouse celle
« qui, sur la terre, est déjà l'épouse de ton
« choix. Quel homme pouvait en effet espérer
« que la vierge sublime fût la compagne de son
« sort ? Toi-même, Hémon, t'en croyais-tu di-
« gne ? et, au fond de ton ame, n'as-tu pas dit
« qu'un tel bonheur était au-dessus de ton
« attente ? Réjouis-toi cependant : à cause de
« tes sentiments élevés, tu suivras de près les
« pas de ton épouse future, lorsqu'elle sera
« enlevée à la douce lumière du jour. »

« Il finissait à peine, et, dieux immortels !
un abyme s'ouvre devant le char du grand-
prêtre. Le ciel était en feu, la terre exhalait
des flammes. Les chevaux épouvantés se ca-
brent et reculent ; mais le vieillard auguste,
les animant du geste et de la voix, les invite à
descendre dans ce chemin nouveau. « Adieu,
« Argos, dit-il, je ne te verrai plus ; adieu,
« ville de Thèbes, que je considère pour la
« dernière fois ; adieu, noble prince ! Et toi

« que j'ai aimée au-delà de tout, trop faible
« Ériphile, adieu ! Sache que, sur les sombres
« bords, tu seras encore l'objet de mes re-
« grets ! » Ses chevaux cependant poussaient
des hennissements douloureux. Une fumée
épaisse sortait du gouffre profond ; il en sor-
tait aussi une vapeur de soufre : on vit encore
quelques instants la belle figure du vénérable
vieillard. Plein de sérénité, il semblait sourire
au fils de Créon, en le saluant d'un geste
amical. Il disparut ainsi, tout semblable à ces
apparitions merveilleuses produites par les pa-
roles d'une Thessalienne savante dans l'art
d'évoquer les morts. La terre s'était refermée
aussitôt. Ce lieu semblait comme brûlé par un
incendie ; on l'eût dit embrasé de la chaleur
d'un vaste bûcher ; ou plutôt on l'eût pris
pour un de ces champs de Phlégra qui fument
encore de la foudre. Tout le sol d'alentour
était devenu mobile : telle, sur les bords de la
mer, cette arène infertile que l'on remue à la
hâte pour y ensevelir de malheureux naufr-
gés. Les roues du char d'Hémon s'enfonçaient
jusqu'au moyeu dans la terre ; et ses coursiers
vigoureux, en s'enfonçant eux-mêmes, y creu-
saient avec peine de profonds sillons.

« Le prince thébain, frappé d'étonnement, adressait au grand-prêtre des adieux qui ne pouvaient parvenir jusqu'à lui qu'en traversant la terre. Il serait sans doute encore resté long-temps immobile, sans des cris qui, retentissant de tous côtés, l'arrachèrent à sa rêverie. Les Argiens, devant leurs tentes, les Thébains, du haut des tours de la ville, avaient vu la mort merveilleuse du fils d'Oïclée. Quels temps furent plus féconds en prodiges? Naguère OEdipe a disparu au milieu d'un orage; et voilà Amphiaräus qui s'enfonce dans le sein de la terre! On doutait de la réalité de cette scène lugubre; on n'osait se fier à ses sens; on craignait d'avoir été trompé par ce jour incertain et douteux de la lune. Mais, peuples infortunés! ce n'est que le commencement de prodiges plus extraordinaires et plus funestes. Un nuage de feu couvre la ville de Cadmus, et s'étend sur toute la campagne d'alentour; des gerbes de flammes sortent des sommets du Cythéron. Le mont Phicéus paraît tout embrasé. On entendait dans les airs comme un cliquetis d'armes; on entendait même le cri des combattants, le râlement des mourants, et les sifflements des serpents

d'Érinnys : tous les éléments semblaient rentrer dans le chaos. Les Thébains ouvrent leurs sept portes ; les Argiens sortent de leurs tentes ; tous ensemble crient vers le ciel. Terre de Cadmus, on eût dit que la cruelle semence des dents du dragon hérissait de nouveau tes sillons terribles. Terre de Cadmus, vas-tu de nouveau dévorer cette moisson lamentable ?

« Hémon rentre dans la ville, et raconte une partie des paroles d'Amphiaräus. Les guerriers appréhendent leurs armes. Les femmes, les vierges, les vieillards, les enfants, remplissent les temples.

« Antigone et sa sœur Ismène, retirées dans le palais d'OEdipe, se disaient leurs mutuelles inquiétudes et leurs trop faibles espérances. Le cœur de l'homme est inépuisable en ressources pour se déguiser un sinistre avenir. Les deux infortunées, seules au milieu de ces appareils de combats, croyaient encore que leurs frères finiraient par entendre la voix du sang. Néanmoins elles ne s'aveuglaient pas tout-à-fait sur l'excès de leur malheur ; elles savaient trop l'orgueil des fils d'OEdipe, cet orgueil qui se révolta si fort contre l'opprobre et la misère. De noirs pressentiments venaient

agiter leurs ames. Ismène sur-tout succombait à la douleur, et elle s'étonnait toujours de plus en plus du courage de la pieuse Antigone. Elle lui demandait, avec larmes, quel appui leur restait. « Hélas ! disait-elle, qu'avons-nous « à faire dans de si grandes calamités ? Que « peuvent deux vierges timides ? Étéocle pour- « rait peut-être nous faire sortir de Thèbes ; « nous nous réfugierions à Athènes. Cette ville « a voulu rester étrangère à la guerre : son « prince, le vaillant Thésée, vous a déjà reçue « à sa cour, ô ma sœur ! il ne craindra pas « d'accueillir les deux filles d'Édipe. »

« Ismène, lui répondait Antigone, nous de- « vons nous abandonner à la clémence des « dieux immortels. Pourquoi irions-nous cher- « cher ailleurs le repos qui fuit tous les nôtres ? « C'est sur-tout dans les dangers que nous de- « vons être fidèles à la patrie. Les épouses et « les mères restent pour soigner ceux qui par- « tagent leur couche ou qui leur doivent le « jour ; elles restent pour apprêter le repas, « pour laver les blessures, hélas ! et pour en- « sevelir les morts. Ainsi les femmes d'Argos « remplissent la tente du vénérable Adraste. « Quant aux vierges, elles demeurent sous la

« protection des dieux domestiques; elles de-
 « meurent pour préparer les choses nécessaires
 « aux blessés, ou pour veiller dans les temples
 « des dieux immortels, et tâcher de fléchir leur
 « courroux. »

« Savez-vous, disait Ismène, quels maux la
 « guerre traîne après elle? savez-vous les dan-
 « gers que court une vierge solitaire et délais-
 « sée? Les épouses du moins ont un motif;
 « et d'ailleurs elles sont protégées par leurs
 « époux. »

« Ma sœur, répondait encore Antigone, les
 « dieux veillent sur l'innocence. »

« Je n'ai pas assez de force, reprenait Is-
 « mène, je n'ai pas assez de force pour les cir-
 « constances affreuses où nous nous trouvons.
 « Comme le héros cherche les dangers, comme
 « l'aigle place son aire sur les rocs escarpés,
 « ou s'élève dans la région des orages, toi, ma
 « sœur, tu sais t'imposer de rigoureux devoirs;
 « tu ne connais que les hautes pensées, ton
 « ame ne sait exister qu'au milieu des dévoue-
 « ments et des sacrifices. Ah! du moins prends
 « pitié de ma faiblesse; permets-moi d'espé-
 « rer. Hélas! tous mes vœux étaient si faciles
 « à accomplir, que je les forme encore au-de-

« dans de moi avec quelque confiance. Il me
« semble que les dieux ne peuvent pas refuser
« de m'accorder le peu que je leur demande. Le
« bonheur le plus simple, la condition la plus
« modeste est ce qui me convient. J'aime par-
« dessus tout la douce destinée de la colombe,
« qui vit cachée au fond des forêts : elle est
« heureuse sans charmer les bocages de l'har-
« monie de ses chants. Je n'envie point le sort
« du cygne, qui ne sait faire entendre ses ac-
« cents mélodieux qu'à l'heure de sa mort. Ma
« sœur, laissons aux hommes les choses écla-
« tantes de la vie ; laissons-les acheter la gloire
« au prix de leurs sentiments les plus chers. »

« Qui t'a dit, répliquait Antigone en souriant
« avec une douceur infinie, qui t'a dit que je
« ne saurais pas me contenter de cette sorte de
« félicité obscure que tu desires pour toi ? Mais
« les dieux ne nous ont pas donné le choix
« d'une vie calme ou d'une vie agitée. »

« Ismène pleurait. Alors Antigone reprit en
ces mots : « Ma sœur, tu soupirez, je vois des
« larmes dans tes yeux ; sans doute quelque
« secret repose au fond de ton cœur. Mais
« pourquoi me célerais-tu des chagrins particu-
« liers qui viennent augmenter en toi la dou-

— « leur des maux de la patrie? » En parlant ainsi, la voix de la vierge magnanime était légèrement altérée, et annonçait une tendresse inexprimable.

« Hélas! répond Ismène, comment oserais-je
 « entretenir Antigone de peines qui lui furent
 « toujours si étrangères? Ma sœur, je vous l'ai
 « dit, votre ame habite une région trop éle-
 « vée pour moi. Vous êtes au-dessus de toutes
 « les faiblesses; vous dédaignez le joug des af-
 « fections domestiques; et peut-être vous ne
 « concevez même pas le charme que l'on
 « peut trouver à vivre dans un autre. » Elle se
 taisait de nouveau; mais encouragée par un
 sourire aimable d'Antigone, sourire plein de
 bienveillance et en même temps de mélanco-
 lie, Ismène entoure de ses bras le cou de sa
 sœur; puis, la flattant de caresses timides,
 comme une jeune fille qui veut obtenir quel-
 que grace de sa mère, elle fait en rougissant
 l'aveu de l'amour qu'elle a conçu pour Acis,
 beau jeune homme né dans l'opulente Cyr-
 rha, et que dans des temps plus heureux elle
 vit pour la première fois à une solennité des
 Muses.

« Antigone, émue d'une douce compassion,

et répondant aux caresses de sa sœur : « Non, « lui dit-elle, non, mon ame n'habite point « une région si élevée; non, je n'ai point de « mépris pour le joug aimable des affections « domestiques. Je comprends toute la félicité « que l'on peut trouver à vivre dans un autre « que soi-même. Je sens, oui, je sens le charme « qu'il y aurait à partager sa bonne et sa mau- « vaise fortune avec un époux selon son cœur, « à appuyer son existence sur la sienne, à lui « confier sa destinée tout entière. Noble, plein « de sentiments généreux, il sait s'oublier; il « sait, puisqu'il le faut, renoncer à son amour « même. C'est le malheur qui me l'a offert; « c'est la mort, sans doute, qui nous donnera « l'un à l'autre. »

« Dieux ! s'écrie Ismène, pardonne, ô ma « sœur ! je t'admirais; mais que j'étais loin de « connaître toute l'étendue de tes sacrifices ! » Antigone rougit à son tour; l'envie de justifier en quelque sorte sa sœur à ses propres yeux avait entraîné la vierge magnanime au-delà de ce qu'elle voulait dire. Elle ajouta ensuite quelques paroles d'espérance; car dans son cœur généreux l'espérance n'était tout-à-fait éteinte que pour elle-même.

« Tels étaient les entretiens des deux sœurs dans le palais d'OEdipe, et pendant le silence de la nuit. Les Thébains veillaient aussi. Les chefs faisaient la revue des dépôts d'armes, et préparaient tout ce qui était nécessaire pour soutenir les attaques des Argiens. De longues pièces de bois, des blocs énormes de pierre, étaient placés derrière les portes des remparts : les chars destinés aux attaques du dehors étaient rangés sur les places publiques : on distribuait aux coursiers une nourriture abondante. Étéocle, avec une activité incroyable, visitait tous les postes, animait les soldats, et donnait tous ses soins aux préparatifs de la défense. Les Argiens, de leur côté, craignaient de se livrer au repos, et Polynice ne montrait pas une moindre ardeur pour assurer les succès du siège. Le ciel cependant continuait de se montrer irrité. Des tonnerres effroyables grondaient dans le lointain. A de profondes ténèbres succédaient tout-à-coup des lueurs sinistres et prolongées, semblables à des torches que l'on agiterait dans le fond d'une caverne. Redoutables Euménides, étaiet-ce vous qui, vous livrant à de funestes joies, exécutiez dans les airs vos danses odieuses ?

« Lorsque l'aurore pâle et livide s'éleva sur l'horizon, les sept chefs s'avancèrent contre la ville. Ici on voyait le superbe Tydée, couvert d'une armure moitié grecque et moitié barbare, entasser, auprès de la porte Proétide, des branches sèches que lui-même avait liées dans la forêt, ensuite y mettre le feu, pendant qu'une grêle de pierres et de flèches pleuvait sur lui du haut des murailles. Là on voyait Hippomédon assiéger, avec non moins de fureur, la porte Ogygienne. Chaque chef faisait de son côté des efforts différents.

« Capanée s'écrie : « Je franchirai les murailles ! dieux de l'Olympe, on dirait que vous voulez aujourd'hui protéger la ville perfide ; mais Jupiter lui-même ne la garantirait pas de ma fureur. Oui, je défie celui qui tonne au haut des cieux ! »

« Ainsi parle l'impie, et, soulevant une échelle énorme que dix guerriers auraient eu peine à dresser, il l'appuie contre les murs. Soldats d'Argos, peuples de Thèbes, vous fûtes frappés de surprise ! Mais l'étonnement se change en terreur pour les Thébains, lorsqu'ils voient Capanée au sommet des murs élevés. Les flèches avaient glissé sur sa cui-

rasse, les pierres avaient rebondi sur le vaste bouclier dont il couvrait sa tête. Son glaive redoutable brille dans sa main comme l'éclair qui traverse une nue obscure, comme un météore précurseur de mille fléaux. Les soldats qui gardaient les tours élevées, pâles, éperdus, s'enfuient en jetant leurs armes. Capanée, debout sur la muraille, et semblable à un Titan, reste immobile sur ses jarrets nerveux; il promène autour de lui des regards terribles, et pousse un cri de désolation et de mort qui retentit par toute la ville. « Race hideuse « d'Œdipe, s'écrie-t-il, ton jour est arrivé! « Nous allons voir ce que feront les dieux! » A ces mots, il arrache des blocs de pierre, et écrase la foule éperdue des Thébains; mais l'impie ne jouit pas long-temps de son triomphe : un foudre parti du marchepied de Jupiter vient le frapper. Le corps du géant fume un instant du tonnerre qui lui a ravi le jour; et il tombe du sommet des remparts, pareil à un chêne renversé par l'orage.

« Cependant Tydée continuait d'assiéger la porte Proétide. Déjà les ais d'un bois de chêne réunis par de fortes bandes d'airain sont à moitié consumés par le feu. Tantôt le farouche

Étolien attise la flamme avec le fer de sa lance, tantôt il pousse d'un bras vigoureux un frêne énorme contre la porte, qui rend de sourds gémissements. Enfin les ais embrasés tombent, les fortes bandes d'airain fléchissent, et les débris de la porte continuent de brûler dans le foyer de l'incendie, qui gagne les pièces de bois et les chars entassés derrière. « Je puis donc enfin me venger ! s'écrie « le prince de Calydon. Satellites du tyran, « reconnaissez ce Tydée qu'il n'a pas craint « d'outrager ! il avait bien raison de vouloir « ma mort ! Femmes et filles de Thèbes, je « vous épargnerai la vie, parceque je veux de « belles esclaves pour aller puiser l'eau dans « les fontaines d'Argos ! Mais où est Polynice ? « qu'il vienne ! voici le chemin que je lui fraye « vers le trône. »

« Il dit, et il appelle à grands cris l'époux d'Argie. Polynice accourt ; son cœur est ému de douleur et de pitié en revoyant, pour la première fois, au travers, pour ainsi dire, d'un rideau de flamme, l'intérieur de la ville qu'il avait quittée, couvert de la malédiction de son père. Un soupir sortit de sa poitrine oppressée, quelques larmes échappèrent de

ses yeux, et il resta immobile, absorbé dans les plus funestes pensées; il lui semblait entendre comme une voix intérieure qui lui criait: « Jamais tu ne régneras sur la race « vaillante de Cadmus! »

« Non, dit-il à Tydée après un instant de « silence, non, je n'entrerai point le premier « en ennemi dans la ville qui m'a vu naître. »

« Tydée l'écoute à peine, et il s'élançe. Déjà il a franchi le seuil embrasé; d'autres guerriers se précipitent à sa suite. Des torches ardentes sont jetées dans les maisons, pendant que le fer immole les soldats de Thèbes. Tydée, pareil au dieu Mars, se rassasie de vengeance. Impatient de ce qu'il ne trouve point d'ennemi digne de son courage, il égorge avec dédain ce peuple obscur qui voudrait en vain se soustraire à ses coups. Ménalippe fait des prodiges de valeur pour défendre la porte qui lui fut confiée; il meurt de la main du prince de Calydon, qui se réjouit d'avoir privé de la lumière du jour le vaillant fils d'Astracus. Les soldats de Ménalippe tombent autour de leur chef: les infortunés veulent du moins soustraire son corps sanglant aux outrages d'un vainqueur barbare; c'est en vain: Tydée fu-

rieux s'empare du cadavre, et le remet à ses compagnons. Les maisons retentissent de cris et de hurlements. La malheureuse ville de Cadmus est en proie à mille terreurs; l'incendie menace ses palais et les temples de ses dieux; ses citoyens sont immolés sans pitié sur le seuil même de leurs demeures: un nuage noir l'enveloppe comme d'un voile funèbre. La tempête qui bouleverse les éléments; les cris confus qui retentissent au loin, semblables à une mer agitée venant se briser contre d'affreux récifs; le petillement des flammes: tout est terrible, tout annonce la colère des dieux, la destruction, la mort.

« Le vaillant Hyperbius, qui défendait la porte Néitide, impatient de ne point voir un ennemi dont il entendait les féroces clameurs, avait ordonné d'ouvrir cette porte, et s'était précipité dans la campagne; Étéocle et Hémon s'y étaient précipités avec lui. Déjà plus d'un Argien et plus d'un Thébain avaient mordu la poussière: Hyperbius lui-même, victime de sa témérité, était tombé percé d'une multitude de flèches.

« Parthénopée, dans la fleur de la première jeunesse, et beau comme une nymphe des

bois, à la vue des héros thébains s'avance, et brûle de signaler son courage en combattant contre eux. « Qui êtes-vous? dit le généreux « Hémon. Seriez-vous la fille chérie d'une belle « liqueuse Amazone? Retirez-vous, vierge char- « mante; vous êtes faite pour orner les solen- « nités des Muses, et non pour vous mêler aux « jeux sanglants de Mars. »

« Je ne suis point une vierge timide, répond « le guerrier; je suis un adolescent plein de « force et de courage. Mon quinzième prin- « temps vient de naître; je me suis échappé « des bras de ma mère Atalante, parceque je « me lassais de poursuivre dans les forêts les « animaux sauvages: j'ai cherché la gloire des « héros, etAdraste m'a ordonné d'attaquer les « enfants de Cadmus qui voudraient échap- « per par la porte Néitide. La beauté qui « pare quelquefois le visage des jeunes hommes « n'est point un signe de faiblesse. Calais était « beau, et il fut distingué entre les vainqueurs « des Bébrices. Hylas, qui fut le compagnon « d'Alcide, était renommé par sa beauté, et « il partagea les fatigues et les dangers de « l'invincible fils d'Alcmène. Quels hommes « furent plus beaux que Castor et Pollux, dont

« les noms sont devenus si célèbres parmi les
« nations de la Grèce? Et vous-même, ô jeune
« héros! votre beauté frappe tous les re-
« gards. »

« Aimable adolescent, lui dit Hémon, je ne
« saurais tirer le glaive contre toi. Pense aux
« larmes que répandrait ta mère, si tu venais
« à périr. »

« Prince, répond Parthénopée, pourquoi
« as-tu pitié de ma jeunesse? pourquoi mon
« sang te coûte-t-il plus à verser que celui de
« mille autres guerriers? et pourquoi les larmes
« de ma mère t'inspirent-elles plus de compas-
« sion que les larmes des autres mères? Ah! ces
« cruels hasards de la guerre sont-ils autre
« chose qu'une suite funeste de morts préma-
« turées? Thébain pitoyable, je te remercie
« néanmoins; je reconnais le sentiment qui
« te fait tenir un pareil langage. Si tu avais du
« mépris pour ma jeunesse, tu allumerais ma
« colère, et je voudrais me venger; mais reçois
« ma main en gage d'amitié, et puissé-je un
« jour, sur les montagnes d'Arcadie, t'offrir
« les présents de l'hospitalité! Je vais toutefois
« essayer mon courage contre des guerriers
« moins redoutables. »

« A ces mots, les deux chefs se séparent. Hémon, averti en ce moment des ravages que Tydée exerce dans Thèbes, y rentre pour sauver la ville, ou pour mourir, s'il le faut, de la main du prince de Calydon. Cependant Parthénopée cherche à se distinguer par quelque action qui signale d'une manière glorieuse ses premières armes. Mais il n'a plus la même assurance; cette sorte de pitié que vient de lui montrer le noble fils de Créon a amolli son courage. Il commence à sentir toutes les terreurs de Mars. Il se précipite avec quelque peine au sein de la mêlée sanglante. Ce ciel d'airain qui, semblable à la voûte d'un vaste tombeau, couvre la ville aux sept portes, ce jour lugubre répandu sur toute la campagne, lui paraissent alors être pour lui seul un présage menaçant. Son effroi augmente encore, lorsque, non loin de lui, il aperçoit le roi même de Thèbes, Étéocle à la forte cuirasse. Toute sa vigueur semble l'abandonner; il voudrait fuir, mais la honte le retient: il regrette amèrement les forêts où s'écoulèrent les jours de son enfance; ses beaux yeux sont humides de larmes, il songe avec anxiété à sa mère Atalante. Il ignore, hélas! qu'elle soit si près

de lui : pleine d'une inquiétude mortelle, lorsqu'elle avait appris que son fils imprudent ne l'avait quittée que pour tenter les périls de la guerre, cette mère malheureuse était accourue pour le soustraire aux combats meurtriers, pour lui faire un rempart de son corps. Hélas ! il sera trop tard : déjà l'infortuné est aux prises avec le redoutable fils d'OEdipe. Le jeune chef, par sa légèreté et par son adresse, se soustrait quelques instants à son funeste destin ; mais enfin il succombe, il reçoit une large blessure dans le flanc : il tombe sur ses genoux défaillants, ses yeux roulent dans les ombres de la mort, sa bouche murmure un dernier adieu à la vie. Il est étendu sur la terre, pareil à la fleur des champs qu'un orage aurait détachée de sa tige et jetée au loin, décolorée et flétrie. Dieux puissants ! quel spectacle pour sa mère ! Pâle, échevelée, elle arrive au moment où son fils exhalait le dernier soupir ; elle accuse, dans son injuste douleur, les Arcadiens d'avoir laissé périr leur compagnon, le fils de Méléagre.

« La Nymphé du Ménale, vêtue comme une Amazone, ressemble à Bellone ou à Pallas. Elle relève le guerrier, le presse contre son

sein maternel, le pose sur son char, et se place à ses côtés. Là, elle contemple encore d'un œil stupide la blessure du beau jeune homme, et s'élance au milieu du torrent de la bataille. Les héros s'égorgeant autour de son char, où elle reste immobile, les yeux toujours attachés sur le visage de son fils. Enfin son courage s'allume : d'une main sûre, elle lance des flèches qui toutes donnent la mort. Quand elle a immolé un assez grand nombre de victimes obscures, elle veut choisir un guerrier célèbre entre tous les Thébains, en attendant qu'Étéocle vienne s'offrir à ses coups. Alors elle aperçoit le roi de Thèbes lui-même, entouré d'Argiens qu'il précipite dans les royaumes sombres, comme le moissonneur fait tomber sous sa faucille tranchante le blé mûri par la douce chaleur du soleil. « Cruel fils
« d'OEdipe, lui crie-t-elle, mon glaive est al-
« téré de ton sang ! Ah ! ne crois pas que je ne
« sois qu'une femme ; je suis une mère désolée.
« Barbare, tu peux bien combattre une
« femme, puisque tu n'as pas craint d'em-
« ployer tes forces contre un enfant. Tu n'au-
« rais pas vaincu ainsi Méléagre. » Elle dit ; et brandissant un énorme javelot, elle le lance

contre Étéocle. Le javelot traverse l'épaisse cuirasse ; mais il ne fait qu'une légère blessure au chef irrité, qui s'approche, avec un sourire dédaigneux, de la vaillante Amazone. Le combat n'est pas long-temps incertain : Étéocle, après avoir écarté, par sa force indomptable, les coups qui lui sont portés, s'élance, le glaive à la main, et enfonce le fer étincelant dans le sein de l'héroïne. Elle tombe à côté de son fils. Les rênes échappent de ses mains, et ses fidèles coursiers demandent en vain le signe qui doit les guider. C'en est fait, elle rassemble ses forces épuisées pour prononcer ces paroles d'une voix expirante : « Je suis satisfaite, puisque je meurs de la main qui m'a ravi mon fils. Ah ! si tu n'étais pas Étéocle, je te prierais de réunir dans un même tombeau ma cendre à la cendre de cet enfant que j'ai nourri de mon lait ; je te donnerais pour rançon de cette double dépouille tous les trésors que renferme mon palais : mais une mère peut-elle adresser sa prière à un impie sur qui repose la malédiction paternelle ? Homme odieux, va, je ne te demanderai rien ; tu es voué à la colère des Immortels : il ne te sera permis d'accomplir

« aucun de tes desseins ! Non , tu ne rentreras point à Thèbes ! Impie , attends une mort digne de ton impiété. » Le casque de l'héroïne s'était détaché de sa tête charmante ; ses yeux jettent un éclat terrible avant de s'éteindre dans les ombres de la mort. L'expression de la vengeance , mêlée sur sa figure avec tout ce que la beauté et la tendresse ont de plus touchant , confond Étéocle de terreur et d'admiration. Cette mère et ce fils , étendus à côté l'un de l'autre sur le même char , et dont il se reproche en cet instant le trépas cruel , lui font éprouver quelque chose des premières angoisses de la mort. Il sent de nouveau le poids de la malédiction paternelle. Plein d'effroi , il commence à se regarder comme un coupable poursuivi par la colère des dieux : il reste ainsi absorbé dans les plus sinistres pensées en contemplant ces deux belles et nobles victimes , sur lesquelles on retrouve encore les traces de la vie. L'immobilité de leurs traits n'a rien ôté à l'éclat de leur beauté , mais il en sort je ne sais quoi de menaçant et de sinistre. Tel fut , dit-on , la fille de Phorcus , Méduse aux cheveux de couleuvres , lorsqu'elle fut outragée dans le temple même de Minerve.

« Étéocle s'enfuit; et, dans le sein du carnage, il croit échapper aux tourments qui déjà déchirent son cœur.

« Polynice, de son côté, n'exerce pas de moindres ravages. Lasthénès, près de la porte Crénée, avait péri sous ses coups. Lasthénès, né à Orchoméne, ville des Myniens, vivait au sein de l'abondance avec sa jeune épouse; car, après avoir mené une vie pleine de dangers, dans sa vieillesse il s'était donné une compagne, pour goûter enfin un repos acheté par mille fatigues. Mais l'homme est insatiable de gloire. L'oisiveté bientôt devint insupportable à Lasthénès; et, lorsqu'il apprit que la guerre s'était allumée entre Thèbes et Argos, il ne put résister au desir de s'illustrer une dernière fois dans les combats meurtriers. Il se rangea sous les drapeaux d'Étéocle, parce qu'une ancienne alliance unissait les Myniens avec les peuples de la Cadmée. Il ne tarda pas à se repentir de sa témérité, et à comprendre qu'il n'y avait point de renommée à acquérir dans une telle guerre. Il se sentit alors comme enveloppé aussi dans ce vaste filet de malédiction qui s'étendait sur les na-

tions de la Grèce; et la vieillesse pesa sur lui de tout son poids. C'est ainsi qu'épouvanté des nouveaux périls où il s'était engagé, son bras affaibli ne portait que des coups sans vigueur, et ne lançait que des traits inutiles, lorsque Polynice, après avoir fait un affreux carnage des Myniens, arrive à leur chef, et le renverse d'un premier coup. Le vieillard tombe sur le timon; embarrassé dans les rênes, il roule sous les pieds des chevaux, qui se cabrent, et reculent afin de ne pas écraser leur maître. Polynice aussitôt descend de son char, pour donner la mort à l'infortuné; mais Lasthénès, d'une voix suppliante, dit ces mots au chef inexorable : « Ne te souvient-il
« plus, Polynice, que je t'ai reçu naguère
« dans mes palais? Tu étais fugitif : je ne
« pensais point que nous dussions nous ren-
« contrer sitôt, et dans de si affreux moments
« pour moi; cependant je te comblai de tous
« les honneurs que l'on doit à un hôte illustre.
« Épargne mes cheveux blancs; fais plus,
« aide-moi à me relever, et à remonter sur
« mon char. Je me retirerai, avec mes My-
« niens, du sein des batailles sanglantes; et
« puisse Jupiter t'accorder la victoire! Reçois

« pour prix de ma vie les nombreux trésors
« que j'ai acquis par tant de travaux et tant
« de gloire. »

« Eh ! malheureux , répond Polynice , que
« viens-tu me parler d'hospitalité ? Tu ignores
« donc comment un fils d'OE'dipe sait payer
« un bienfait ? Vois la guerre odieuse où j'ai
« précipité Adraste. Que viens-tu encore me
« parler de victoire ? Insensé ! il n'y a point de
« victoire pour ceux que Jupiter a flétris de sa
« haine. Vieillard , je veux t'apprendre à si
« mal choisir tes hôtes ! » A ces mots , il dé-
tourne ses yeux secs ; et , comme saisi de
démence , il enfonce son fer homicide dans la
poitrine de l'homme généreux qui l'accueillit
aux jours de l'exil ; puis il va porter ailleurs
mille morts.

« Tels étaient les dignes exploits des deux
fils d'OE'dipe. Plusieurs Thébains vaillants
avaient également trouvé le trépas , auprès de
Lasthénès , en combattant pour leurs foyers.
Polyphonte faisait un horrible carnage dans
le camp des Étoliens , restés sans chef par la
mort du géant Capanée. Mégarée et Hippo-
médon se disputaient , avec des succès divers ,
la porte Ogygienne. Créon soutenait coura-

geusement les efforts d'Adraste, qui cherchait à s'emparer de la porte Hebdome.

« Inspiré par l'amour de la patrie, le généreux Ménécée, celui qui donna le premier à Créon le doux nom de père, venait de concevoir un magnanime dessein. Il se précipite vers la porte Homoloïde, se la fait ouvrir, et, couvert de bandelettes noires, il cherche le lieu où Amphiaräus avait été englouti. Un ancien oracle disait que le sacrifice volontaire d'un noble Thébain épargnerait de grands malheurs à la ville de Cadmus. Sur la foi de cet oracle, Ménécée dévoue sa tête au salut de sa patrie. Mais le sol qui s'était ouvert pour recevoir le fils d'Oiclée refuse une seconde victime. Ménécée erre tristement et sans armes parmi ces sillons terribles que les bataillons d'Argos craignent de fouler, même dans la fureur des combats. Nulle part la terre raffermie ne s'ouvre sous ses pas. Alors il se jette au milieu des guerriers ennemis, leur livrant sa vie sans la défendre. Les Argiens écartent leurs rangs pour laisser passer le généreux Ménécée. « C'est un illustre Thébain, « se disaient-ils entre eux, qui se dévoue pour « sa patrie : refusons-lui la mort. Épargnons

« la victime expiatoire de Thèbes! que le mal
« demeure sur l'héritage malheureux d'OE-
« dipe!» Ainsi Ménécée ne pouvait accomplir
son sacrifice. Cependant la tempête allait tou-
jours croissant. Le soleil éclairait à peine le
carnage au-dedans de la ville et hors de ses
murs. Des flèches innombrables se croisaient
dans les airs, et volaient frapper au hasard.
Enfin un javelot lancé du haut des murailles
vient, en s'égarant, frapper le fils de Créon,
qui tombe au pied du laurier d'Amphiaräus.
« Puisse, dit-il en mourant, puisse mon tré-
« pas épargner à la cité sainte les maux qui
« suivent une guerre impie!» Il expire en
arrosant de sang le laurier du prêtre d'Apol-
lon; et l'arbre merveilleux, agitant son funé-
bre feuillage, fit entendre un long gémisse-
ment. Telle fut la fin du généreux Ménécée,
qui périt par un des siens: nul n'a pu savoir
de quelle main était parti le fatal javelot.

« Au moment où le fils aîné de Créon exha-
lait le dernier soupir, son frère intrépide, le
vaillant Hémon, qui était venu remplacer
Ménalippe, immolé par Tydée, opposait au
prince de Calydon une prudente et coura-
geuse résistance. L'épouvante était répandue

dans la ville : c'en était fait de Thèbes. Hémon seul ose marcher contre le farouche destructeur de sa patrie. Il s'ouvre une voie sanglante au travers des bataillons argiens, qui déjà inondaient les rues et les places publiques, et arrive, couvert de sang et de poussière, jusqu'au lieu où le féroce Étolien animait le carnage par ses paroles et par son exemple. Le gendre d'Adraste, plein d'une présomptueuse audace, s'avance au-devant du fils de Créon : « Je devrais avoir pitié de toi, lui dit-il avec
« un sourire amer; tout-à-l'heure n'as-tu pas
« voulu épargner Parthénopée? Ah! puisque
« la beauté et la jeunesse ont de tels droits à
« ta commisération, que ne ménages-tu ta
« propre vie, beau jeune homme? Quant à
« moi, je suis insensible; et, dussé-je m'atti-
« rer la colère de Vénus, je te foulerai sans
« peine sous mes pieds; sans peine je trai-
« nerai dans la poussière ta chevelure char-
« mante, que ne pourra protéger ton casque
« brillant. »

« Cruel Tydée, répond Hémon, tu m'ou-
« trages, parceque j'ai voulu épargner un chef
« argien, trop faible pour mon bras! Je ne me
« plais point, ainsi que toi, à immoler ceux

« qui ne peuvent m'opposer une résistance
« égale. Je méprise la gloire sans péril. Au
« reste, tes paroles ne sauraient me blesser ;
« je suis éprouvé comme le fer par le feu ; et
« mon courage est au-dessus des dangers et
« des insultes. »

« Ces paroles sont à peine prononcées, que les deux héros s'élancent l'un sur l'autre, et en viennent aux mains. Le carnage paraît un instant suspendu : on dirait que le sort de la guerre tienne à l'issue du combat des deux chefs. Hémon, voulant du moins essayer de soustraire la ville aux hasards de la guerre, pare avec adresse les premiers coups de son redoutable ennemi, lui échappe, tourne rapidement autour de lui, et se précipite en avant. Tydée étonné, aussi prompt que l'éclair, obéit à tous les mouvements d'Hémon, qu'il poursuit sans relâche, et qu'il ne peut parvenir à serrer d'assez près. De distance en distance, le fils de Créon se retourne, et s'arrête dans une attitude menaçante : il croise un instant le fer, puis échappe encore, et recule de nouveau. Il n'a d'autre but que d'attirer hors des murs le prince de Calydon, parcequ'il ne sait pas s'il sera assez fort pour

le priver de la vie. Antigone, du sommet d'une tour, voyait avec joie et anxiété ce nouveau genre de combat : elle pénètre sans peine le secret dessein du généreux Hémon. Elle était comme une femme en proie aux tourments que font endurer les cruelles Ilithyes, à ces tourments mêlés de tant de bonheur. Enfin le fils de Créon parvient jusque sur le seuil de la porte Proétide, qu'il franchit d'un pied léger. « Compagnons, s'écrie-t-il lorsque Tydée « en le poursuivant eut également franchi le « seuil, compagnons, maintenant que votre « plus barbare ennemi est sorti de vos murs, « barricadez la porte, et disposez-vous à l'em- « pêcher de rentrer, s'il parvient à me ravir la « douce lumière du jour : sa troupe, privée de « son chef, sera facilement vaincue. »

« Tydée furieux ne contient plus sa rage; il se précipite sur le prince de Thèbes, qui reste immobile comme le roc affermi sur le rivage de la mer. Jamais combat ne fut plus acharné; jamais on ne vit de plus horribles blessures. Les deux héros, haletants, et degouttants de sueur et de sang, ne pouvaient se vaincre ni l'un ni l'autre. La campagne autour d'eux était couverte d'Argiens et de The-

bains, qui continuaient de s'entr'égorger, sans presque faire attention au combat des deux chefs, tant était grande la fureur qui animait tous les soldats. Cependant un cri formidable retentit au loin : c'est Tydée frappé à mort : Hémon venait de lui enfoncer dans la poitrine son fer terrible. Le fils d'OEnéus, qui voudrait lutter contre son inexorable destinée, se roidit, et demeure un instant debout, comme le rocher détaché de la montagne, et retenu par son propre poids sur le penchant d'un profond abyme. Étonné d'être vaincu, il porte à son front ses mains incertaines, pour essayer la sueur glacée de la mort. Enfin il tombe, et, furieux, il se roule dans la poussière, en proférant d'impuissantes menaces, en maudissant le jour où il connut Polynice, le jour où il embrassa la cause de l'exilé.

« Hémon, affaibli par tout le sang qu'il a répandu, se soutient à peine. Quelques Thébains s'échappent de la mêlée, et s'approchent du fils de Créon pour affermir ses pas chancelants. Le héros rentre ainsi dans la ville, qui était entièrement délivrée; car ceux des imprudents compagnons de Tydée qui ne s'é-

taient pas hâtés de fuir, avaient péri misérablement dans l'intérieur des murs.

« Mais le prince de Calydon, resté sur le champ de bataille, avait trouvé encore assez de force, avant de fermer les yeux à la lumière, pour se traîner auprès d'un Thébain mourant comme lui, et comme lui couché sur la terre. Oserai-je le dire! on vit alors le cruel Argien saisir, dans le délire de son dernier courroux, la chevelure du Thébain, qui ne faisait plus entendre que quelques râlements douloureux... Dieux immortels! non, je n'achèverai point; non, je ne dirai point par quelle vaine et odieuse fureur le fils d'Œnéus souilla la fin d'une vie si glorieuse. Qu'il me suffise de vous rappeler le tigre lorsque, au fond des forêts, il est tout hérissé des traits mortels que lui a lancés le chasseur intrépide : s'il parvient jusqu'à son antre sauvage, il essaie de broyer entre ses fortes mâchoires les ossements dépouillés des victimes qu'il dévora les jours précédents; et cette image hideuse de ses repas barbares répand comme de la joie, mais une joie affreuse, sur les tourments qu'il endure.

« Étéocle et Polynice se portent dans tous

les lieux où leur présence est nécessaire, soit pour l'attaque, soit pour la défense. Ils semblent se multiplier; ils sont toujours au milieu des combats les plus acharnés. Souvent ils se rencontrent sur les différents champs de bataille; d'abord ils s'éloignent, mais en frémissant de rage, car ils sont altérés du sang l'un de l'autre. Une fureur secrète et irrésistible les pousse à se chercher; et, lorsqu'ils se retrouvent parmi ces scènes de désolation et d'horreur, un sentiment de la nature, qui survit à toutes les inimitiés, et qu'il n'est jamais possible d'éteindre tout-à-fait, les force à s'éviter. Alors ils trompent en quelque sorte leur haine impie, en immolant autour d'eux une foule éperdue. Malheur aux guerriers qui s'offrent à ces deux maudits! qu'ils n'espèrent aucune pitié! Ainsi le chien fidèle à qui le berger confiait naguère la garde de ses troupeaux : attaqué d'un mal affreux qui lui fait méconnaître tout-à-coup les douces habitudes de la maison où il est né, il fuit, l'œil hagard, la tête baissée : néanmoins, rappelé par ses anciens souvenirs, il revient sur ses pas, et fait tristement le tour de la bergerie; s'il rencontre son maître, il s'élançe sur lui, puis

il se retient, et fuit de nouveau. Pressé par le cruel besoin de dévorer une proie, et contenu en même temps par un reste d'affection et de reconnaissance, il se détourne pour se jeter sur des victimes qu'il puisse déchirer avec quelque innocence; et, s'il doit mourir dans la douleur, il voudrait du moins éviter le dernier crime et le dernier opprobre. Mais, fils d'Œdipe, vous n'éviterez ni le dernier crime, ni le dernier opprobre!

« Par-tout où ils sont, le carnage augmente avec une rapidité effroyable; et par-tout, sur leur passage, lorsqu'ils portent d'un lieu à un autre leurs pas sanglants, ils inspirent tous les deux à leurs soldats je ne sais quoi de furieux et de désespéré que je n'ose nommer courage. On ne veut que tuer, sans s'occuper du soin de sa propre vie: on se bat pour donner ou pour recevoir la mort, et non point pour vaincre. Étéocle, qui n'a su jamais que faire peser un joug de fer sur ses peuples, et qui, plus d'une fois, a fait détester son pouvoir, Étéocle ne peut compter sur l'affection de ses Thébains. La patrie elle-même a cessé de leur être chère: au-dessus des éloges comme des menaces d'un chef aveuglé par l'ambition

et par la-colère, ils lui sont fidèles néanmoins. Mais, s'ils courent à un trépas certain, ce n'est point par dévouement pour lui; c'est par un vague sentiment du devoir, par la pensée confuse de la gloire, pensée immortelle dans l'ame des Thébains. Peut-être sont-ils enchaînés aussi par le cruel attrait du danger; peut-être enfin sont-ils dominés encore par cet ascendant fatal et irrésistible que conservent jusqu'à la fin ces hommes de fer à qui Némésis livre quelquefois les peuples. Tel un voyageur, perdu sur les sommets escarpés des monts Riphées, lorsqu'il arrive inopinément sur le bord d'un précipice : oubliant sa femme qu'il a laissée seule avec des enfants en bas âge, oubliant tout ce qui peut lui faire aimer l'existence, l'infortuné, fasciné par la puissance mystérieuse du vertige, et attiré par le précipice même, s'y élance avec force, et va chercher, au fond de l'abyme, une mort ignorée. Polynice, qui fut doué d'un caractère naturellement humain, et en qui reposent quelques sentiments élevés, environné d'ailleurs de cet intérêt qui accompagne toujours une destinée aventureuse, Polynice a rencontré des compagnons non moins fidèles, mais plus

dévoués : ses Argiens meurent volontiers pour la cause du proscrit, du gendre de leur roi, le vénérable Adraste. Étéocle a trouvé dans les charmes de la royauté assez de force pour braver l'anathème qui ceint de misère son front orgueilleux ; il a conservé toute son énergie et toute son assurance, quoiqu'il sente en son cœur de cuisants chagrins et d'amers déplaisirs. Polynice, au contraire, qui fut frappé par l'exil en même temps que par la malédiction paternelle, plein de trouble, n'a plus qu'une audace apparente ; et sa faiblesse se change en férocité. Le misérable, lorsqu'il se trouve en présence d'un Thébain qu'il connut dans sa première jeunesse, se hâte de lui porter son fer au visage, comme pour se délivrer du poids du remords.

« Illustre famille de Priam, je vous ai promis de ne point peindre tous les combats qui se livraient autour des murailles de Thèbes. Ah ! quand je le voudrais, je ne le pourrais pas ; je succomberais de douleur et de fatigue. Vaillance malheureuse ! courage perdu ! Et le ciel lui-même semblait vouloir couvrir de ténèbres tant d'actions qui eussent été glorieuses dans toute autre guerre. La tempête

était dans les régions de l'air ; la tempête était sur la terre. Les cris des combattants, les plaintes des mourants, les gémissements des vents furieux, formaient un bruit confus et terrible. J'étais monté avec ma fille sur une des tours de la ville ; Antigone y était au milieu de quelques femmes thébaines. Là j'entendais avec effroi raconter tout ce qu'on apercevait au loin, dans les instants où les masses de nuages noirs s'entr'ouvraient pour verser des torrents de feu qui inondaient la campagne. Antigone voyait ses frères se cherchant pour se livrer d'odieux combats, s'évitant lorsqu'ils s'étaient rencontrés, disparaissant ensuite de nouveau dans la mêlée et dans l'ombre. Elle leur adressait la parole, comme si elle eût pu être entendue par eux. Nous partageons les inquiétudes mortelles de la vierge magnanime qui élevait en vain vers le ciel ses mains suppliantes. Elle refusait de se livrer au penchant qui l'entraînait vers l'exilé. Hélas ! elle ne pouvait souhaiter la victoire ni de l'un ni de l'autre ; mais Polynice était le plus malheureux.

« Enfin les Argiens plient de tous les côtés. Ils se réfugient dans le camp d'Adraste, au

pied du mont Teumesse, où ils sont poursuivis par les guerriers de Thèbes, qui brûlent d'y porter l'incendie et la mort. Déjà les fortes palissades soutenues par des pieux de chêne durcis au feu sont enlevées. Spectacle lamentable! le vieil Adraste est debout sur son char, ses yeux sont fixes et immobiles, sa barbe vénérable descend jusqu'à sa ceinture; il est entouré de ses serviteurs fidèles et d'un grand nombre de femmes d'Argos. Il ne voit point auprès de lui ses chefs vaillants; il interroge avec anxiété tous les guerriers qui arrivent successivement dans sa tente; et, à chaque fois, il apprend, hélas! que le sort des combats ou la colère des dieux a moissonné celui qu'il vient de nommer. Argie est à ses pieds, et demande, au milieu des sanglots, son époux chéri. Le cœur oppressé et les yeux noyés de larmes, ce roi malheureux appelle à grands cris ses deux gendres. « Tydée, lui dit-on, a « péri sous les coups du généreux Hémon. On « a vu Polynice s'enfonçant dans les bataillons « thébains, où il est resté enveloppé; néan- « moins le bruit de sa mort n'est point par- « venu jusqu'à nous. »

« Dieux! dit Adraste, voilà donc l'oracle ac-

« compli ! je reste seul de tous les chefs que
« j'ai conduits au siège de Thèbes. Qui proté-
« gera ma vieillesse ? qui protégera ces fem-
« mes ? »

« Alors on entendit les hurlements des fem-
mes. Argie et Déiphile s'arrachaient les che-
veux. Évadné accusait Jupiter qui l'avait pri-
vée de Capanée. Ériphile exhalait ses plaintes
touchantes ; elle s'avouait coupable de la mort
d'Amphiaräus. Et cependant le carnage et
l'incendie exerçaient leurs ravages dans le
camp. Créon, l'impitoyable Créon, au milieu
de ses soldats victorieux, égorgeait sans pitié
tous ceux qui se présentaient devant lui. Il
allait porter sur le vieux roi sa main homi-
cide ; il commençait à l'insulter : « Insensé, lui
« disait-il, les dieux t'avaient sans doute ravi
« la raison, lorsque tu t'es laissé persuader de
« prendre pour gendres deux aventuriers,
« l'un fuyant pour éviter de porter la peine
« d'un crime, l'autre poursuivi par les malé-
« dictions du ciel. Mais où les dieux t'ont le
« plus aveuglé, c'est sans doute lorsqu'ils t'ont
« conseillé de donner ta fille à un fils d'OE-
« dipe. Le malheur attire le malheur. » Il
achevait à peine, que Polynice lui-même,

échappé à la défaite des troupes argiennes, rentre dans le camp d'Adraste. Le combat recommence avec un acharnement affreux. Les Thébains sont chassés à leur tour du camp du roi, comme les Argiens avaient abandonné Thèbes, forcés à la retraite par le courage mesuré du noble fils de Créon.

« La tempête ne ralentissait point la bataille. Ce long jour de carnage était près de finir : les combattants redoublent de fureur, comme pour prévenir l'oisiveté de la nuit. Les malheureux ! ne dirait-on pas qu'ils ont tous promis un certain nombre de victimes au farouche Mars, et qu'ils veulent accomplir ce vœu barbare ? Ainsi, sur les fertiles coteaux de Prosymne, des vigneron, après avoir, depuis le lever de l'aurore, sans relâche, arrosé de leurs sueurs les sillons d'un maître exigeant, lorsque le soleil commence à descendre derrière les montagnes, s'ils n'ont pas achevé de remplir la cuve où fermente le vin généreux, prolongent encore leurs travaux, malgré la fatigue qui les accable, pour se soustraire aux durs reproches dont ils se croient menacés. Ainsi étaient les guerriers autour des murs de Thèbes. Alors, justes

dieux! quel spectacle vîtes-vous des sommets de l'Olympe! Ah! je pense que les Furies elles-mêmes durent frémir. C'était, sur tous les points, une horrible mêlée. Les bataillons se précipitent au milieu des bataillons, et s'y fondent, comme, dans une grande tempête, un flot immense vient se perdre dans le flot sur lequel il retombe en gémissant. Le bruit du fer heurtant le fer se fait seul entendre. Pas un cri! dieux! pas un cri pour exprimer la rage des combattants! Le tonnerre, qui retentit par intervalles, annonce que la vengeance des Immortels n'est pas encore satisfaite. On croirait les hommes frappés tous de la foudre, au lieu d'être immolés par la main des hommes, tant cet étrange silence est affreux! Calamité horrible qui pèses sur les peuples, ne vas-tu point cesser? Quelques cris rares et faibles retentissent de nouveau çà et là: « Grace! pitié! rançon!» A ces cris succèdent aussitôt ceux-ci: « Point de grace! point de pitié! Vengeance! mort!» Puis encore le silence: calamité horrible, tu touches à ta fin!

« La nuit était descendue sur la terre, et des nuages de feu remplacent, par une lueur

livide, la clarté déjà si douteuse de ce jour de ténèbres. Le moment est arrivé. Les paroles de l'opprobre et du malheur vont s'accomplir : la malédiction serre de nœuds terribles les coupables fils d'OEdipe ; ils n'échapperont point à leur funeste destinée. Ainsi jadis j'ai vu le serpent du mont Hémus : caché dans une caverne, le reptile redoutable jetait la terreur dans toute la contrée. Une magicienne vient au secours des habitants du pays. Elle arrive près de la caverne, et profère à voix basse les formules occultes. Vous eussiez vu alors le dragon immonde sortir de sa retraite, se glisser sur la terre, et suivre, avec une apparence de docilité, les pas de la vierge savante, au travers des bruyères arides ; ses écailles luisantes brillent au soleil de mille couleurs sinistres, ses yeux lancent de lugubres éclairs. Si, sur son passage, il entend la voix mélodieuse du rossignol, il voudrait se détourner pour essayer encore cette force mystérieuse qui fascinait naguère l'hôte innocent des forêts ; et sa triple langue répand avec rage sur la terre un venin qui ne donnera plus la mort. Il y a quelque chose de plaintif et d'affreux dans ses sifflements pro-

longés, qui expriment en même temps et la menace et l'effroi. A la fin, la magicienne trace un cercle, où elle place des charbons ardents : le serpent, devenu tout hideux, se replie sur lui-même pour éviter le brasier ; mais c'est en vain, il est forcé d'obéir et de se jeter dans le bûcher magique, où il expie, au sein des tortures, une vie odieuse. Tels sont les hommes coupables entre les mains de la justice divine. Tels vont être les fils malheureux d'OEdipe, enfermés en quelque sorte, par la malédiction paternelle, dans une aire de crime et de mort d'où ils ne pourront plus sortir.

« Deux chefs, l'un thébain et l'autre d'Argos, se rencontrent auprès du tertre de Niobé, là où cette mère infortunée, trop punie d'avoir voulu s'égalier à une déesse, vit naguère ses filles tomber autour d'elle sous les flèches d'Apollon, ses filles qui faisaient son orgueil et son amour. Épuisés de fatigue, les deux chefs restés seuls, ont été conduits en ce lieu funèbre par les chances de la bataille. Ils s'arrêtent avant d'avoir connu à leurs armes qu'ils sont ennemis : aussitôt ils sentent s'allumer en eux toutes les fureurs d'Érinnys ; et je ne sais

quel instinct de haine les porte à s'entre-déchirer. Après s'être observés un instant, ils se précipitent l'un sur l'autre avec une rage de désespoir. Tous les deux pleins de force, animés tous les deux des sentiments qui auraient suppléé à la force, ils se frappent de coups également redoutables. Déjà ils sont couverts de plaies affreuses. Pendant qu'ils se disputent ainsi l'étroit terrain marqué par une destinée vengeresse, un long éclair vient sillonner le ciel et envelopper d'une lueur sinistre toute la scène du carnage. On eût dit que les Furies infernales étaient venues secouer autour d'eux leurs torches funèbres. Alors les deux frères, alors, ah! j'en frémis! les deux frères se reconnaissent à leurs emblèmes. Thèbes leur apparaît dans le lointain : elle leur semble baignée dans un océan de feu ; et mille sons plaintifs, qui partent du sein de la ville natale, parviennent à leur oreille épouvantée. Ils poussent un cri d'horreur, mais ils continuent de combattre. La soif du sang fraternel n'est point apaisée par tout le sang fraternel que les misérables viennent de répandre. Leur fureur ne connaît plus de bornes. Tous les sentiments de la na-

ture sont enfin morts dans leurs cœurs : leurs forces sont triplées. Bientôt le combat prend un caractère solennel, sombre et farouche. Ce n'est plus de la rage, c'est une sorte de calme mille fois plus affreux. Ils ont oublié qu'ils sont frères; ils ont oublié qu'ils sont ennemis : ils se battent sans colère, sans acharnement; ils se cherchent, ils s'évitent, ils ne se perdent point de vue; ils choisissent les endroits où ils veulent se frapper, ils parent les coups, ils méditent les ruses : on les prendrait pour les champions d'une autre querelle. Ils sont devenus impassibles comme la justice des dieux, dont ils exécutent en ce moment les redoutables arrêts. Telle, sur les bords de la Tauride, la prêtresse d'une divinité cruelle enfonçant le couteau sacré dans le sein des malheureux que le naufrage lui a livrés : elle sent toujours murmurer au fond de son cœur cette douce pitié qu'inspire la nature pour nos semblables; mais, accoutumée à ce funeste ministère, elle obéit; et ni la révolte de tous ses sens, ni les cris de sa victime mourante, ne peuvent la détourner de son barbare devoir. Tels paraissent les coupables fils d'Œdipe, accomplissant en silence,

à l'égard l'un de l'autre, le châtement qu'ils ont mérité tous les deux.

« Cependant quelques soldats de Thèbes et d'Argos, attirés par le combat des deux chefs qu'ils ne connaissent point encore, se sont approchés. « Dieux ! s'écrient-ils aussitôt, c'est « Étéocle ! c'est Polynice ! » Une voix furieuse se fait entendre à l'instant ; c'est celle de Polynice, qui demande un trône ou la mort. « Tiens, répond Étéocle, tu auras la mort. » En effet, il enfonçait son épée tout entière dans la gorge de l'exilé. L'infortuné ne réclame plus un trône ; d'une voix suppliante il implore un tombeau, qui lui est refusé avec une ironie amère. Mais Étéocle lui-même ne peut plus céder un trône, ni refuser un tombeau ; en se précipitant sur son frère pour lui porter un dernier coup, il est tombé sur le fer de Polynice, qui avait recueilli tout ce qui lui restait de force pour immoler son frère, et lui arracher une victoire dont il ne devait point jouir. La poitrine d'Étéocle est ouverte par une large blessure. Ainsi périrent les fils d'OEdipe. Les soldats de Thèbes et ceux d'Argos, pleins d'effroi, sans songer à s'attaquer, sans songer à enlever les cadavres

des parricides, se retirent en gémissant. Le ciel alors reprend sa sérénité.

« Quelques uns assurent qu'on avait ouï pendant le combat des deux frères un son lugubre et prolongé, qui semblait sortir de tous les monuments de Thèbes : on avait même vu l'ombre d'OEdipe errante au sein des ténèbres ; à-la-fois suppliante et implacable, elle criait grace et vengeance : d'autres disent que, dans le temple de Pallas, le visage de l'auguste déesse avait été inondé de sueur. Les prêtres, saisis de frayeur, abandonnaient les autels, où ils ne trouvaient que des signes menaçants. Les vigoureux taureaux, sur le point d'être immolés aux dieux protecteurs de la patrie, s'échappaient ; et la foule épouvantée s'ouvrait devant eux, car on croyait qu'il sortait de la flamme de leurs naseaux fumants. Les femmes se répandaient dans les rues et sur les places publiques, en poussant des hurlements affreux.

« Enfin la victoire s'est déclarée pour les Thébains. La ville de Cadmus est insensible à un triomphe si chèrement acheté. Elle reste plongée dans la consternation, comme le camp

des Argiens. Et qui pourrait dire le désespoir d'Antigone et d'Ismène ?

« Hémon souffrait moins des cruelles blessures dont il était couvert que des maux sans nombre qui accablaient l'héritage malheureux d'Œdipe. Il apprend, avec une douleur sans égale, la fin déplorable d'Étéocle et de Polynice ; et la joie impie que Créon dissimulait mal faisait éprouver déjà mille tourments à son noble fils.

« Mais où trouverai-je la force pour finir ce récit ? Famille de Priam, souffrez que je m'arrête ; et toi, ma fille, si tant de tristes souvenirs te laissent encore quelque courage, prends ta lyre, je t'en conjure ; jamais je n'eus plus besoin de la douceur de tes chants pour ramener le calme dans mon âme. »

Ainsi parla le vieillard ; et Daphné, essuyant ses yeux, choisit des chants qui pussent à-la-fois apporter quelque soulagement à l'amer chagrin de son père, et offrir à ses hôtes une heureuse distraction. Elle peignit, avec des sons pleins de tristesse et d'harmonie, le législateur de la Thrace descendant sur les sombres bords pour redemander son épouse qui lui fut si cruellement ravie. La voix de

L'aimable vierge rappelait en ce moment ces accents merveilleux qui fléchirent jadis le dieu de l'empire des ombres, qui eurent le pouvoir de suspendre les tourments des lamentables habitants de l'Érèbe. La prêtresse d'Apollon préparait ainsi l'ame de ses auditeurs, et se préparait elle-même aux tristes funérailles d'Antigone, à l'hymen funèbre de la vierge magnanime. Les larmes coulaient en abondance de tous les yeux; et Daphné arrosait de ses pleurs sa lyre détendue, qui bientôt resta muette.

FIN DU LIVRE CINQUIÈME.

ANTIGONE.

LIVRE SIXIÈME.

SOMMAIRE.

Tirésias se décide à achever son récit. Retour sur les premières années d'Antigone, sur sa mission de victime pure et expiatoire. Hymne à la Beauté. Suite du récit. Deuil de Thèbes. Adraste demande à ensevelir ses morts. Refus de Créon. Antigone, résolue de donner la sépulture à Polynice, propose à Ismène de venir avec elle auprès de Créon pour chercher à le fléchir. Créon reste inflexible. Antigone se décide à remplir seule ce devoir. Elle sort furtivement de Thèbes. Ses terreurs au milieu de la nuit sur le champ de bataille où son frère est étendu. Ses entretiens avec des gardes qui veillaient pour empêcher d'approcher du corps de Polynice. Ce qu'il y a d'essentiel dans les cérémonies funèbres accompli à la dérobée par Antigone. Deux gardes la reconduisent à Thèbes. Elle est condamnée à mort et conduite dans une caverne où elle doit mourir de faim. Pitié d'un soldat. Désespoir d'Ismène. Entretiens des femmes et des jeunes filles autour de la caverne. Antigone leur répond. Chants alternatifs. Arrivée d'Hémon. Il ôte la pierre qui scellait l'entrée de la caverne. Dernier sourire et douce mort d'Antigone. Douleur solennelle du héros en présence des femmes et des jeunes filles. Créon survient, mais il est trop tard, pour sauver Antigone, et son fils lui-même dont les blessures se sont rouvertes. Hémon meurt en contemplant Antigone. Funérailles d'Antigone et d'Hémon. Épithalame funèbre chanté par les jeunes hommes et par les jeunes filles. Douleur farouche de Créon. Fin du récit. Nouveaux pressentiments sur Troie.

Épilogue.

ANTIGONE.

LIVRE SIXIÈME.

Deux jours s'étaient écoulés depuis le dernier récit de Tirésias. Le vieillard thébain, dans un trouble dont il n'était pas le maître, gardait un silence douloureux, et Daphné qui partageait toutes les tristesses de son père, ne rencontrait plus les princesses phrygiennes sans verser des larmes. Le troisième jour Tirésias, entouré de toute la famille de Priam, essayait mille entretiens nouveaux. Il croyait pouvoir éloigner ainsi de la pensée de ses hôtes et de sa propre pensée les souvenirs amers, les pressentiments cruels dont il était sans cesse obsédé. « Hélas ! disait-il à sa fille, « n'avons-nous pas assez du passé sans porter encore le poids de l'avenir ? » Mais enfin il comprit qu'il ne pouvait éviter davantage de peindre le dernier dévouement d'Antigone, et sa mort prématurée, qui fut comme un paisible sommeil, et ses funérailles où l'on vit les pompes de l'hyménée unies au deuil des tom-

beaux. Il n'allait faire entendre que des chants funèbres : toutefois il se félicitait en lui-même de n'avoir plus à répéter les paroles de l'opprobre et de la malédiction. Ce fut donc avec quelque assurance qu'il reprit en ces mots :

« La fille d'Œdipe a épuisé toutes les douleurs ; elle a rempli tous les devoirs envers sa déplorable famille : elle a fini toute la destinée qui lui fut promise sur les rivages de l'Aulide et sur les sommets du Cythéron : sa vie désormais serait une vie vulgaire et sans but. C'est à présent qu'il faut que la suppliante meure ! il faut qu'elle meure étrangère à tous les plaisirs, à toutes les félicités : il faut que ses lèvres pudiques aient touché à peine la coupe séduisante des illusions ; il faut que son existence, séparée des autres existences, s'éteigne comme enveloppée encore sous le manteau mystérieux d'Œdipe. Elle sut naguère sourire à l'adversité ; elle va savoir sourire à la mort. Pareille au Phénix qui se construit lui-même un bûcher, elle semble consentir à son arrêt. Sortez donc des funestes palais de Laïus, vous n'êtes plus faite pour les habiter ; sortez des palais de Laïus, vierge sublime !

sortez, non point pour charmer les regards des hommes, non point pour être l'ornement de la maison d'un époux, mais pour accomplir votre dernier sacrifice, le sacrifice expiatoire qui doit effacer les crimes non vengés, qui doit désarmer la colère du ciel, et mettre fin à tant de calamités. Ah! lorsque les premières années de son enfance sont venues depuis se retracer dans ma mémoire, j'ai bien compris que les dieux avaient pris soin eux-mêmes de parer d'avance cette noble et touchante victime. Heureux encore les peuples de la Béotie, s'ils voulaient ne pas rendre inutile une telle rançon! Il te souvient, Daphné, des jours où Antigone, distinguée entre toutes ses compagnes, répétait avec une voix si pure et si naïve l'hymne à la Beauté, qu'une tradition ancienne attribue aux Muses.

« Jadis, vous le savez, les Muses ne dédaignaient pas la société des faibles mortels. Plusieurs fois on les vit descendre des sommets du Parnasse, ou sortir des bois sacrés de l'Hélicon, pour venir dans les demeures de nos ancêtres. C'est ainsi qu'accompagnées des Graces décentes, elles assistèrent aux noces d'Hermione et de Cadmus. Elles y chantè-

rent l'épithalame des deux époux. L'hymne à la Beauté, que redisait Antigone, est tout ce qui nous est resté de ces accents merveilleux dont la mémoire se lie pour nous à tant de prodiges. Oh! qu'il retentisse encore une fois à mon oreille cet hymne si célèbre parmi les filles de l'Aonie! Et vous, mes nobles hôtes, vous aimerez sans doute à l'entendre aussi. Daphné, donne à ton vieux père le soulagement de le transporter pour un instant au milieu des riantes solennités du Parnasse, parmi les chœurs des vierges de Thèbes, mêlées aux vierges de la Phocide! et, s'il se peut, imprime à ta voix la douce magie de la voix d'Antigone!»

Le vieillard finissait à peine, et déjà Daphné prenait sa lyre, car elle ne sut jamais se refuser aux desirs de son père. D'abord ses doigts légers se promenant comme au hasard sur l'instrument mélodieux, le frémissement des cordes sonores produisit une musique aérienne qui endormait l'imagination dans l'oubli des soins de la vie; ensuite, s'élevant à un ton plus régulier, plus solennel, sa voix se maria aux sons de sa lyre. Elle s'était emparée peu à peu des pensées de ses auditeurs; bientôt elle de-

vint maîtresse de leur ame toute entière. Le front du devin aveugle s'était épanoui à cette harmonie touchante qui lui retraçait si bien la patrie. La famille de Priam partageait le ravissement du vieillard. Tous, le cou tendu, l'œil immobile, plongés dans le silence le plus profond, étaient pour ainsi dire suspendus à la bouche de la prêtresse d'Apollon. Elle-même, comme absorbée dans l'impression qu'elle produisait, semblait en chercher la cause avec étonnement. Le chant de Daphné, ainsi que celui dont la plaintive Philomèle fait résonner les échos pendant les belles soirées du printemps, se composait d'une suite d'images aimables et sévères, groupées avec une grace infinie autour d'une seule idée que ramenait à des temps égaux le retour de la même mesure.

« Parole de l'homme, comment dirais-tu le
« charme et la puissance de la beauté? com-
« ment dirais-tu ce qu'il y a en elle de si vague
« et de si positif, de si faible et en même temps
« de si fort? Saurais-tu définir cet attrait vic-
« torieux qui subjugue les sens, qui captive le
« cœur, qui entraîne l'imagination, qui ôte
« toute liberté à la pensée? Si tu ne peux pein-
« dre ni le regard, ni le son de la voix, ni l'ex-

« pression de la figure, ni ces reflets de l'ame
« qui brillent dans tous les traits, qui donnent
« la vie à tous les contours, à tous les mouve-
« ments; parole de l'homme, pourrais-tu dire
« le charme et la puissance de la beauté? Ti-
« mide, pleine de délicatesse et de douceur,
« elle paraît faite pour recevoir des lois; et
« c'est elle qui en donne: elle maîtrise à l'égal
« de la nécessité; souvent elle fait la destinée
« des hommes, et même des empires: devant
« elle toute force cède et devient faiblesse. Mais
« si toutes les choses merveilleuses qui font la
« joie et l'orgueil des mortels n'ont que la du-
« rée d'un instant, combien cet instant est
« fugitif pour la plus merveilleuse de toutes!
« Sa présence nous plonge dans une rêverie ra-
« vissante; et lorsque nous sortons de cette
« rêverie, la beauté n'est plus; elle a passé
« comme une ombre; elle s'est évanouie comme
« le souvenir confus d'un songe plein d'enchan-
« tement. Ce qui reste en nous ressemble, hé-
« las! à la trop faible trace que laisse dans
« notre oreille le son inspirateur détaché d'une
« lyre d'or. On éprouve donc un sentiment
« à-la-fois amer et doux, aimable et triste,
« dans la contemplation de la beauté, ce fra-

« gile chef-d'œuvre des dieux immortels, sur
« lequel ils ont laissé tomber un rayon, mais
« un seul rayon de leur gloire. Parole de
« l'homme, comment dirais-tu le charme et la
« puissance de la beauté? »

Telles étaient les images retracées dans les
chants mélodieux de Daphné; mais ces images
étaient revêtues de tout ce que les Muses ont
jamais inspiré de plus tendre et de plus dou-
cement gracieux. Le mouvement uniforme de
la musique et la cadence répétée du rythme
ajoutaient encore à la mélancolie que de pa-
reilles idées faisaient naître. Daphné avait
cessé, qu'on écoutait encore. « Vous venez d'en-
« tendre, reprit Tirésias, vous venez d'enten-
« dre l'hymne de l'Aonie que chantait Antigone
« en conduisant les brillantes théories qui al-
« laient de Thèbes à Delphes. Personne alors
« ne voyait en elle une victime parée pour le
« sacrifice. Un sourire de la divinité semblait
« se reposer sur la jeune rierge, et lui pro-
« mettre le plus riant avenir. Seulement il
« y avait un contraste inattendu entre ce
« calme parfait de l'innocence et ces objets
« aimables mais fugitifs dont elle faisait la

« sensible peinture. On éprouvait je ne sais
« quelle surprise de la voir en même temps si
« belle et si pleine de candeur, et de l'enten-
« dre chanter ainsi le charme et la puissance
« d'un attrait qu'elle ignorait en elle. Sa voix
« contenait quelque chose de la plainte, et
« l'éclat de ses regards modestes était tempéré
« par de longues paupières qui déjà cachaient
« des larmes. Sans doute à son insu les Muses
« lui avaient découvert les mystères sérieux de
« la vie, et lui avaient donné dans ses songes
« le pressentiment de toutes les douleurs dont
« son ame devait être accablée. Elle ne tardera
« pas en effet à être foulée aux pieds par le
« malheur; et bientôt le souffle glacé de la
« mort achèvera de la détruire avant le temps.»

Pendant que Tirésias parlait, Daphné pleurait au souvenir de la fille d'Œdipe. Hécube et ses nobles filles pleuraient aussi. Hélène avait abaissé son voile pour dérober aux autres sa vive émotion; la pensée toujours présente de sa faute faisait qu'elle osait à peine pleurer les infortunes de la vertu.

Après un moment de silence, Tirésias se décida enfin à achever son récit. Il le continua en ces mots :

« La ville de Cadmus est délivrée, mais à quel prix, dieux immortels ! Les Argiens avaient fui ; ils avaient abandonné tous leurs camps, excepté celui d'Adraste au pied du mont Teumesse où ils s'étaient retranchés. Les familles de Thèbes sortant des remparts se répandaient dans les campagnes. Oh ! qui pourrait peindre l'aspect de ces champs couverts de cadavres ? Qui pourrait peindre ces femmes, ces enfants, ces vieillards parmi ces vastes moissons de la mort, et cherchant à reconnaître leurs parents, leurs amis ? Qui pourrait peindre la douleur de ces mères lorsqu'elles retrouvent leurs fils privés de vie, de ces jeunes épouses arrosant de leurs larmes ceux avec qui elles se promettaient de si heureux jours ? Qui pourrait peindre encore la stupeur de ces guerriers se reposant avec inquiétude sur leurs armes, et tout épouvantés de leurs triomphes sanglants, de leur gloire funeste ? Oh ! combien je me félicite de n'avoir point vu de telles scènes de deuil !

« Cependant Créon, proclamé roi par le sénat de Thèbes, ordonne de magnifiques funérailles pour les héros morts en défendant la patrie. Devant chaque porte de la ville on

construit d'immenses bûchers. L'eau des lustrations purifie les seuils inondés de sang. Les corps sont choisis avec soin pour livrer aux flammes ceux des Thébains, et abandonner aux oiseaux du ciel et aux chiens dévorants ceux des enfants de Danaüs. Étéocle, revêtu des ornements de la dignité royale, vains ornements achetés par tant de crimes ! Étéocle est placé sur un bûcher séparé, le plus élevé de tous.

« Les Thébains étaient occupés de ces lugubres apprêts, lorsque deux hérauts, envoyés par Adraste, se présentèrent : l'un tenait à la main le rameau des suppliants, et l'autre portait le rameau d'olivier. Ils sont introduits devant Créon. Le héraut que protège le rameau des suppliants s'avance le premier, et parle en ces termes : « Roi de Thèbes, la vic-
« toire a couronné vos armes; mais voici ce
« qu'a dit le vénérable Adraste, comblé de
« mille douleurs : « L'homme ne doit point
« s'enorgueillir de ses succès; car la fortune est
« trompeuse, et Jupiter envoie des malheurs
« à ceux qui n'usent pas avec modération de
« la prospérité. Que Créon me permette d'en-
« lever les Argiens morts sous les murs de

« Thèbes; je lui rendrai ceux des Thébains
« qui ont péri dans mon camp. Et, lorsque
« trois jours auront été passés dans le deuil
« et dans les larmes, lorsque, pendant trois
« jours, nous nous serons nourris, dans les
« festins funèbres, de la chair des victimes
« immolées pour le repos des mânes, alors je
« me retirerai avec les débris de mon armée; »
« Le vénérable Adraste nous a dit encore,
« ajoute le héraut : « Dès que vous aurez ob-
« tenu la permission d'enlever les morts, vous
« vous hâterez de venir me l'annoncer, afin
« que j'aie moi-même chercher sur mon char
« mes deux gendres malheureux, le vaillant
« Tydée, et Polynice, le plus infortuné des
« hommes. J'ordonnerai ensuite les prépara-
« tifs pour les autres funérailles. »

« Le héraut cesse de parler; et Créon, le
farouche Créon, qui avait eu peine à le laisser
achever, Créon, promenant autour de lui des
regards sinistres, s'écrie d'une voix terrible :
« Malheur aux vaincus ! il sied bien à Adraste
« de venir aujourd'hui réclamer des bienfaits !
« Malheur, trois fois malheur aux vaincus !
« Tydée est un furieux qui a déshonoré les
« derniers instants de sa vie ; Polynice est un

« sacrilège : je jetterai au loin les cadavres de
« tous les deux, pour qu'ils soient l'un et l'au-
« tre dévorés avec ignominie par les bêtes
« féroces. Je ne souffrirai pas non plus qu'au-
« cun de vos soldats reçoive la sépulture. Mal-
« heur, malheur aux vaincus ! Quant au petit
« nombre de Thébains morts dans le camp
« d'Adraste, je n'ai pas besoin qu'ils me soient
« rendus ; je saurai bien les envoyer chercher,
« et les faire enlever malgré votre roi. »

« Telle fut la réponse de Créon : les hérauts
ministres de paix se retirent en gémissant ; et
le tyran fait publier cette loi : « Tous ceux qui
« donneront la sépulture aux traîtres seront
« punis de mort. » Il envoie en même temps
de forts chariots, posés sur quatre roues, avec
une escorte nombreuse, pour recueillir les
corps des Thébains qui ont péri dans le camp
d'Adraste. Le roi d'Argos, privé de tous ses
chefs vaillants, entouré de veuves désolées, et
livré lui-même, avec ses soldats, à cet abatte-
ment qui ôte tout courage, ne peut opposer
aucune résistance. Forcé de céder à la cruelle
nécessité, sitôt qu'il connaît le barbare des-
sein de Créon, il se décide à fuir avec précipi-
tation, et à se retrancher derrière le mont
Teumesse pour attendre la nuit.

« Les Thébains trouvent le camp abandonné : ils s'emparent des corps de leurs compagnons, les placent avec soin sur les chars, et se retirent, non sans avoir auparavant prodigué des outrages aux cadavres des Argiens, et sans avoir enlevé d'éclatantes dépouilles. Les femmes d'Argos, cachées sur les sommets du mont Teumesse, voyaient de loin s'éloigner les chars funèbres. Elles poussaient vers le ciel de lugubres clameurs. « Épouses et « mères de Thèbes, s'écriaient-elles, que vous « êtes heureuses ! » Elles forment néanmoins des simulacres de funérailles, et mènent un deuil insensé. Elles prennent alors la résolution d'aller en suppliantes à la cour de Thésée pour implorer les secours de ce héros contre la barbarie de leurs ennemis. Là sont les autels de la Miséricorde, qu'elles embrasseront jusqu'à ce qu'elles aient obtenu justice et pitié.

« Famille de Priam, je ne vous entretiendrai point de cette ambassade douloureuse qui donnera lieu à la guerre des Épigones, guerre équitable, puisqu'elle avait pour objet la religion des tombeaux. Ce sont les maux que cette guerre funeste a attirés à ma patrie

qui m'ont forcé de l'abandonner avec ma fille. Hélas! devin de malheur, j'étais devenu insupportable à l'inflexible Créon, qui ne voulut pas accepter la dure leçon de l'adversité. Mais qu'ai-je besoin de vous parler de mes propres infortunes! Je vais continuer mon récit.

« La ville de Cadmus était plongée dans la consternation la plus profonde. Il n'y avait point de famille qui n'eût des pertes à pleurer; les maisons étaient vides, car tous les habitants étaient autour des bûchers: il n'était resté que des guerriers blessés, et auprès d'eux des vieillards et des femmes pour leur prodiguer les soins nécessaires. Antigone errait tout en larmes dans cette ville déserte. Elle n'avait pas voulu se rendre aux pompeuses funérailles d'Étéocle, parceque Polynice était destiné à ne pas recevoir les honneurs funèbres. Elle roulait dans sa pensée mille projets incertains; son cœur magnanime luttait entre l'obéissance aux lois et le desir d'affranchir du dernier opprobre le frère que lui donnèrent les dieux. Elle était agitée par cet instinct de dévouement qui vivait toujours en elle, et qui la portait à surmonter même la rete-

nue de son sexe. Elle s'informe avec soin de ceux qu'elle rencontre, et qui viennent des funérailles, du lieu où est étendu le corps de l'exilé. « Polynice, lui dit-on, a été dépouillé, « et laissé nu au pied du tertre de Niobé: c'est « là que ce triste objet de terreur et de pitié « a reçu le coup de la mort. Des gardes sont à « ses côtés pour écarter ceux qui auraient la « témérité de vouloir l'ensevelir. Les chiens et « les corbeaux peuvent seuls s'approcher du « cadavre. »

« Antigone, alors, décidée à braver tous les obstacles, se rend auprès d'Ismène, qui s'était retirée dans le palais pour cacher à tous les yeux ses mortelles douleurs. « Ma sœur, lui « dit-elle, nos malheurs ne sont pas finis. « Comme si notre déplorable famille n'avait « pas assez des maux qu'elle a endurés, voilà « que Créon livre Polynice aux bêtes sauvages « et aux oiseaux du ciel. Ah! s'il fut coupable, « ses fautes ne sont-elles pas expiées par une « vie si misérable, et par une mort plus misé- « rable encore? Ismène, j'ai conçu un projet « hardi sans doute; mais dans les grandes in- « fortunes on ne peut pas régler toutes ses « démarches comme durant le cours ordinaire

« de la vie. Dès que la nuit aura couvert la
« terre, j'irai donner la sépulture à Polynice :
« si vous voulez m'accompagner, un tel pro-
« jet sera plus facile à exécuter. »

« Ma sœur, répond Ismène, c'est aussi une
« grande douleur pour moi de savoir le mal-
« heureux Polynice privé de sépulture; mais
« comment enfreindre des ordres aussi sé-
« vères? si les hommes doivent obéir, à plus
« forte raison de jeunes filles. Nous n'avons
« ni la force qui fait qu'on peut braver la ri-
« gueur d'une loi, ni, laissez-moi vous le dire,
« cette raison élevée qui permet d'examiner
« jusqu'à quel point cette loi est juste ou in-
« juste. »

« Ma sœur, disait à son tour Antigone,
« les lois peuvent-elles jamais ordonner une
« impiété? Non, il ne s'agit point ici d'exa-
« miner. Je ne désapprouve pas cependant
« vos réflexions timides; je crains qu'en effet
« vous n'ayez raison de vous opposer à ma
« résolution : je l'exécuterai néanmoins; oui,
« je l'exécuterai; car je me sens poussée comme
« par une force invincible qui m'entraîne au-
« delà de moi-même, au-delà du devoir peut-
« être. »

« Antigone, reprit Ismène, allons nous je-

« ter aux pieds de Créon; et demandons au
« frère de Jocaste la grace de l'exilé. » Anti-
gone consentit à suivre l'avis de sa sœur;
mais elle était bien loin de s'attendre au
succès.

« Les deux sœurs se rendirent aussitôt dans
l'appartement de Créon. Il revenait des funé-
railles de son fils Ménécée, qui s'était si géné-
reusement dévoué pour la patrie. « Roi de
« Thèbes, lui disaient-elles en embrassant ses
« genoux, prenez pitié de ce reste malheureux
« du sang d'Œdipe. Ah! nous vous en conju-
« rons par tant de souvenirs cruels qui re-
« posent sur deux orphelines délaissées; nous
« vous en conjurons par l'urne modeste où
« reposent les cendres de celle qui se nommait
« votre sœur, et qui nous donna le jour, ne
« prolongez pas les misères de notre frère Po-
« lynice. Jamais il ne ceignit la triste cou-
« ronne d'Œdipe: il est mort sous le poids de
« l'exil, à la vue de sa ville natale, et au mi-
« lieu des champs où se joua son enfance for-
« tunée. Hélas! ce ne sont point les honneurs
« du bûcher funèbre que nous implorons pour
« lui; ses mânes plaintifs, au défaut du trône,
« demandent seulement quelques grains de
« poussière. »

« Je pourrais me dispenser, dit Créon, de
« vous rendre compte des raisons qui m'ont
« porté à une telle sévérité; néanmoins je veux
« bien vous en instruire. Étéocle est mort roi
« de Thèbes; et, avant de mourir, il a défendu
« que Polynice, assassin de la patrie, fût en-
« seveli. Qu'y a-t-il de plus sacré que la vo-
« lonté des morts, sur-tout lorsque c'est un
« roi qui commande du sein du tombeau? »

« Créon, s'écrie Antigone, ce n'est point le
« roi de Thèbes qui a prononcé l'arrêt; c'est le
« génie aveugle de la vengeance. Ah! pour
« Étéocle lui-même, ne croyez pas à des pa-
« roles que la mort l'a empêché de rétracter;
« ne le punissez pas d'avoir laissé les Furies
« parler par sa bouche. »

« N'abusez point de ma patience, dit Créon
« avec colère: filles de l'opprobre et du mal-
« heur, ce n'est point à vous à interpréter la
« volonté d'un roi mourant. D'ailleurs le sé-
« nat de Thèbes s'est expliqué. » En parlant
ainsi, l'inexorable Créon s'éloigne, et laisse
les deux sœurs plongées dans un douloureux
étonnement. Antigone alors comprend qu'elle
seule pourra rendre les derniers devoirs à son
frère. Semblable à l'alcyon timide, qui se ca-

che parmi les algues du rivage, lorsque sur la mer la tempête vient lui causer trop de terreur, Ismène s'enfuit, épouvantée des dures paroles de Créon, et se retire dans son appartement.

« Antigone se retire aussi dans le palais d'OEdipe, palais que désormais elle n'habitera plus; mais c'est pour aller pleurer encore une fois dans le lieu obscur qui recelait les restes de la malheureuse Jocaste. Elle réunit sur cette tombe ignorée une boucle de ses cheveux à celle des cheveux de son père, qu'elle-même y avait attachée.

« Dès que la nuit a étendu ses voiles sur la terre, elle s'échappe furtivement, semblable à la magicienne qui va converser avec les mânes. Hélas! la vierge magnanime ignore les enchantements et l'art d'évoquer ceux qui ne sont plus; mais elle croit que la mort ne peut rompre les liens de nos affections. Couverte d'un long voile, elle se glisse mystérieusement dans l'ombre. Arrivée près de la porte Néitide, elle est interrogée par les gardes vigilants: « Sans doute, lui dit-on, vous êtes
« une jeune épouse que la guerre vient de

« rendre veuve, et vous allez nourrir votre
 « douleur autour des bûchers qui ont consumé
 « le guerrier courageux; mais, femme infor-
 « tunée, croyez-nous, il serait plus sage d'at-
 « tendre que le jour fût venu. Vous allez être
 « effrayée par les ombres des morts; car c'est
 « l'heure où les mânes qui n'ont pas encore
 « traversé le Styx accourent, avec un triste
 « empressement, pour se repaître des libations
 « faites autour des tombeaux, et pour goûter
 « le sang des victimes expiatoires. Croyez-
 « nous donc, il serait plus sage d'attendre que
 « le jour fût venu. »

« Hélas! répond Antigone, je ne suis point
 « une jeune épouse; je suis une fille délaissée
 « qui a perdu ses deux frères, moissonnés
 « misérablement à la fleur de leur âge; et
 « maintenant je suis seule. »

« Infortunée, réplique l'un des gardes,
 « ceux qui vous ont donné le jour ont-ils donc
 « aussi péri? »

« Oui, répond Antigone; mon père et ma
 « mère ne sont plus; je suis seule. »

« Ne vous reste-t-il pas au moins une sœur
 « chérie? » reprend encore l'un des gardes.

« Il me reste une sœur, dit Antigone en

« soupirant; mais elle est plus jeune que moi,
« et elle ne peut me servir d'appui. »

« Pauvre orpheline, dit alors le même garde,
« je ne suis point étonné que la douleur ôte
« toute prudence. Si vous veniez à être saisie
« par l'effroi, seule, vous pourriez mourir dans
« d'inexprimables angoisses. Jeune fille, re-
« tirez-vous, rentrez dans Thèbes, et demain
« vous pourrez, à votre gré, mener le deuil
« parmi les funérailles. »

« Mais Antigone, sans écouter davantage
les discours qu'on lui tenait, franchit le seuil
de la porte Néitide, et dirige ses pas du côté
du tertre où repose Niobé avec ses filles.

« Des soldats veillaient auprès du corps de
Polynice, jeté nu, comme le naufragé, sur
les bords de la mer, et que les pirates ont
odieusement dépouillé. Ce corps, éclairé par
la lueur blanchissante de la lune, paraissait
de loin un de ces monceaux isolés de neige
qu'aux premiers jours du printemps on aper-
çoit encore parmi les mousses rougeâtres, sur
les croupes élevées du Ménale. La vierge du
Cythéron n'est point assez près pour recon-
naître son frère; mais elle ne doute pas que
ce ne soit lui-même. Polynice lui paratt seu-

lement endormi ; puis elle croit le voir se réveiller doucement, se lever et marcher à sa rencontre. Il a une taille plus haute qu'à l'ordinaire ; son air est calme et solennel ; et il salue sa sœur d'un geste amical. Alors elle s'arrête et pousse un grand cri : elle voit que le malheureux est resté couché dans la poussière. Elle fait un effort sur elle-même, et elle continue de s'avancer, quoique ses genoux défaillants se dérobaient sous elle. Hélas ! rien ne favorisait le pieux dessein de la vierge timide. Il n'y avait aucun bosquet où elle pût se cacher pour épier le moment favorable ; aucun nuage ne troublait la sérénité d'un ciel étoilé. Cependant elle s'approche, toujours à pas lents, et la tête baissée, car ses yeux ne peuvent regarder autour d'elle sans voir de grandes ombres qui se traînent sur les rives des fleuves et le long des fontaines. Elle prie les dieux immortels de la pardonner si son action renferme quelque chose de répréhensible. Elle tremble de frayeur au milieu de ces campagnes désolées ; et son oreille épouvantée entend de longs et sourds gémissements qui sortent du sein de ce morne et vaste silence : « Terre de deuil, dit-elle en elle-même, tu

« gémis ! » De temps en temps, les bêtes féroces, réveillées par l'odeur du carnage, se lèvent à moitié dans leurs tanières, et poussent d'affreux rugissements qui retentissent dans la profondeur des forêts ! Déjà elles sont rassasiées de cadavres ; mais elles voudraient s'en rassasier encore. La nuit n'est pas assez avancée ; elles attendent le moment où elles ont coutume de tromper la vigilance des chiens et de surprendre plus facilement les troupeaux dans le parc du berger qui a succombé au sommeil.

« Les gardes allaient et venaient auprès du corps de Polynice ; et, lorsqu'ils se rencontraient, ils s'arrêtaient un instant pour vouer le proscrit à la colère des dieux infernaux. Antigone se présente à eux : « Soldats, leur dit-elle avec douleur, pourquoi outragez-vous ainsi ce corps sans défense ? Ah ! c'était lorsque la voix de Polynice pouvait se faire entendre, lorsque son front attendait le bandeau royal, qu'il fallait lui prodigier vos menaces. Maintenant où est le courage ? »

« Jeune fille, répond un des soldats, vous qui errez ainsi, pendant la nuit, au sein de ces terribles solitudes, qui êtes-vous ? Qui

« êtes-vous, pour venir nous interroger et
« nous blâmer de ce que nous exécutons les
« ordres sévères qui nous ont été donnés? »

« Je ne vous blâme point, réplique Anti-
« gone en pleurant, je ne vous blâme point de
« ce que vous exécutez les ordres qui vous
« sont donnés; mais je vous blâme d'outrager
« un mort. Il fut le fils de votre roi; il devait
« être un jour votre maître. Quant à moi, in-
« fortunée! je suis la sœur du proscrit. Du
« moins vous me permettrez de rassasier ma
« douleur par la vue de ce corps inanimé. »

« A ces mots, sans attendre la réponse des
gardes, et, profitant de l'étonnement dont ils
sont frappés, elle s'élançe auprès du cadavre.
En même temps elle détache à la hâte le long
voile qui couvre sa noble figure, et jette ce
voile pudique sur le corps de son frère. Puis,
s'inclinant sur le visage de ce frère chéri, An-
tigone le baigne de larmes, et lui adresse de
touchantes paroles, qui eussent ému l'ame la
plus farouche. « O mon frère! disait-elle en-
« suite à voix basse, non, ta sœur ne souffrira
« pas que tu sois exilé des royaumes sombres,
« comme tu l'as été de ta patrie et du trône
« de tes pères! » En parlant ainsi, elle avait

pris, à la dérobee, une poignée de poussière dont elle parsemait le corps de Polynice. Les gardes veulent la retenir, mais ils n'osent porter la main sur la fille des rois. D'ailleurs un respect religieux pour le devoir qu'elle accomplit en cet instant les contient comme malgré eux. Le souvenir des vertus d'Antigone, de son dévouement pour son père, leur inspire aussi un sentiment d'admiration qui les fait hésiter sur ce qu'ils ont à faire. Enfin ils la conjurent d'avoir pitié d'elle-même, et de ne point s'exposer à la mort.

« Elle, pendant que les gardes délibèrent entre eux, va puiser un peu d'eau à une fontaine qui coulait non loin de là. Elle lave la blessure de Polynice, place une boucle de ses cheveux sur la poitrine de l'infortuné, et, sur son front, une fleur de lotos, symbole de la vie future. Elle jette encore une seconde et une troisième poignée de terre autour du corps, et lui crie un dernier adieu. Maintenant elle est satisfaite; la cérémonie expiatoire est accomplie, les mânes plaintifs de son frère sont apaisés. Au moment où elle allait se retirer, deux des gardes se placent à ses côtés pour la conduire dans la ville, et de là

au palais de Créon. Elle marchait sans crainte entre les deux soldats : le visage de la vierge magnanime était à découvert, car elle avait laissé son voile sur le corps de Polynice.

« Le sort d'Antigone ne fut pas long à être décidé. Elle habite quelques instants encore la prison où elle avait déjà été enfermée pour soigner la dure captivité de son père. Elle sait qu'elle n'a point de grâce à attendre. Elle commence à se familiariser avec les idées de la mort. Hélas ! la vie n'avait eu jamais aucun charme pour elle ; et néanmoins elle sent quelque regret de la voir sitôt lui échapper. Il lui semble que, quitte envers sa famille, elle pourrait désormais vivre pour elle-même. Elle pense avec amertume à Hémon, noble choix qui lui fut indiqué par le malheur. Une douleur intime et profonde réveille en elle tout ce qui peut y rester de faible. Elle va mourir, elle en est certaine ; mais elle ignore quel supplice lui est réservé. Elle craint que la vengeance trompée ne s'étende sur elle après sa mort, et que la sépulture ne lui soit encore refusée. Quel courage eût pu soutenir de telles idées, un tel état d'abandon et de délaissement ? Cependant elle est rassurée par

les dernières paroles d'Œdipe mourant; et elle se plaît à répéter en elle-même tous les discours de son père. « Telles sont, se disait-elle, les choses sublimes qu'il me racontait sur les rivages de l'Aulide; tels furent ses adieux sur le Cythéron. »

« Il n'est que trop vrai, Antigone est condamnée à mourir; et de quelle mort, grands dieux! Elle sera enfermée dans une caverne, un pain et un vase plein d'eau seront mis à ses côtés. Créon croit éviter ainsi tout reproche d'impiété, et se soustraire à cette sorte de souillure qui atteint le juge lorsqu'il déclare qu'un coupable mourra de faim, séparé de la société des hommes. L'entrée de la caverne sera scellée par une pierre énorme. Tel est l'arrêt du roi: cet arrêt est confirmé par le trop faible sénat de Thèbes.

« Antigone est tirée de sa prison pour marcher à la mort: douce victime, elle allait à son dernier asile sans faire entendre une seule plainte. Affaissée sous le poids de tant de maux, elle forme avec peine ses pas. C'est la force et non le courage qui lui manque. Un soldat la soutient en gémissant. Mais la vierge pudique regrette de n'avoir point, comme dans les

jours où elle voyageait en suppliante, un long voile pour cacher son visage charmant, baigné de larmes. « Hélas ! disait-elle à ses gardes, « je n'aurai donc pas la douceur d'embrasser « une dernière fois ma sœur Ismène ; je ne « verrai point, avant de mourir, la compagne « de mon enfance, la fille de Tirésias ! Sans « doute, ajoutait-elle ensuite, sans doute il « vaut mieux que je subisse mon sort dans la « solitude. » Le soleil éclairait de ses derniers rayons les sommets du mont Phicéus. « Lumière « du jour, disait-elle alors, je n'ai plus à jouir « que quelques instants de tes bienfaits ! Ah ! « je respire encore l'air des vivants ! Je ne « tarderai pas de retrouver les déplorables « auteurs de mes jours, et mes deux frères « malheureux ; peut-être pourrai-je leur être « de quelque secours dans le sein des royaumes « sombres. Cet anathème qui pesait sur le « sang d'Œdipe, cet anathème terrible ne se « prolongera pas au-delà de cette vie passagère. La mort aura tout purifié ! Et ma « désobéissance, trop punie sans doute, aura « du moins permis à Polynice de se réunir « avec sa famille. J'aurai fini son exil. »

« Pendant qu'elle parlait ainsi, on arrive à

la caverne. La vierge sublime y entre; un soldat y entre avec elle, dépose à ses pieds le vase plein d'eau, et le pain, dernier aliment accordé à la fille d'OEdipe. Il y joint une corbeille de fruits, et il se retire en versant un torrent de larmes. Ensuite, pour obéir aux ordres cruels qui lui sont donnés, il roule devant l'entrée de la caverne une pierre énorme.

« Le bruit de l'arrêt qui condamne Antigone à mourir de faim ne tarde pas de se répandre dans la ville. Ismène, qui était retenue dans son appartement par des gardes, est saisie d'un violent désespoir : maintenant elle se reproche sa faiblesse; elle s'estimerait heureuse de partager le sort de sa sœur. Elle parvient enfin à s'échapper, et elle accourt auprès de ma fille Daphné. Toutes les deux, avec leurs jeunes compagnes et quelques mères vénérables, se rendent autour de la caverne. Hélas! aucune d'elles n'ose concevoir la pensée de chercher à enlever la pierre qui en ferme l'entrée, tant était grande la terreur qu'imprimait le caractère inexorable de Créon! tant le respect pour une loi avait aussi quelque chose de religieux et de terrible!

D'ailleurs il ne fallait pas de faibles bras pour accomplir un tel dessein ; et des gardes, dispersés çà et là, semblaient surveiller de loin le tombeau de la vierge magnanime.

« Alors commencent les entretiens de la mort. Antigone, reconnaissant la voix de sa sœur, celle des compagnes de sa jeunesse et des mères vénérables, éprouva une vive joie. Elle parlait aux jeunes filles des jeux de l'enfance, elle parlait aux mères des révélations d'une autre vie. « Ma sœur, disait-elle en suite, et toi, Daphné, je vous en conjure, « n'amollissez pas mon courage par vos plain-
« tes touchantes ; chantez alternativement les
« hymnes de l'Aonie : les accents des Muses
« suspendent les peines de l'ame ; ils adouci-
« ront ce que les derniers instants ont de trop
« funeste. » Elles chantaient pour obéir à Antigone ; mais elles chantaient en pleurant. Antigone, du fond de la caverne, répondait à ces doux refrains qui avaient été faits pour les jours de fête. Et lorsque les chants cessaient, on entendait un concert de gémissements. Antigone demandait de nouveaux chants ; elle y répondait toujours : ensuite revenaient les entretiens de la mort. Voici quelques unes des paroles d'Antigone :

« Souvenirs de la vie, éteignez-vous en moi.
« Fleurs des prairies, déjà depuis long-temps
« vous n'aviez plus de charmes pour la fille
« d'OEdipe : souvenirs de la vie, soyez à pré-
« sent pour moi ce qu'étaient naguère les
« fleurs des prairies. Mon père, sur les rivages
« de l'Aulide, me racontait un jour l'histoire
« d'Eurydice. Cette nymphe charmante mou-
« rut au printemps de son âge. Son époux
« descendit sur les sombres bords; et, vain-
« queur du dieu des Enfers, il ramenait Eu-
« rydice sur la terre. Elle commençait à en-
« trevoir avec étonnement la clarté du jour :
« Orphée, oubliant la loi qui lui fut imposée,
« se retourne pour considérer celle qu'il ai-
« mait; et, elle lui fut ravie de nouveau : elle
« s'échappe, fugitive comme un songe. Ah! je
« ne veux pas regarder derrière moi! Souvenirs
« de la vie, éteignez-vous dans mon cœur.
« L'espérance a toujours habité mon sein;
« mais, à la fin, l'espérance s'est enfuie. Oui,
« maintenant je vivrais en vain; je le sens,
« la douleur a tout détruit. L'arbre consumé
« par le feu laisse-t-il autre chose que des
« cendres? Mais vous, mes compagnes, que
« j'entends gémir, ne vous interdisez pas l'es-

« pérance : vous n'êtes pas les filles d'OEdipe.
 « Et toi, Ismène, ne t'interdis point l'espé-
 « rance, tu n'es pas Antigone : ton père mou-
 « rant ne t'a point dit les illusions de la vie.
 « Va, tu ne seras pas seule sur la terre; lors-
 « que ta sœur ne sera plus, ta faiblesse trou-
 « vera un autre appui. Hélas! devenue faible
 « moi-même, je n'aurais pu protéger long-
 « temps ma sœur Ismène. Vous toutes, mères
 « vénérables, et vous, compagnes de mon
 « enfance, ne me plaignez point; ce jour n'est
 « pas sans avenir. La mort ne finit pas nos
 « destinées. »

« Personne ne viendra-t-il délivrer la sup-
 « pliante? » disaient les mères vénérables, en
 regardant autour d'elles. « Personne ne vien-
 « dra-t-il délivrer la vierge innocente, la douce
 « victime? » disaient à leur tour les jeunes
 filles en pleurant. « Non, répondait Antigone,
 « personne ne viendra délivrer la suppliante.
 « Il serait trop tard, je sens les premières at-
 « teintes de la mort. Ah! les pressentiments
 « de la mort ne sont pas nouveaux pour moi,
 « je les ai déjà éprouvés. J'en fus délivrée
 « alors; mais aujourd'hui nul ne viendra me
 « secourir. Nul ne viendra me montrer que les

« orages sont apaisés. Dites-moi, mes compa-
« gnes, si le ciel est toujours serein, car ici je
« suis dans une obscurité profonde. » On lui
dit que le ciel avait toute sa sérénité.

« En effet, jamais le manteau de la nuit ne
brilla d'un plus doux éclat. La lune, au haut
des cieux, ressemblait à la lampe des tom-
beaux : cette lumière touteuse, tempérée en-
core par les vapeurs de la terre, paraissait,
en éclairant tous les objets, les couvrir d'un
voile mystérieux et paisible. De temps en
temps un vent léger agitait le feuillage des ar-
bres, et se jouait dans les boucles de cheveux
des jeunes filles. Il y avait dans l'air un par-
fum qui s'exhalait des plantes et des fleurs.
Sacrifice de l'innocence, tu étais agréé par les
dieux !

« La nuit se passa ainsi, avec des alterna-
tives de chants et d'entretiens. Quelquefois
Antigone demandait si la nuit était bien avan-
cée; et, lorsque le crépuscule parut, elle de-
manda si l'aurore était prochaine. « Oui, lui
« répondit-on, l'aurore est bien près de paraî-
« tre. Les sommets des montagnes commen-
« cent à être éclairés; des nuages de feu dorent
« l'horizon. »

« L'aurore est bien près, dit Antigone; je ne « la verrai point. Ah! il me semble qu'un peu « de lumière entre dans ma caverne. » Elle voulut alors reprendre les entretiens; mais sa voix baissait. Elle pria de recommencer les chants : et elle ne répondit point aux refrains. Elle fut appelée avec angoisse par Ismène et par ma fille; et on n'entendit qu'un léger murmure qui ne put devenir une parole articulée. Les pleurs et les gémissements redoublèrent. Le soleil en ce moment s'élançait sur son char de feu : on interrogea encore; mais aucun bruit ne sortit de la caverne.

« Cependant Hémon, que ses graves blessures retenaient sur un lit de douleur, était dans une inquiétude mortelle. Il s'était fait raconter les funérailles des héros; il s'était informé du sort de Polynice. Il avait osé blâmer son père du barbare traitement qu'il faisait essuyer à un fils d'OEdipe; et le chagrin amer qu'il en avait ressenti n'avait fait qu'aggraver son mal. Mais il était bien loin de se douter du dernier dévouement d'Antigone, et du sort qui était réservé à cette princesse magnanime. Il l'apprend enfin. Aussitôt il se lève, et se traîne, presque mourant, aux genoux de son

père, qui demeure inflexible. Alors, sans perdre de temps, et rassemblant le peu de forces qui lui restent, il se revêt de ses armes, à l'insu de ses gardiens. Il se dérobe ainsi à tous les regards : c'était le moment où le sommeil a le plus de charmes pour les mortels. Il accourt du moins pour recueillir les dernières paroles d'Antigone. Il arrive, il demande, à grands cris, où est la douce victime. On ne lui répond que par des larmes et des gémissements. Il interroge de nouveau avec une anxiété terrible. On lui montre la pierre qui scellait l'entrée de la caverne. « Femmes, dit-il, et vous, jeunes filles, retirez-vous : que la faute, s'il y en a une, retombe toute sur moi ! Retirez-vous, » dit-il encore ; car on ne peut lui obéir assez promptement au gré de son impatience. Alors, sans consulter ses forces, épuisées à-la-fois par les vives douleurs de ses blessures, et par les cruelles souffrances de l'ame, il saisit la pierre, il l'ébranle, la détache, et la fait rouler assez loin pour dégager l'entrée de la caverne. Il se précipite dans le tombeau de la vierge magnanime : elle rendait paisiblement le dernier soupir, comme l'enfant qui s'endort, plein d'innocence.

cence, sur le sein de sa nourrice. Les yeux d'Antigone ont pu néanmoins, avant de mourir, voir encore une fois le généreux Hémon. Elle ne lui a adressé aucune parole; mais un sourire de résignation et de bonheur s'est reposé un instant sur ses lèvres; et ce sourire, dernier éclair de la vie, a été remplacé aussitôt par le calme solennel de la mort.

« Hémon, saisi d'une joie douloureuse, a recueilli dans son ame le sourire de la victime, expression touchante d'un amour qui fut toujours si pur, et qui maintenant est revêtu d'immortalité. Le soleil éclairait de ses premiers rayons la caverne, tapissée de lierre et de mousse. Antigone n'avait point touché aux aliments qui furent mis à ses côtés. Elle n'avait cependant pas succombé aux cruelles angoisses de la faim; mais elle s'était flétrie, semblable à un beau rosier dont l'orage aurait brisé la tige. L'arbuste odorant, détaché de la terre qui l'a nourri, et jeté sur une pierre aride, peut conserver quelques instants encore ses fleurs charmantes; mais elles ne tardent pas de se faner, et le parfum qu'elles exhalent finit par s'évanouir tout-à-fait dans les airs. Ainsi Antigone mourut accablée sous le poids

des souffrances, et non dans les angoisses de la faim; ainsi furent trompées à-la-fois et la vaine précaution du roi de Thèbes et la pitié stérile du soldat. Le fils de Créon, s'inclinant sur la vierge privée de vie, lui parle à voix basse, comme dans la crainte d'interrompre le repos sacré de l'innocence: « C'est donc aujourd'hui, dit-il, que la suppliante du Cythéron devient mon épouse! Oui, c'est aujourd'hui que vont s'accomplir les promesses d'Amphiaräus. Antigone, tu n'attendras pas long-temps celui que tu daignas aimer au fond de ton cœur. »

« Les femmes et les jeunes filles s'étaient rapprochées de la caverne; elles entendaient les paroles du héros : elles gardaient le silence, sans oser l'interroger; mais elles ne pouvaient se persuader que les yeux de la vierge fussent fermés sans retour à la clarté des cieux. Ismène, tout en larmes, s'approchant encore, considérait avec une sorte de respect sa sœur ensevelie dans les ombres mystérieuses de la mort : « C'en est fait, disait-elle, Antigone n'existe plus. Elle s'est éteinte dans l'excès de la douleur. Et moi, infortunée! que vais-je devenir? Trop tard j'ai ap-

« pris à te connaître, ame sublime de ma
« sœur! Ah! il fallait que je fusse bien étran-
« gère à tous les sentiments élevés, pour avoir
« pu ignorer si long-temps ce que ton cœur
« renfermait de touchant et de magnanime.
« Accoutumée à apprécier l'existence d'après
« des idées moins hautes que les tiennes, je te
« voyais sans envie concevoir et exécuter de
« généreux desseins. Le malheur s'étendait
« autour de nous, le malheur frappait toute
« notre famille déplorable; et j'accueillis en-
« core l'espérance, et l'avenir avait encore des
« charmes pour moi. Hélas! j'ai été faible jus-
« qu'à la fin. Maintenant que je pourrais
« comprendre tes paroles, et m'encourager de
« tes exemples, maintenant tu m'es ravie. »

« Daphné, accablée elle-même de douleur,
cherchait à calmer la douleur d'Ismène. Elle
la serrait avec tendresse dans ses bras; et
toutes deux pleuraient amèrement la mort
d'Antigone.

« Les femmes et les jeunes filles versaient
aussi des larmes abondantes; elles se disaient
les unes aux autres: « Voyez la douce vic-
« time! comme elle repose paisiblement!
« comme, sur sa belle figure, on retrouve en-

« core la trace des plus nobles pensées, des
« affections les plus touchantes! Ne dirait-on
« pas que, dans un songe merveilleux, elle
« reçoit les graves révélations des Muses? »

« Hémon, debout aux côtés d'Antigone, la
considérait, sans faire attention aux entre-
tiens des femmes et des jeunes filles. De temps
en temps il laissait échapper de sa poitrine de
profonds soupirs; puis il repassait dans sa
mémoire les paroles qu'il avait ouïes sortir de
la bouche d'Antigone, lorsqu'il traversait,
avec la suppliante, la forêt de Némée. « Déjà,
« lui disait-il, tu avais entendu la voix qui
« sort des tombeaux; déjà, trop cruellement
« blessée par la douleur, tu te penchais, ar-
« buste charmant, vers la terre, dernier asile
« des hommes. Ah! si du moins l'aquilon eût
« retenu, à l'instant même, son souffle des-
« tructeur! »

« A ces mots, Hémon, se retournant du
côté des femmes et des jeunes filles, leur parle
ainsi d'une voix pleine de douceur: « Mères
« vénérables, et vous, vierges modestes, vous
« toutes qui entouriez la caverne, dites-moi,
« du fond de sa demeure funèbre, a-t-elle
« conversé avec vous? Avez-vous recueilli

« quelques sons harmonieux du cygne mourant? »

« Oui, répond une femme, Antigone a con-
« versé avec nous; et sa voix mélodieuse avait
« le pouvoir de suspendre un peu l'amertume
« de nos peines. Elle nous parlait de la vie
« future; et ses nobles pensées élevaient notre
« ame. »

« Pour nous, dit une jeune fille en pleurant,
« elle nous entretenait des jeux de notre en-
« fance. Hélas! désormais nous ne cueillerons
» plus les fleurs des prairies, si ce n'est pour
« parer son tombeau. »

« Elle a été pour la mort, reprend une
« femme, ce qu'elle fut pour le malheur, douce
« et magnanime. »

« Ismène et Daphné, durant de si tristes
discours, se tenaient embrassées, et ne fai-
saient que gémir.

« Hémon était debout et immobile comme,
dans un temps calme, un superbe peuplier
sur le bord d'un torrent; il écoutait avec tran-
quillité les réponses des femmes et des jeunes
filles. Alors méditant, à son tour, les pensées
de la mort, dans son cœur, il dit adieu à cette
vie pleine de troubles et de misères. Il ne

forme qu'un vœu, celui de franchir la seule barrière qui le sépare à présent d'Antigone. Il veut rendre les honneurs de la sépulture à la vierge sublime, puis mourir.

« Le fils de Créon recueille le peu de forces qui lui restent; il se baisse avec peine, et, appuyant un de ses genoux contre la terre, il saisit la fille d'OEdipe dans ses bras, pour la sortir de la grotte qui devait être sa tombe ignorée. Le héros se relève, et fait quelques pas en se reculant, chargé de ce douloureux fardeau, qu'il dépose mollement sur un tapis de verdure embaumée, tout près de l'entrée de la caverne. Il veut rester encore debout à contempler, pour la dernière fois, l'épouse que lui donne la mort; mais il est trop faible : ses forces sont entièrement épuisées. Il ne peut plus se soutenir; ses blessures lui causent d'inexprimables angoisses; une sueur froide inonde son visage décoloré. Il s'assied alors à côté d'Antigone, et s'incline légèrement sur la noble figure de la vierge, qu'il ose à peine regarder de si près, tant il respecte, jusqu'à la fin, les lois austères de la pudeur. « Ce
« que j'éprouve en cet instant, dit le guerrier,
« sans doute, victime innocente, tu l'as éprouvé

« aussi ; car nul être ne peut mourir sans
« douleur. »

« Les femmes et les jeunes filles demeurent
immobiles dans le silence et dans les larmes.

« Créon , apprenant que son fils avait dirigé
ses pas du côté de la caverne , accourt avec
une inquiète sollicitude. Ce n'est plus un sen-
timent d'aversion contre le sang d'OEdipe , ce
n'est plus une aveugle sévérité contre la sup-
pliante du Cythéron , qui le conduit : hélas ! il
ne veut que sauver du désespoir le seul fils
qui lui reste ; et il est décidé à le sauver ,
même au prix d'une alliance avec la fille
d'OEdipe , avec la fille de l'opprobre et du
malheur. Il arrive ; il voit Antigone sans vie ,
et auprès d'elle le généreux jeune homme
plongé dans une sorte de calme que son père
prend pour le calme stupide de la douleur. Il
essaie de le ramener par des paroles flatteuses.
Hémon refuse un instant de répondre ; puis ,
craignant que son silence ne soit un outrage
à l'auteur de ses jours , sans quitter son at-
titude , sans ôter les yeux de dessus l'objet de
ses regrets , il laisse échapper ce peu de mots :
« Mon père , votre tendresse est bien tardive ;
« je vous remercie néanmoins : je sais à présent

« qu'un peu d'amour pour moi reposait au
« fond de votre cœur. Hélas ! ma seule ambi-
« tion fut de devenir l'époux de cette fille
« sublime; mais je serai son époux dans la
« tombe. Le prêtre guerrier que les dieux vou-
« lurent soustraire à une guerre impie, Am-
« phiaräus, avant de descendre dans les aby-
« mes de la terre, m'a prédit que je devais être
« l'époux d'Antigone sur les sombres bords.
« Voilà que ses promesses vont s'accomplir.
« Le fils d'Oïclée était enveloppé des vapeurs
« que déjà exhalaient autour de lui les fleuves
« des Enfers; et c'est au milieu de ces vapeurs
« de la mort que le ministre auguste d'Apollon,
« prenant pitié de mes secrètes douleurs, m'a
« fait cette prédiction solennelle. Ah ! la vérité
« parlait par sa bouche; et il connaissait tout
« le prix de la vierge magnanime, car il me
« disait encore : « Qui pourrait, sur la terre,
« être digne d'unir sa destinée à la destinée
« d'Antigone ? » Mon père, je vais rejoindre
« l'épouse qui m'est promise. Réglez en paix
« sur les peuples de la Béotie. Adieu, mon
« père. »

« Il expire à ces mots. Accablé de fatigue,
ses larges blessures s'étaient rouvertes; le sang,

qui ne pouvait plus être contenu par les appareils, s'était échappé avec violence; et, dieux! le vêtement blanc de la vierge pudique fut à l'instant même inondé de ce sang généreux. Hémon mourut ainsi, les yeux toujours attachés sur la fille d'OEdipe.

« Créon se retira, entraîné par ses amis, qui étaient accourus près de lui. Les deux époux furent placés sur le même bûcher, et ensuite ensevelis dans le lieu où ils avaient été réunis par la mort.

« Ismène et Daphné, avec les compagnes de leur âge et les mères vénérables, menaient le deuil pour la vierge du Cythéron; nul ne menait le deuil pour le prince de Thèbes, parceque son père malheureux, solitaire dans les palais de Laïus, se livrait tout entier à son morne désespoir. Les cérémonies des funérailles durèrent tout le jour, et se prolongèrent pendant la nuit.

« La ville de Cadmus était dans les larmes : la douleur publique fut augmentée encore par ce nouveau malheur : chaque famille pleurait, dans le silence, les deux victimes, comme si elles leur eussent appartenu par les liens du sang.

« La jeunesse de Thèbes se rassembla le lendemain autour du tombeau de la pieuse Antigone et du généreux Hémon. Les jeunes filles avaient des branches de myrte et des couronnes de roses; les jeunes hommes tenaient à la main des couronnes de chêne et des branches de laurier. Un vieillard, assis sur le tertre du tombeau, soutenait à peine une cithare voilée, et versait des larmes, comme dans les jours orageux de sa jeunesse. Après un long silence, il parla en ces mots : « Les dieux n'ont-ils donc prolongé ma vie que « pour me rendre témoin de tant de maux, « pour me faire assister à tant de funérailles? « Heureux, et mille fois heureux ceux qui « n'ont pas vu la funeste gloire d'OEdipe! « Guerriers échappés au glaive, vous qui fûtes « les compagnons du prince de Thèbes, chantez l'épithalame funèbre. Filles de l'Aonie, « dont les premières années s'écoulent dans « la douleur, vous qui avez si souvent marié « vos voix à la douce voix d'Antigone, chantez aussi l'épithalame funèbre. Jeunes hommes, jeunes filles, qui ignorez encore et les « charmes et les tourments de l'amour, déposez sur ce triste lit nuptial les couronnes

« que vous avez tressées pour les nouveaux
« époux, les branches que vous avez coupées
« dans les forêts pour orner la couche où ils
« doivent dormir ensemble. Dites la gloire de
« l'un, la grace de l'autre, la vertu et l'amour
« de tous les deux. Ah! ce n'est pas la blonde
« Vénus qui est venue présider à leur union,
« c'est l'aimable sœur du Sommeil, c'est la
« Mort. Les embrassements vulgaires n'étaient
« pas faits pour eux; il leur fallait les longs
« embrassements, les embrassements éternels
« des ombres heureuses dans les Champs-
« Élysées. Déplorable famille d'OEdipe! l'a-
« mour fut profané par toi; et voici deux époux
« qui te rendent ta pureté première! Allons,
« jeunes hommes et jeunes filles, prêtez l'o-
« reille aux sons de ma cithare, et qu'elle
« dirige vos chants. »

« A ces mots le vieillard se leva; et les
guerriers et les jeunes filles s'avancèrent tour-
à-tour, et déposèrent sur la tombe leurs cou-
ronnes et leurs branches de feuillage, pen-
dant que la cithare voilée préludait par une
harmonie doucement plaintive, semblable aux
soupirs de la vierge timide qui entre avec
crainte dans la chambre nuptiale. Alors les
chants commencèrent.

« Voilà ton époux, disaient les guerriers,
 « voilà ton époux ; jeune, beau, plein de sen-
 « timents généreux, il t'aime comme on aime
 « la gloire, comme on aime sa propre vie,
 « lorsque tout sourit dans l'avenir, lorsque
 « toutes les pensées reposent dans l'espérance.
 « Il t'a consacré ses jours brillants, ses belles
 « actions, ses nobles sentiments ; oh ! lève tes
 « yeux sur lui ; ses cheveux sont couronnés
 « de la fleur d'hyacinthe ; on lit sur ses lèvres
 « les paroles harmonieuses qui vont y éclore.
 « Ne refuse pas de voir comme ses regards
 « s'enivrent du bonheur de te contempler
 « dans l'éclat de l'innocence et de la beauté. Il
 « te tend ses bras, qui semblent en ce mo-
 « ment désaccoutumés du glaive menaçant.
 « Néanmoins la force habite sa mâle poitrine :
 « il saura te protéger et te défendre ; son bou-
 « clier t'environnera dans ta faiblesse. Vierge
 « modeste, approche de ton époux.

« La voilà, disaient les jeunes filles, la voilà
 « celle qui excite tant d'amour. Voyez comme
 « elle est belle ! Elle est meilleure encore
 « qu'elle n'est belle. Une couronne de roses
 « couvre son front ingénu. Les Graces elles-
 « mêmes ont tissé le voile léger qui descend

« sur son visage; ses yeux laissent échapper
« une douce flamme; l'expression de mille
« sentiments tendres et élevés semble errer
« sur ses lèvres charmantes. Nous la connais-
« sons, c'est notre compagne, c'est notre amie;
« nous avons passé avec elle les premières an-
« nées de notre enfance parmi les prairies
« fertiles qu'arrose le Dircé. Plus d'une fois
« nous nous sommes baignées avec elle dans
« les eaux de la fontaine Acidalie; plus d'une
« fois nous l'avons aidée à tresser des *guir-*
« *landes* pour parer les autels des Muses. Ah!
« ce sera le souvenir le plus beau de notre
« vie, ce sera le sujet éternel de nos entretiens
« d'avoir ainsi été les compagnes, les amies
« d'Antigone. Pourquoi veux-tu nous quitter,
« ô la meilleure et la plus belle? T'avons-nous
« fait quelque déplaisir? Es-tu dégoûtée de
« nos jeux innocents? Et ton époux t'aimera-
« t-il mieux que ne t'aient tes compagnes?
« Qu'as-tu besoin de protection et d'appui, ô
« la meilleure et la plus belle? Ta vertu, tes
« graces parfaites, ne font-elles pas ta sûreté?
« Les dieux te défendraient, au défaut des
« hommes. Une vierge ressemble à ces fleurs
« solitaires qui exhalent leurs plus suaves par-

« fums dans le vallon écarté, ou dans le creux
 « d'un rocher inaccessible. Elles ne sont visi-
 « tées que par les rayons de l'aurore; elles
 « vivent de la rosée du ciel. Ainsi une vierge
 « passe ignorée au milieu des hommes. Les
 « dieux seuls connaissent les secrets de son
 « cœur et le charme de ses pensées intimes. »

« Non, reprenait le chœur des jeunes hom-
 « mes, non, la meilleure et la plus belle ne se
 « plaint point de ses aimables compagnes;
 « mais vous ignorez, ô jeunes filles sans expé-
 « rience! vous ignorez ce qu'est la vie. Il ne
 « suffit pas d'aimer et d'être aimé; le mal-
 « heur tourné sans cesse autour de la vertu.
 « Vierge timide, mets-toi sous la protection
 « de l'homme fort. Le courage est nécessaire
 « pour marcher au travers des périls dont
 « notre carrière est semée; il est nécessaire
 « pour s'avancer vers ce terme inconnu et
 « mystérieux qui est la mort. »

« Qu'elle cherche un époux, disaient les
 « jeunes filles, qu'elle cherche un époux, celle
 « qui ne sait ni conjurer le malheur ni braver
 « la rigueur du destin. Mais celle qui trouve
 « en elle-même et la force pour accomplir ses
 « devoirs, et le courage pour résister à l'in-

« fortune et à la douleur, celle dont l'ame est
 « au-dessus des plus grands revers, qu'a-t-elle
 « besoin d'un époux? Le héros que le danger
 « réjouit au sein de la bataille pâlirait devant
 « les calamités qui n'ont point intimidé Anti-
 « gone. Refuse le joug de l'hymen, ô la meil-
 « leure et la plus belle! Est-ce à toi en effet
 « de connaître l'amour, l'amour que l'on peint
 « entouré des jeux et des ris? Toutes ces illu-
 « sions de plaisir d'un instant et de félicité
 « éphémère ne sont pas faites pour toi. D'ail-
 « leurs l'amour s'écoule avec l'âge aimable
 « de la jeunesse; le flambeau qu'il tient à la
 « main pâlit de jour en jour, les fleurs cessent
 « peu à peu de naître sous ses pas; et le cœur
 « d'Antigone ne doit s'ouvrir qu'aux choses
 « durables, aux choses qui ne passent point
 « en même temps que les heures fortunées de
 « la jeunesse. »

« Pourquoi, disaient à leur tour les jeunes
 « hommes, pourquoi voulez-vous qu'Antigone
 « demeure dans la solitude? L'époux que nous
 « lui présentons est digne d'elle; c'est un prince
 « noble et généreux, tous les sentiments qui
 « honorent l'homme sont dans son cœur. Il
 « apprit à l'école de l'adversité à pratiquer la

« vertu. Jamais il n'a vu le sourire de sa mère ;
« il s'est nourri , au sein des forêts , de la
« moelle du lion , du miel que l'on trouve
« dans le creux des vieux chênes. Ah ! nous le
« savons , le bonheur sera une chose sérieuse
« pour l'époux que nous offrons à Antigone.
« Ne vous effrayez donc point du temps qui
« s'écoule comme l'onde , de la jeunesse qui
« s'enfuit , et qui entraîne avec elle les jeux et
« les ris. Jeunes filles , apprenez les véritables
« secrets de l'amour : pour ceux qui s'aiment
« réellement , pour ceux qui n'ont qu'une ame
« et qu'un cœur , pour ceux dont toutes les
« pensées résonnent à l'unisson , comme les
« cordes d'une lyre , pour ceux enfin qui sont
« animés du même souffle de vie , le temps ne
« passe point , la jeunesse dure toujours. Ai-
« mer , c'est commencer de vivre au-delà de
« cette vie passagère , c'est se soustraire au
« temps qui s'enfuit , c'est anticiper sur l'im-
« mortalité. Jeunes filles , prenez pitié de
« l'homme fort ; voyez sa souffrance ; voyez
« ses yeux s'éteindre , ses joues pâlir , sa cou-
« ronne de fleurs d'hyacinthe se flétrir sur sa
« tête. Laissez sortir du milieu de vous la
« royale épouse d'un prince magnanime. »

« Eh bien, répondaient les jeunes filles,
« nous ne te retiendrons plus parmi nous, ô
« la meilleure et la plus belle! Tu peux aller
« embellir la demeure de celui qui s'est nourri
« de la moelle du lion, du miel du vieux ché-
« ne; va répandre sur ses jours cette joie sé-
« rieuse qui est le véritable amour. Entre dans
« la chambre nuptiale; précède ton époux,
« selon l'usage, et reçois nos adieux sur le
« seuil. Hélas! cet hymen ne coûtera aucun
« sacrifice à la pudeur. Adieu, ô la meilleure
« et la plus belle! »

« Adieu, répétaient les jeunes hommes,
« adieu, noble prince; adieu, vierge char-
« mante! adieu, ô le plus généreux et le plus
« vaillant! adieu, ô la meilleure et la plus
« belle! »

« A ces paroles touchantes, à cette triste fic-
tion d'une fête de l'hymen, les jeunes filles se
mirent à pleurer et à gémir. Les jeunes hom-
mes pleuraient et gémissaient aussi. Le vieil-
lard laissait retomber sa cithare, qu'il n'avait
plus la force de tenir. Mais nul ne faisait en-
tendre des cris aussi déchirants qu'un chef
thébaïn, qui était venu assister, comme furti-
vement, à cette dernière pompe de l'hymen

uni à la mort. Il se tenait à l'écart sur la pointe d'un rocher; sa tête était enveloppée de son manteau. On ne savait qui était ce personnage voilé, qui semblait en quelque sorte représenter le deuil de Thèbes: on ne voulait point l'interroger, parcequ'on respectait sa douleur.

« Cependant les chants recommencèrent. La cithare se tut. Une seule voix faisait entendre quelques accents lugubres, et cette voix disait :

« L'amour et le malheur ont été une même chose pour eux : pour eux la mort et l'hy-men devaient aussi être une même chose.

« Le peu de jours qu'ils ont passés sur la terre ont été consacrés tout entiers à de belles actions. Leur vie à tous les deux fut une vie d'expiation pour plusieurs et d'exemple pour tous.

« Ils ne sont plus. Ainsi passe tout ce qu'il y a d'aimable et de bon; ainsi s'éteignent les plus belles vies. Ah! s'il y avait des êtres dont on dût désirer de voir prolonger l'existence, c'étaient sans doute la pieuse Antigone et le généreux Hémon. Mais cette terre éclairée par le soleil n'était pas faite pour eux. Ils sont allés recevoir la récompense de

« leur piété envers les dieux, de leur piété envers leurs parents. »

« Ici le personnage voilé se dégagea lentement de son manteau, et l'on vit alors à découvert l'expression d'une douleur qui ne ressemblait à aucune douleur. C'était l'infortuné tyran de Thèbes, c'était Créon, qui était venu entendre les chants funèbres. S'accusant d'avoir ajouté le dernier malheur à tous les malheurs de sa patrie, il n'avait pas voulu se soustraire aux malédictions qu'il méritait, et dont il croyait qu'on l'accablerait. C'eût été pour lui un soulagement; et ce roi, tout-à-l'heure si orgueilleux, maintenant est devenu si misérable, qu'il a soif d'outrages, comme d'autres ont soif de consolations. Trompé encore dans cette attente, il en éprouve un reste de joie qui devient à l'instant même un surcroît de douleur. Immobilé, les regards fixes et sans larmes, il garde un silence terrible. De temps en temps il jette des cris affreux, comme les rugissements d'un lion blessé à mort, et ces cris sortent du fond de sa poitrine sans agiter ses lèvres. On dirait un homme que les dieux, par pitié, ont changé en marbre, dans le moment du plus violent désespoir.

« Alors tous les pleurs furent taris, tous les sanglots cessèrent. Quelle douleur, en effet, ne devait pas se perdre dans cette douleur immense et sans bornes ? »

« Ismène et Daphné n'avaient pris aucune part aux chants de l'épithalame funèbre : elles étaient confondues dans la foule, et elles pleuraient avec la multitude. La présence du roi, enchaîné ainsi par les remords cruels, ne les avait point distraites de leurs amers regrets : elles continuaient de faire entendre leurs plaintes touchantes. Néanmoins Ismène considérait avec effroi, sur la figure farouche et immobile de Créon, ce formidable caractère dont le ciel marque les sacrilèges ; car le mépris pour le malheur est une odieuse impiété qui ne reste jamais impunie. »

Tirésias, à ces mots, s'arrêta ; et toute la famille du puissant monarque de l'Asie, ainsi que le roi lui-même, restèrent plongés dans le silence le plus profond.

Tels étaient les récits du devin aveugle dans les palais de Priam. Et cependant quelques pressentiments funestes commençaient à faire germer les inquiétudes au fond des cœurs. Les graves leçons que le vieillard thébain

mélait à tous ses discours, bien plus encore que les vagues prédictions de la belle Cassandre, réveillaient dans les âmes la crainte du châtiment pour la justice outragée, pour l'hospitalité trahie. Hélas! des bruits menaçants vont éclater tout-à-coup : le cri de la guerre retentira en même temps et dans les vallées de la Thessalie, et sur les rives de l'Eurolas, et parmi les îles nombreuses de la mer. Déjà les nations de la Grèce, qui sortent à peine des combats terribles, se préparent à de nouveaux combats non moins terribles. Les fils de ceux qui ont péri devant Thèbes seront aussi vaillants que leurs pères, et trouveront, dans les plaines de Troie, des héros également redoutables. Les jours d'Iliou s'approchent, ses destinées vont finir : de ses cendres naîtra un nouvel empire, qui longtemps, à son tour, agitera le monde. Ainsi les peuples se succèdent les uns aux autres sans rencontrer le repos; ainsi les générations naissent et meurent au sein de la douleur; ainsi l'homme vit dans de continuelles alarmes, et la voix du gémissement sans cesse se fait entendre par toute la terre.

FIN DU LIVRE SIXIÈME.

ÉPILOGUE.

Lorsque je formai le projet de peindre Antigone, j'étais bien loin de ne vouloir retracer que d'anciens malheurs, des malheurs qui, depuis Eschyle jusqu'à nos jours, n'ont jamais cessé d'attrister la Muse tragique. Ces calamités devenues triviales, cette inflexibilité d'un destin aveugle, tous ces lieux communs qui sont comme un reste déplorable de l'héritage d'OEdipe, auraient peu mérité, sans doute, qu'on s'en occupât encore pour les présenter sous un jour nouveau. Mais, il faut bien le dire, les traditions que j'ai entrepris de rassembler ici ont été, depuis les poètes grecs, à-peu-près entièrement méconnues. On a refusé d'y voir l'histoire même de l'homme, l'histoire de ses misères, de ses faiblesses, de ses courtes et trompeuses félicités, de ses longues douleurs, de ses chagrins amers, de ses tristesses infinies : on a refusé aussi d'y voir le développement des plus hautes pensées et des

sentiments les plus généreux ; car le malheur est une belle révélation de l'homme moral.

L'antique énigme du Sphinx dénonce un être qui n'a qu'une voix, et qui n'est debout qu'un instant. N'est-ce pas là tout l'homme ? n'est-ce pas là cet être qui ne sait que gémir, et dont la vie, sans durée, se perd, pour ainsi dire, entre deux enfances misérables ? Il marche par des chemins obscurs en s'avancant vers un but qu'il ignore. Souvent il desire ce qu'il devrait éviter ; souvent il forme des projets qui trompent son attente, lors même qu'ils ont succédé selon ses vœux. Ses pas sont incertains, ses passions l'égarer, et sa prudence elle-même lui tend des pièges cruels. Quelquefois encore il croit ne commettre que des fautes, et c'est de grands crimes qu'il s'est rendu coupable : leçon rare, mais terrible, qui lui est donnée pour lui enseigner à conserver son cœur toujours innocent ! Tel fut OEdipe. Mais cet homme du malheur, cet homme que l'antiquité regardait comme l'emblème des destinées humaines, ce roi de l'énigme, eut des enfants, qui vinrent en quelque sorte compléter une telle vie. Nous voyons ses fils, héritiers malheureux de son ambi-

tion, de son orgueil, de son caractère inflexible, se disputer, à main armée, le trône de leur père. Ses filles, colombes gémissantes, méritèrent d'avoir les belles qualités qui le firent distinguer parmi les hommes : elles eurent quelque chose de son brillant génie, et tout-à-fait son goût pour les choses honnêtes et pour la vertu. Antigone seule reçut en partage la magnanimité d'Œdipe et l'élévation de ses sentiments : elle eut, de plus, cette douceur et cette patience qui aiment sur-tout à s'approcher du cœur des femmes ; elle eut cet oubli de soi-même, qui met le comble à toutes les vertus héroïques : aussi Antigone est-elle, au milieu d'une famille si funeste, et parmi les calamités de sa patrie, tantôt comme une divinité secourable qui encourage et console, tantôt comme une victime pure qui expie les fautes des autres. Nous ne sommes donc point isolés sur cette terre de deuil ; non, Dieu jamais n'abandonna sa noble créature : à côté des erreurs, de l'infortune, même de l'opprobre, il plaça l'innocence, la vertu, le dévouement ; et l'homme, ce roi détrôné, traverse son exil, toujours accompagné de l'Antigone que le ciel lui envoya.

Mais qu'on ne cherche point ici de rapprochement ni d'allusion : ce n'est pas une allégorie que j'ai prétendu faire ; j'ai dit tout mon dessein. D'ailleurs, au moment où j'écrivais, trop d'amertume était au fond de mon ame pour qu'il me fût permis de me livrer à de tels jeux de l'imagination ; et trop de respect aurait enchaîné ma plume : non, ma pensée ne s'est point élevée jusqu'à ces objets d'un culte filial et douloureux, dont on pourrait croire que j'ai voulu rappeler l'image, à l'aide d'une fiction mensongère. Ah ! ce n'aurait pas été ainsi qu'il eût fallu peindre de si augustes malheurs et de si hautes vertus ! Néanmoins, si, en retraçant, d'après l'antiquité, l'idéal d'une vie de dévouement et de sacrifice, j'ai rencontré quelques traits de cette princesse admirable qui a passé sa première enfance dans les prisons et sa première jeunesse dans l'exil ; de cette princesse née pour expier les fautes des hommes et pour consoler un grand monarque dans ses peines ; de cette princesse éprouvée par de si étranges infortunes, par des souffrances qui semblent dépasser les limites des forces humaines ; enfin si j'ai rencontré quelques traits de cette princesse ma-

gnanime, qui n'a reçu le nom d'Antigone française que parceque ce nom, consacré par la vénération des siècles et par les merveilles de la poésie, est devenu celui de la piété filiale elle-même : alors j'aurai atteint un degré d'estime et de gloire auquel j'étais bien loin de prétendre.

Et pendant qu'inspiré par la Muse de la douleur j'essayais de dire la grandeur et la misère de la condition humaine, les destinées de ma patrie s'agitaient dans les balances de l'Éternel. Le plus bel empire de la terre paraissait accablé sous le poids de la malédiction ; un peuple remarquable entre tous les peuples expiait ses fautes nombreuses, ses coupables erreurs, de trop vastes triomphes. Un autre OEdipe, un nouveau roi de l'énigme, précipitait la malheureuse France dans la consternation et dans les larmes. L'Europe entière était devenue comme l'ancienne Cadmée ; par-tout les sillons engraisés de sang semblaient ne produire sans cesse de nouveaux bataillons que pour présenter sans cesse de nouvelles moissons à la mort. L'incendie et le meurtre, se succédant sans relâche, étaient continuellement vengés par le meurtre et l'in-

cendie; le carnage ne s'arrêtait jamais; et nos villes, naguère si florissantes, attendaient, à chaque instant, le sort le plus déplorable. Qui n'eût dit alors que c'était la fin de toutes choses? Atteint de funestes pressentiments, ainsi que Tirésias à la cour du roi Priam, je prévoyais une ruine entière : le devin fugitif portait d'avance, dans son amé attristée, le deuil de la grande métropole de l'Asie; et moi, dans ma pensée, déjà je cherchais avec angoisse la place de nos cités détruites. Mes terreurs avaient de trop justes fondements; car il ne s'agissait plus de présages, ni de vagues considérations sur les vicissitudes humaines, sur le cours ordinaire des événements : ah ! l'avenir nous était ôté; et nous étions, après toutes les horreurs d'une effroyable tempête, livrés à un naufrage certain. Pouvions-nous en effet connaître les secrets de cette Providence divine qui veillait encore sur nous? Pouvions-nous savoir que tout-à-coup aux prodiges de la colère allaient succéder les miracles de la clémence?

Mais d'illustres victimes priaient pour nous dans le ciel, en même temps que l'exil nous conservait les restes précieux du sang de nos

rois. Religion des souvenirs, tu n'étais pas éteinte dans nos cœurs : tu préparais en silence le retour de cette famille qui semble être pour nous la patrie elle-même; tant la patrie et cette famille auguste sont intimement unies par des liens d'affection, d'honneur et de gloire. Le dépôt de nos véritables lois, de nos véritables mœurs, des seules institutions qui nous convinssent, ce dépôt sacré existait loin de nous : il nous a été rapporté intact par le noble héritier de nos touchantes et vénérables traditions. Et, s'il m'était permis de parler encore une fois un langage auquel j'ai dû m'accoutumer, je dirais que nos dieux domestiques nous ont été rendus.

FIN DE L'ÉPILOGUE.

FRAGMENTS.

Si un de mes amis n'avait pas cru devoir recueillir ces *Fragments* pour en former un petit volume qui a été imprimé en 1819, sans doute que je n'aurais jamais eu l'idée de les placer ici. Ce sont des souvenirs fort tristes qui n'étaient point faits pour recevoir ce genre de publicité.

Le volume des *Fragments*, devenu assez rare, contient en outre la *Grande Chartreuse* et les *Adieux à Rome*, qui sont insérés dans la Préface générale.

FRAGMENTS.

PREMIER FRAGMENT.

28 mai 1808.

Souffle du printemps, pourquoi viens-tu murmurer à mon oreille le bonjour matinal? Tu m'apportes bien les douces émanations des fleurs; mais tu as oublié les riantes illusions de l'avenir. J'ai reconnu que le bonheur était une plante étrangère, qui croît dans les champs du ciel; et qui ne peut s'acclimater sur la terre. Souffle du printemps, laisse-moi.

Jadis dans mes longues rêveries j'arrangeais le monde au gré de mes desirs; j'y cherchais ma place, et l'espérance cherchait avec moi en souriant. Bientôt je fus détrompé, et je compris le secret renfermé dans les paroles mélancoliques de Job. Cette tristesse des hommes qui ont sondé les abymes du cœur et qui

ont étudié les choses de la vie, ne me surprit plus.

Les merveilles de la nature, les créations du génie venaient encore quelquefois enchanter mon imagination ; mais c'était un plaisir vide et de courte durée. Assis à un banquet, ma tête se retirait en arrière, et je refusais de prendre part à la joie des convives, parceque je devinais que cette joie n'était qu'apparente.

La présence des hommes me fatiguait, et j'étais mal lorsque j'étais seul. Je m'interrogeai, et je crus qu'il me fallait cette douce société établie par Dieu même, cette société qui est le charme de la solitude, et qui est en même temps une solitude, mais aimable, mais animée.

Je jetai les yeux autour de moi, et j'allais demandant la femme selon le cœur de l'homme de bien, celle qui devait rendre au zéphyr son souffle élyséen, aux fleurs leurs parfums, à toute la nature sa magie, enfin à mes pensées leur calme et leur jeunesse.

Je me lassai de chercher. Ma voix ne savait plus former que des soupirs, et mon oreille ne savait plus ouïr que des gémissements. J'é-

tais comme le palmier du désert qui est destiné à avoir une existence stérile, et à mourir ignoré après avoir bu pendant quelques jours les larmes de l'aurore.

Pourquoi s'obstiner à ne voir l'avenir que dans la vie? Eh! réfugions-nous dans cet autre avenir qui est au-delà! Ainsi peut-être j'étais près de m'accoutumer à cet état de vide et de délaissement. J'avais cessé de me confier à l'espérance, et j'avais pris en pitié les destinées humaines.

Cependant un jour une voix arrive jusqu'à mon cœur; et ce son ravissant, qui semblait détaché d'une harpe céleste, me révèle tout-à-coup une existence nouvelle. La voilà, me dis-je en moi-même, la voilà celle que Dieu m'a promise. Elle a été mise sur la terre pour partager ma bonne et ma mauvaise fortune, pour donner un motif à mes actions et un but à mes pensées.

Mes jours lui seront consacrés, elle saura tous les secrets de mon ame. Mes ennuis s'évanouiront devant le charme de ses paroles. Je la mettrai entre le ciel et moi pour conjurer le malheur.

Mais le malheur ne l'a pas respectée elle-

même. Cette douce et innocente victime n'est point étrangère aux choses de la douleur; j'ai vu des larmes dans ses yeux, et déjà son cœur a connu l'amertume de la vie.

DEUXIÈME FRAGMENT.

23 juillet 1808.

J'ai cru un instant que le bonheur allait luire sur ma triste vie; ma poitrine commençait à ne plus gémir si profondément: cependant je ne sais quelle voix intérieure me criait de me méfier de cette nouvelle ruse de l'espérance. Mais le cœur de l'homme est si facile à se laisser décevoir, que je fermais l'oreille à cette voix importune, et que, jetant derrière moi cette terrible expérience des destinées humaines, je me mettais comme auparavant à composer mon avenir à mon gré.

Autrefois, au fond de la vallée solitaire, je me plaisais à entendre le bruit des zéphyrse jouant dans le feuillage des arbres, pendant qu'une source s'échappait en murmurant d'un rocher. Dans ma rêverie je me figurais deux

jeunes filles pleines d'innocence et de beauté, assises au bord du ruisseau, et se faisant à voix basse de douces confidences; ou deux sylphes se racontant leurs aventures aériennes.

Plus avancé dans les secrets de la vie, j'ai comparé ces sons vagues aux vains desirs du cœur. Toute cette poésie fantastique du jeune âge s'est éteinte, mon imagination n'a plus vu que les choses réelles; et les voix du fond de la vallée ne m'ont plus rappelé que ce gémissement douloureux dont parle Milton, et que poussa la nature au moment où nos premiers parents furent exilés d'Éden.

Lorsque vous prévoyez un événement qui doit combler tous vos vœux, dites: Ou cet événement n'aura pas lieu, ou je l'achèterai à un prix qui me le rendra bien amer. En effet, lequel parmi les hommes peut se promettre de faire exception à la commune loi? N'avons-nous pas tous reçu le don des larmes? et fragiles nous-mêmes, ne sommes-nous pas tous entourés de choses fragiles? Ne nous plaignons pas d'inégalités dans la dispensation des biens et des maux, parceque cette plainte accuserait injustement le ciel.

Nous manquons de mesure pour apprécier

la somme de bonheur ou de malheur qui est réservée à chaque homme. La misère et la pauvreté habitent chez le riche, et les heureux du siècle sont en proie à de poignantes douleurs ignorées des misérables. Nous ne voyons que les choses extérieures, les choses secrètes et intimes nous échappent. Le rire cache souvent des peines, et le bonheur est quelquefois austère et sérieux. De beaux paysages couvrent un volcan; le *lacryma-christi* mûrit sur les flancs du Vésuve.

Nous serions bien moins étonnés de souffrir, si nous savions combien la douleur est plus adaptée à notre nature que le plaisir. L'homme à qui tout succède selon ses vœux oublie de vivre. La douleur seule compte dans la vie, et il n'y a de réel que les larmes.

TROISIÈME FRAGMENT.

24 août 1808.

Qu'importe, pour le peu que dure la vie, qu'elle ait des couleurs plus ou moins prononcées, qu'elle soit plus ou moins pleine de faits? Et qu'il est vain ce desir de vivre chez les siècles futurs, qui tourmente quelques hommes! Insensé qui consume ses jours pour apprendre à la postérité les deux ou trois syllabes muettes qui composent son nom! Qu'est devenue la cendre d'Homère? qu'est devenue la poussière qui fut Alexandre?

C'est ainsi que s'exprime une philosophie vulgaire: il est si facile de ne mépriser dans la vie que les choses éclatantes! Mais cette autre philosophie qui enseigne à mépriser aussi les choses douces et aimables, à se méfier des illusions, à redouter les promesses de l'espérance, à apprécier les féeries de l'ima-

gination, cette philosophie sévère et impopulaire est bien moins ordinaire, et elle est beaucoup meilleure.

Qu'importe donc le plus ou le moins de douleur, le plus ou le moins de plaisir? Que l'homme soit heureux ou malheureux, le temps est également hors de son pouvoir. Les instants succèdent aux instants, les jours aux jours, les années aux années; et il vient bientôt une année qui est la dernière, un jour qui est sans lendemain, un instant qui n'est suivi d'aucun instant. Alors le plaisir et la douleur ne sont plus qu'un songe, et la vie un souvenir confus.

Nulle créature n'est seule pour la douleur; elle souffre et elle fait souffrir. Si l'homme savait combien toutes les affections sont redoutables, il fuirait dans un désert pour n'en former aucune; il s'arracherait de bonne heure à celles dont il aurait contracté la douce habitude en naissant. Il faut que tôt ou tard il jette le désespoir dans l'âme des êtres qui lui sont chers; ou qu'il soit lui-même en proie au désespoir à cause d'eux. Dès qu'il commence à sourire, voilà le malheur, voilà les maladies, voilà la mort qui choisit une victime à côté de lui et dans son cœur.

Les douleurs du corps sont finies, mais les tristesses de l'ame et les ennuis du cœur n'ont point de bornes. Les forces du corps s'épuisent dans la douleur physique, et la souffrance cesse par son excès : la douleur de l'ame donne une nouvelle énergie à la force vitale, et le flambeau de l'existence qui paraissait près de s'éteindre se rallume de nouveau. La douleur physique a toujours des gémissements à exhiler, des larmes à répandre; la douleur morale n'a souvent ni la consolation des gémissements, ni le soulagement des larmes.

Mais ne suis-je point ici rebelle à ces deux philosophies, l'une vulgaire et l'autre sublime, dont je viens d'exagérer peut-être les austères leçons? En effet, au moment même où je voudrais briser le mobile de tant de nobles pensées, et tarir la source de tant de sentiments consolateurs, il me semble que j'entends au fond de mon ame une voix qui murmure et qui m'accuse d'injustice.

Ah! malgré les tourments qui suivent nos affections, ne redoutons pas d'en former, puisque notre cœur est fait ainsi, qu'il ne peut s'en passer. Au risque de rencontrer la douleur, abreuvs-nous de ces doux sentiments

que Dieu créa pour nous donner sans doute l'idée d'une félicité à laquelle il ne nous est pas permis d'atteindre sur la terre.

De quel droit encore voudrions-nous que ceux qui ont reçu ce don d'en haut, qui fait desirer de vivre dans la mémoire des hommes, refusassent la brillante auréole de la renommée? Le desir de la gloire n'est autre chose que le sentiment de la vie qui essaie de repousser la mort, l'instinct d'une grande ame qui pressent son immortalité.

Si j'avais deviné sans m'en douter la cause secrète du chagrin dont je m'occupe quelquefois à confier l'expression à des feuilles volantes! Ne serait-ce point la crainte d'être obligé de renoncer à tout ce qui fait l'enchantement de la vie, et de marcher désormais solitaire dans un chemin dépouillé de fleurs? Raison incertaine, voilà tes belles théories! philosophie orgueilleuse, voilà tes savants calculs!

Combien l'homme est sujet à l'erreur! Il ne sait jamais ce qu'il veut, ni ce qu'il desire. Il se trompe sur les choses les plus intimes de son cœur. Il faut qu'il se méfie et de ses sentiments les plus généreux, et de l'ap-

préciation qu'il en fait. Peut-être devrait-il redouter même les conseils de la vertu, tant sa misère est profonde, tant il ignore ce qui est bien!

QUATRIÈME FRAGMENT.

5 novembre 1808.

Témoin des succès de l'impie, témoin de la prospérité des méchants, le patriarche de l'Idumée osait élever sa voix contre l'éternel Dispensateur des biens et des maux; mais Dieu disait à Job : « Qui es-tu pour que je te « rende compte de mes desseins? Où est ta « puissance pour créer et pour conserver? et « qu'est ta sagesse pour juger la mienne? « Lorsque tu étais dans le néant, pouvais-je te « consulter? »

En effet, Dieu a-t-il promis à l'homme d'obéir à tous ses desirs? A-t-il promis d'être l'esclave de toutes les volontés de sa créature? Ces desirs enfantés au sein d'un rêve qui passe, ces volontés de la poussière, doivent-ils être de quelque poids dans les décisions

de la Providence? Cette Providence de Dieu existait avant la naissance de celui qui se plaint; elle a tout prévu. Dieu sait mieux ce qu'il faut à l'homme que l'homme ne le sait lui-même.

Être vain et passager, tu t'étonnes de la misère de tes destinées, comme si ton Créateur n'avait que la durée de ta courte vie pour les remplir. Tu t'étonnes des triomphes du méchant et des malheurs du bon, comme si l'Éternel devait se hâter de saisir un instant fugitif. Dieu a-t-il besoin de compter les jours? Voit-il dans l'incertitude se lever chaque aurore? craint-il que, durant les ténèbres de la nuit, le sommeil ne vienne suspendre le travail de sa pensée? son œil mesure-t-il avec inquiétude le terrible sablier des heures?

Dieu était hier, il est aujourd'hui, il sera demain : il punit et il récompense quand il lui plaît, parcequ'il a dans ses mains les trésors de l'éternité. Pourquoi punirait-il aujourd'hui, puisque demain le méchant peut changer? pourquoi récompenserait-il aujourd'hui, puisque demain le juste peut prévariquer? pourquoi enfin le repentir serait-il refusé au

méchant, et pourquoi la persévérance serait-elle enlevée au juste ?

Encore, homme juste, qu'est ta justice ? homme bon, qu'est ta bonté ? Tu te plains ! Eh ! malheureux, apprends donc, par cela même, que tu n'as pas le droit de te plaindre ; car si ta bonté et ta justice étaient quelque chose, elles rempliraient ton cœur, elles suffiraient à ton ame. Mais tes murmures accusent ta conscience. Tes vertus ne sont pas réelles, puisqu'elles te permettent d'apercevoir les fautes de tes semblables ; elles ne sont pas pures, puisque tu demandes ton salaire avant de savoir si tu l'as mérité.

CINQUIÈME FRAGMENT.

24 décembre 1808.

Le printemps a fui, l'été lui a succédé, et maintenant voici l'hiver. Le printemps reviendra couronner la terre de fleurs, les beaux jours renaîtront, mon cœur restera flétri. La courte vie de l'homme contient une vie plus courte encore qui s'est éteinte en moi, c'est celle des illusions.

La nature est désenchantée, l'avenir est sans prestiges, l'espérance n'a plus de promesses, mon imagination méconnaît l'idéal qu'elle-même créa, et mon ame est en proie à une tristesse dont elle ne peut pas prévoir le terme. Il est des blessures qui ne se cicatrisent jamais: il est des larmes qui sont toujours amères.

Certaines douleurs ne sont pas sans un

charme vague et inexprimable auquel on aime à se livrer; mais il est d'autres douleurs qui sont dénuées de cet alliage triste et doux en même temps, qui seul pourrait les faire supporter, des douleurs dont on voudrait pouvoir anéantir le souvenir quand l'orage qui les a amenées sur nous est passé.

On ne rêve qu'une fois le bonheur. En effet, lorsqu'on a cru l'apercevoir, et qu'on a reconnu son erreur, où pourrait être le gârant d'autres espérances si l'on avait encore la faiblesse d'en former? L'amandier qui s'est trop confié aux promesses d'un zéphyr trompeur, perd ses fleurs précoces; et le raisin ne mûrira pas sur la vigne qui a été surprise par la gelée de mai. L'hiver durera toute l'année.

L'homme s'étonne des choses les plus simples et qui sont le plus dans le cours ordinaire de la nature. Il sait, par une expérience constante, que deux jours ne se ressemblent point, que les saisons succèdent aux saisons, et que le temps dévore incessamment sa vie fragile. Il le sait, et cependant il ne peut pas s'accoutumer à voir un jour nébuleux suivre un jour serein; la neige et les frimas l'attristent cha-

que année, et il s'indigne de ne pas toujours être dans la vigueur de l'âge. Il oublie aussi à chaque instant que le malheur est une des conditions auxquelles Dieu lui a donné une ame immortelle.

Combien j'ai déjà vu tomber de nobles et dignes créatures ! Avant de succomber, elles ont beaucoup souffert. C'est une espèce de soulagement de penser que le plus souvent, hélas ! la mort est une délivrance. Ne voyons-nous pas des êtres que le ciel semble marquer comme des holocaustes d'expiation pour le reste des hommes ? N'en voyons nous pas aussi qui se retirent de la foule, et qui aiment à s'asseoir sur la pierre solitaire du tombeau pour y méditer plus à leur aise ? Il est des victimes qui sont saisies comme dans un orage ; il en est d'autres qui avalent lentement la coupe amère jusqu'à la lie.

Qui ne sait l'histoire de cette sublime Clarisse, de cette fille angélique, dont Lovelace disait : « Très certainement je connais son « père et sa mère, je connais la plupart de ses « parents, je connais enfin des gens qui l'ont « vue grandir. Belfort, j'ai parlé à l'heureuse « femme qui lui a donné son lait. Il est donc

« bien vrai qu'elle a été mise sur la terre
« comme les autres enfants des hommes! »
Clarisse fit une seul faute, encore une faute
qui tenait à une juste confiance en ses propres
forces. Eh bien! voyez comme elle a expié
cette faute unique. Un être si parfait ne pou-
vait rentrer en grace avec lui-même par un
simplé acte de repentir. Et, chose étrange!
il y a une sorte de sentiment plein de rigueur,
sans doute, mais peut-être aussi plein de jus-
tice, qui ne se serait pas contenté de l'immo-
lation de la vie de Clarisse. Il fallait que non
seulement elle connût le repentir et la dou-
leur, il fallait encore qu'elle connût la honte!

La perfection est un privilège si rare qu'il
ne saurait être trop acheté; et que lorsqu'on
y porte atteinte, on ne saurait être trop puni.
Apprenons donc à être sobres dans nos juge-
ments; car toutes les fautes sont relatives, et
leur gravité tient souvent à des rapports que
nous ignorons. Soyons indulgents, puisque
les êtres les plus parfaits ne sont pas exempts
de fautes.

Faiblesse et malheur, voilà toute notre
histoire.

SIXIÈME FRAGMENT.

28 janvier 1809.

Un des plus beaux récits que nous ait laissé l'antiquité, est celui des malheurs d'Orphée. Qui n'a pas été ému par les chants du cygne de Mantoue? qui n'a pas senti résonner au fond de l'ame cette douce musique, cette harmonie touchante d'une poésie si mélodieuse?

L'ancien législateur de la Thrace éprouva un autre sentiment plus doux que celui du desir de la gloire: il puisait sur les lèvres d'Eurydice le double enchantement de l'amour et du génie; mais bientôt il connut la douleur, la douleur, ce terrible tribut qui est levé indistinctement sur tous les hommes. La mort lui enleva son épouse: elle était dans tout l'éclat de la jeunesse et de la beauté; et elle disparut de dessus la terre, comme une

de ces ombres aimables qui apparaissent quelquefois sur un rayon du soir, et que les ténèbres enveloppent, à l'instant même, de leur lugubre manteau.

Orphée resta seul. Sa lyre alors, au lieu de redire, comme auparavant, les charmes de l'amour, les douceurs de cette vie de l'homme uni à la compagne que son cœur a choisie, sa lyre était devenue muette. Il se plaignait de son malheur aux arbres de la forêt, il s'en plaignait aux astres silencieux de la nuit, il s'en plaignait à la nature entière.

Enfin il résolut d'aller chez les morts pour y retrouver Eurydice, et la ramener sur la terre, ou errer avec elle sur les tristes bords du Léthé. Le dieu du sombre empire se laissa attendrir, et il rendit à Orphée l'épouse que pleurait ce poète inconsolable; mais il mit à ce bienfait une condition qui devait le rendre bien amer. Image trop vraie des destinées humaines, qui n'accordent jamais de faveur pure et sans mélange!

« Va, emmène ton épouse; mais garde-toi
« de jeter sur elle un œil indiscret, tant que tu
« seras dans ces affreuses demeures où l'a-
« mour est ignoré. Tes regards, qui exprime-

« raient toute l'ivresse d'un bonheur qu'on ne
 « connaît plus ici, et où se peindraient toutes
 « les illusions de l'espérance auxquelles on a
 « renoncé; tes regards attristeraient encore
 « les mânes lamentables, malheureux habi-
 « tants de mes déplorables royaumes. Va, c'est
 « à regret que je rends ma proie. »

Orphée se soumit à cet arrêt rigoureux. Il marchait en silence; étonnée de tant de merveilles, les paupières encore oppressées du sommeil de la tombe, et le cœur plein d'une joie dont ses sens qui commençaient seulement à renaître ne pouvaient savourer toute la plénitude, Eurydice suivait son époux. S'il était possible de dire tout le charme de ce voyage merveilleux, et d'exprimer ce trouble ravissant, ce calme plein d'inquiétude qui accompagnait le couple mélancolique, il serait possible aussi de raconter le rêve du jeune homme qui s'est endormi au fond de la vallée solitaire, après avoir vu pour la première fois celle qui doit faire le destin de sa vie.

Déjà les ombres devenaient moins opaques: déjà un faible crépuscule, détaché des rayons du soleil, arrivait jusqu'aux yeux des deux nobles créatures qui s'avançaient vers la lu-

mière du jour. Un instant encore, et elles échappaient à la puissance du dieu des morts : elles touchaient au seuil du séjour des vivants. Mais, ô faiblesse d'un cœur qui aime ! Orphée s'arrête pour écouter le 'soupon qui errait sur les lèvres d'Eurydice, pour prêter l'oreille au léger frôlement de ses vêtements aériens. Vaincu par cette puissance contre laquelle l'homme lutte en vain, il se retourne ; et, oubliant sa fatale promesse, il permet à son regard d'interroger, à la faveur de la clarté naissante, les plis du voile qui lui cachait le visage de son épouse, de cette touchante victime qu'il avait tant pleurée.

Hélas ! il l'entrevoit à peine. Eurydice lui est ravie de nouveau, et lui est ravie à jamais. Elle s'évanouit comme un songe vain qui fuit aux premiers rayons de l'aurore ; et sa parole plaintive, inarticulée, meurt dans le vague des airs, semblable à la dernière vibration d'une corde harmonieuse.

Telle est l'histoire d'Orphée, racontée d'âge en âge. La fable y a mêlé ses aimables mensonges ; mais le fond en est vrai, car les larmes sont de tous les temps. L'antiquité nous fait la confidence de ses ennuis, pour charmer

les nôtres, sans doute. Il y a sur la terre comme un long gémissement qui se traîne de génération en génération, depuis les premiers mortels jusqu'à nous. La poitrine de l'homme est un instrument qui n'a su rendre jamais que des sons plaintifs, et son cœur ne peut se mettre en harmonie qu'avec la douleur. Voilà pourquoi les récits empreints de tristesse et de souffrance vivent dans sa mémoire. Les autres sont dénués de charme et de poésie; ce sont des contes qui amusent un instant son enfance, alors que l'expérience n'a pas encore détruit ses illusions, alors que sa jeune imagination sourit à l'avenir.

Comme que nous fassions, quelle que soit la route que nous ayons choisie, nous sommes toujours déçus : la douleur, sentinelle vigilante, garde toutes les avenues du bonheur; c'est l'épée de feu du chérubin qui défend l'entrée d'Éden.

Si Orphée n'eût point connu Eurydice, il aurait ignoré ce qu'il y a de plus amer dans la source des larmes; mais aurait-il pu étouffer en lui cette voix intime, si impérieuse, qui demande une compagne et une postérité, une compagne pour lui raconter toutes les choses

secrètes qui sont au fond du cœur; une postérité, pour continuer ses espérances au-delà du tombeau? Son existence fût demeurée incomplète; et il aurait, au lieu de la douleur dont il fit une épreuve si cruelle, connu cette autre douleur qui n'a pas moins d'intensité, la solitude de l'ame.

SEPTIÈME FRAGMENT.

20 septembre 1809.

Ils se sont donc évanouis pour jamais les rêves de la jeunesse! Je cherche au-dedans de moi les traces fugitives des douces impressions que j'éprouvais naguère; mais elles m'échappent incessamment, et bientôt il ne m'en restera que le souvenir confus.

Ainsi, lorsque nous avons entendu une musique agréable, nous nous recueillons en nous-mêmes pour ne pas laisser échapper le plaisir que nous venons d'avoir : notre oreille séduite croit, pendant quelques instants, sentir toujours les harmonieuses vibrations de l'air; mais enfin il faut renoncer à cette dernière ressource de nos sens abusés. Le concert a cessé; la douce émotion qu'il avait fait naître

s'efface peu à peu, et finit par s'éteindre tout-à-fait.

Voyez cette rose superbe, image charmante de la beauté : à l'instant même où nous admirons le plus son éclat et sa fraîcheur, elle commence à se flétrir. Elle a déjà perdu ce qui faisait tout-à-l'heure le charme de nos yeux ; nous ne nous en apercevons pas encore, et l'odeur suave qu'elle continue de répandre autour d'elle sert à prolonger un erreur qui nous plaît. Mais un moment de plus, et nous chercherons en vain la reine des fleurs.

O combien sont insensés les projets de l'homme ! et combien sont misérables ses espérances ! Combien est vrai ce que disait autrefois le vieux Jacob au premier des Pharaons : « L'homme né de la femme ne vit que peu de jours, « et ces jours sont remplis d'amertume. Sa vie « est comme un souffle qui passe, comme une « ombre qui disparaît. »

Montrez-moi celui qui a pu arriver à trente ans sans être détrompé. Montrez-le-moi, ce mortel privilégié : son imagination a tenu toutes ses promesses ; l'amour l'a conduit par la main ; heureux époux, père plus heureux encore, il n'a acheté par aucun tourment le

charme des affections du cœur ; il a connu les agréments de la société sans ignorer les plaisirs de la solitude ; il n'a rencontré sur sa route que des hommes bons et généreux ; et lui-même n'a jamais vu au fond de son ame que des pensées douces et calmes qu'il s'est plu à entretenir ; il a joui de ses souvenirs comme il avait joui de ses espérances ; il a trouvé dans le passé le gage de l'avenir : montrez-le-moi !

Vous riez en gémissant ! Vous ne savez où trouver cette créature exceptée de la commune loi ; c'est qu'en effet elle n'existe point , elle n'a jamais existé. Un déluge de maux couvre la terre : une arche flotte au-dessus des eaux, comme jadis celle qui portait la famille du juste ; mais cette arche-ci est demeurée vide, nul n'a été jugé digne d'y entrer.

Si le repos ne fuyait que les hautes conditions de la société ; si les hommes élevés par leur génie, par leur rang, par leurs richesses, au-dessus des autres hommes, étaient seuls malheureux, sans doute on s'y accoutumerait. On croirait alors que les avantages dont ils jouissent ne sauraient être assez chèrement achetés ; on leur laisserait avec joie et les persécutions de l'envie, et les tourments de l'am-

bition, et le supplice des espérances trompées. Du moins le reste des humains aurait de quoi se consoler de l'état obscur où il aurait été placé par le destin : on pourrait mépriser à son aise le pouvoir, la gloire, la renommée, et la somptuosité de la table, et le luxe des vêtements, et la magnificence des palais. Mais il n'en est pas ainsi. La douleur est par-tout : le fils de la femme gémit sous le chaume et sous les lambris dorés ; l'homme de bien a ses inquiétudes, le coupable a ses remords ; le riche est indigent comme le pauvre.

Philosophes, vous me faites pitié avec vos mépris superbes ! Eh ! puisqu'un état obscur ne nous met pas à l'abri des chagrins, qu'a-t-il donc qui doive nous le faire préférer à tout autre ? Vous semblez dédaigner et la gloire et la fortune ; ce n'est pas cela seulement qu'il faut dédaigner, c'est la condition humaine qu'il faut plaindre. Le bonheur ou le malheur ne consiste pas dans les choses extérieures, mais dans les choses intérieures et intimes ; il est indépendant de l'éclat ou de l'obscurité de notre vie. Quant à vous, dépouillez-vous, si vous pouvez, de votre orgueil, car voilà pour vous la plaie secrète que vous nous cachez.

Maintenant donc, puisque tout enchantement est détruit, que me reste-t-il à faire sur ce grain de sable qu'on appelle la terre? Il me reste à me confier doucement aux promesses immortelles qui sont faites à l'homme, et qui doivent s'accomplir au-delà du tombeau.

HUITIÈME FRAGMENT.

25 octobre 1809.

C'est bien inutilement que l'homme se promet de ne plus nourrir dans son cœur de vains desirs, et dans son ame de trompeuses illusions. Séduit tous les jours par les mêmes ruses de l'espérance, tous les jours il se laisse enlacer, comme un enfant, dans les rets trop séduisants de cette enchanteresse. Au moment où il s'éveille d'un songe agréable, il s'efforce de fermer de nouveau les yeux pour ressaisir la chimère dont il fut le jouet pendant son sommeil. Et parceque ses infortunes semblent tenir à des circonstances qui en effet auraient pu ne pas exister, il va presque jusqu'à s'imaginer que le malheur fait exception à la commune loi, que le bonheur est la chance naturelle de la vie.

Un jeune homme et une jeune fille s'aimaient. Le rang de leurs familles n'était pas le même, et leur fortune n'était pas égale. Mais, pleins de candeur et d'innocence, ils ne s'étaient point armés contre le nouveau sentiment qui avait pris naissance en eux à leur insu. Comme ils étaient sans expérience, ils ignoraient que l'amour ne suffit pas pour assurer le bonheur. Ils ignoraient aussi que nos penchants, même les plus légitimes, doivent quelquefois céder aux convenances établies, qui sont, dans l'état actuel de la société, la sauvegarde de l'ordre et des bonnes mœurs. Lorsqu'ils connurent les obstacles qui s'opposaient à leur union, ils s'en affligèrent et n'en murmurèrent point. La sagesse du siècle ne leur avait point révélé cette haute doctrine qui prétend nous soustraire à la tyrannie des préjugés, et qui nous enseigne en même temps à douter de la tendresse de nos parents, et à nous méfier de leur prudence.

Sans consumer son temps en lâches plaintes, ou en ces faciles déclamations qu'on a trop répétées de nos jours, le jeune homme forme le dessein d'aller tenter la fortune sous un autre hémisphère. Sans doute, à son retour, la

main de son amie sera le prix de ses travaux et de sa constance : cette pensée du moins soutient son courage. Elle, douce complice d'un si charmant projet, et, comme lui, pleine de confiance, reçoit les serments du voyageur, et lui confirme à son tour le don de sa foi.

Le voilà parti accompagné de mille vœux, et nourrissant dans son cœur agité des inquiétudes et des espérances égales. Une heureuse navigation le porte bientôt sur le rivage désiré. Déjà trois années sont écoulées, trois années bien courtes, quoique chaque jour n'ait été composé que de longues heures. La fortune lui a souri ; il revient comblé de ses faveurs. Mais son étoile pâlit sur les mers ; une effroyable tempête se joue de son frêle navire, c'en est fait de tous les rêves de félicité : le malheureux périt à la vue du port !

Cependant Nina (ce nom n'est point inconnu, et l'histoire dont je retrace ici quelques traits est déjà célèbre), Nina voyait arriver avec ravissement le terme d'une si longue absence. Des lettres lui avaient appris et les rapides succès de son futur époux, et son départ du lieu de son exil, et le temps de son retour. Trop de joie était dans son cœur, et

cette joie se changeait presque en tristesse, tant la nature humaine est inhabile à supporter l'attente d'un grand bonheur! Nina d'ailleurs, mieux instruite, commençait à se méfier de ce qu'il y a d'aimable et de séduisant dans ces promesses d'un avenir qui peut s'éloigner sans cesse, et finir par nous échapper. Le terrible pressentiment des destinées humaines l'oppressait malgré elle. Le bruit du vent qui arrivait à son oreille avait quelque chose de plaintif; et, sur le rocher solitaire où elle allait rêver, elle croyait entendre de lointains gémissements. Des larmes involontaires mouillaient ses yeux; mais elle essayait de se rassurer, en comptant les jours, les heures, les instants qui la tenaient encore séparée de son bien-aimé.

Elle arrive ainsi jusqu'au jour où elle croit pouvoir enfin se dire à elle-même : *Il viendra demain.*

Hélas! il n'y avait plus de lendemain pour lui. Elle l'attendit jusqu'au soir du jour si long-temps désiré; et le soir elle dit avec une tristesse infinie : *Sans doute il viendra demain.* Les jours suivants ne furent pas plus heureux.

Dès-lors des journées semblables se succé-

dèrent les unes aux autres, sans que Nina pût être désabusée par la prolongation de l'absence de l'être adoré qui n'était plus. Elle ne recevait point de lettres, mais elle relisait toujours celles qu'elle avait reçues auparavant; et les anciennes promesses devenaient les promesses de la veille. Le temps, pour elle, ne se composait que de deux époques très rapprochées; car le passé était tout entier dans un jour, et l'avenir dans un autre jour.

Tous les matins elle se levait avec l'aurore, elle se parait, elle mettait dans ses cheveux des fleurs nouvelles, et elle allait sur le chemin par où elle croyait toujours que le maître de ses pensées arriverait; tous les soirs, frustrée d'une si charmante espérance, elle se retirait en disant, avec un sentiment inexprimable qui s'était changé peu à peu en une douloureuse résignation : *Il viendra demain.* On la voyait passer ainsi, le matin et le soir, à l'heure accoutumée, dans une attitude pensive et mélancolique; mais cette figure touchante, de qui n'approchera plus désormais l'aimable sourire, avait quelque chose de plus calme le matin, et de plus profondément triste le soir. Les jeunes filles se disaient avec atten-

drièvement : « Pauvre Nina, elle est devenue folle ! » Les hommes se disaient entre eux avec pitié : « Nina ne veut pas comprendre que son amant est mort ; l'infortunée, elle est devenue folle ! »

Elle est folle, disaient-ils tous en s'enorgueillissant follement de leur raison. O qu'il y a de quoi gémir de penser à cette faiblesse humaine qui tantôt accuse, et tantôt est accusée, et qui ne devrait que se plaindre !

Les jeunes filles sont sans expérience, mais les hommes ne sont pas mieux instruits. Si Nina fut folle, sommes-nous sages, nous qui nous confions sans cesse à des espérances qui sont sans cesse trompées ? et n'allons-nous pas chaque jour au-devant d'un fantôme créé par notre imagination ? Du moins Nina avait reçu les serments de celui qui devait être son époux ; et rien sur la terre n'est plus facile à croire, parceque rien n'est plus doux à l'âme que les promesses de l'être à qui l'on a confié son avenir. Inconséquents que nous sommes ! nous caressons dans l'intimité de notre cœur des projets dont nous ririons si nous pouvions les voir former par d'autres. Nous méprisons dans autrui nos propres misères.

Mais je sens combien est insensé l'étrange soin que je prends ici de discréditer les rêves de l'espérance. Nul ne sera désabusé, car je ne le suis point moi-même : et, faut-il le dire ? peut-être ne m'en occupé-je tant, que parce que je suis moins près que tout autre de remporter une aussi triste victoire. Ce n'est pas celui qui parle le plus de sa liberté recouvrée, qui est le plus affranchi du joug d'une infidèle maîtresse. Qu'il me soit permis néanmoins d'ajouter quelques couleurs au tableau que j'ai entrepris de tracer : l'histoire d'Hermann et de Dorothee va me les fournir.

Hermann est conduit par sa rêverie au bord d'un limpide ruisseau. Là il s'assied et contemple avec un charme secret l'onde qui fuit en murmurant. Il roule dans sa tête les années sitôt écoulées de son enfance, et les souvenirs bien récents encore de sa fugitive adolescence. Il repasse dans sa mémoire ses premières impressions, ses premiers plaisirs, ses premières peines ; car déjà il n'est plus étranger aux ennuis, déjà il a connu la douleur. Son avenir cependant s'offre à lui revêtu du voile magique de l'illusion. Il conçoit l'idée du bonheur, et cette idée vient se lier en

même temps au desir de partager son existence avec celle d'une femme selon son cœur. Il se plaint doucement en lui-même de n'avoir pas encore trouvé celle qui doit réaliser tous les enchantements de sa jeune imagination.

Pendant qu'il se laisse ainsi entraîner à ses pensées, il aperçoit dans le miroir des eaux une figure charmante qui vient se placer à côté de la sienne. Cette apparition merveilleuse lui rappelle d'une manière confuse, et sans le faire sortir de sa rêverie, la surprise de notre premier père, si bien décrite par le poète d'Albion. Il ne sait s'il veille réellement, ou s'il n'est point abusé par un songe aimable; et, dans la crainte de commettre la même imprudence que le chantre des Géorgiques raconte d'Orphée ramenant Eurydice à la lumière, il n'ose tourner la tête. Il reste donc sans mouvement, les yeux attachés sur cet objet ravissant.

Ce n'était point un songe. L'attrait de la solitude avait conduit Dorothée dans ce lieu. Elle s'était trouvée près du jeune rêveur sans l'apercevoir; ensuite elle avait craint de troubler la méditation profonde dans laquelle il semblait plongé. Elle avait été retenue im-

mobile, d'abord par l'étonnement, et ensuite par une sorte de curiosité qui s'était changée aussitôt en un autre sentiment. Les deux charmantes créatures ne se voyaient point; le ruisseau seul les montrait l'une à l'autre. L'image d'Hermann semblait sourire à Doro-thée, et lui dire en tremblant ces premières paroles de l'amour, si bien comprises, quoique si mal articulées : « Aimable fille, n'es-tu
« point un ange du ciel; ou Dieu me montre-
« t-il en toi l'épouse qui embellira ma soli-
« tude, comme autrefois, dans Éden, il pré-
« senta à Adam sa belle compagne? » L'image de Doro-thée semblait sourire en retour à l'heureux Hermann, et lui dire, avec l'expres-sion naïve de l'amour sanctifié par la pudeur :
« Noble jeune homme, je te choisis dès ce mo-
« ment pour mon époux; je quitterai, quoi-
« qu'en pleurant, la maison paternelle, pour
« être dans ta demeure la mère fortunée de
« tes enfants. »

Tel fut le muet langage que durant cette douce extase les deux amants lurent sur le visage l'un de l'autre, reflété dans le cristal de la fontaine. Mais la scène enchantée, que je viens d'esquisser si faiblement, n'était qu'une

vaine illusion, car ces aimables présages ne se sont point réalisés; et une rencontre qui paraissait devoir être la source de tant de félicité n'a produit que des larmes.

Ces figures sans réalité, ces images fantastiques du ruisseau, peignent d'une manière malheureusement trop exacte ce que les espérances des mortels ont de vague et de fugitif. On ne fait que les apercevoir sans pouvoir les saisir, et elles s'écoulent bien vite. Ainsi, parmi les rares moments de *bonheur* qui composent nos tristes journées, il y en a qui, par le charme indéfinissable dont ils sont revêtus, ne peuvent point se comparer aux autres. Quelquefois il se trouve un seul de ces instants dans toute une vie. Alors la magie de ce moment isolé est au-dessus de l'expression du langage: on a peine à le concevoir; c'est comme un éclair sur notre existence. Mais, quoiqu'il ait passé comme une ombre rapide, l'impression qu'il a laissée en nous remplit encore, long-temps après, notre ame tout entière.

Je sais que le poète qui a célébré l'histoire d'Hermann et de Dorothee lui a donné un autre dénouement que celui que l'on vient de

lire; mais faut-il toujours croire les poètes, artisans de gracieux mensonges? Ils se jouent sans remords de notre imagination, si facile à se laisser séduire, et notre cœur s'abandonne sans méfiance à l'harmonie de leurs concerts. Habiles, quand ils le veulent, à mêler l'or et la soie au fatal tissu des Parques, ils savent prodiguer des trésors qui ne leur coûtent rien. Dieu qui leur donna une lyre d'or pour chanter les merveilles de la création leur permit de s'en servir aussi pour endormir les ennuis des hommes.

FIN DES ANCIENS FRAGMENTS.

NEUVIÈME ET DERNIER FRAGMENT.

31 mars 1830.

Tout un ordre de choses se trouve compris entre l'Antigone et l'Homme sans nom.

Les fragments, recueillis par une main amie, et que l'on vient de lire, n'auraient point dû trouver leur place à côté de ce double emblème des destinées humaines; et cependant que l'on veuille bien me pardonner de les avoir conservés. Combien de fois les saisons se sont renouvelées depuis les jours où je les écrivais dans la solitude! Que de pensées, que de sentiments, que d'études, sont entrés dans mes souvenirs, et s'en sont évanouis! Ai-je vécu? ai-je seulement rêvé? Et je suis certain que c'est toujours moi! moi divers et le même! moi successif et identique! Ceci me fait com-

prendre et sentir la perpétuité de l'existence, ailleurs, sous d'autres cieux, ailleurs avec un autre monde extérieur, ailleurs avec des sentiments et des pensées d'un autre ordre, ailleurs enfin en rapport avec d'autres êtres, avec d'autres intelligences, avec des faits d'une autre nature; et cependant, vie du passé, ô que je te contemple encore une fois, encore une fois qui sera peut-être la dernière! L'âge a pesé sur ma tête. L'initiation de la douleur a porté ses fruits. Et cependant, même aujourd'hui, je ne puis jeter les yeux sans larmes sur ces anciens confidants d'une absence qui commençait alors, et qui ne devait plus finir.

Le 14 août 1825, date bien funeste, que j'ai long-temps ignorée, et dont je n'ai été averti par aucun pressentiment; du moins, si une corde de ma lyre a rendu un son funèbre, le mouvement du monde m'a empêché de l'entendre; le 14 août une belle et noble créature qui m'était jadis apparue, et qui habitait loin des lieux où j'habitais moi-même, une belle et noble créature, jeune fille alors, jeune fille à qui j'avais demandé toutes les promesses d'un si riche avenir; en ce jour, cette femme est allée visiter, à mon insu, les

régions de la vie réelle et immuable, après avoir refusé de parcourir avec moi celles de la vie des illusions et des changements. Hélas ! je dis qu'elle avait refusé, mais il y a là un mystère de malheur, que je ne saurai jamais sur cette terre.

Ah ! si je n'avais à léguer que ces tristes pages, sans doute elles auraient dû rester dans l'oubli. Suis-je donc le seul dont la destinée se soit trouvée à jamais incomplète ? Le monde en est plein. D'ailleurs toutes les destinées humaines sont faites pour être incomplètes ici-bas.

Laissons à présent dormir en paix ces souvenirs d'un passé confondu dans bien d'autres passés, et voyons ce qui se remue autour de nous. Le spectacle des affaires humaines ne vaut-il pas mieux que la contemplation de nos propres douleurs, de nos douleurs anciennes et nouvelles ? Il me semble qu'aujourd'hui le spectacle des affaires humaines est beau dans le beau pays de France.

La Restauration, lorsqu'elle s'est accomplie en présence de l'Europe, la Restauration s'est ignorée elle-même, parcequ'un temps, une force, un principe, s'ignorent toujours. Les

épreuves ne lui ont pas été épargnées; elle a fait des fautes que, plus d'une fois, elle a généreusement avouées par ses paroles et par ses actes. Les choses donc allaient comme les choses humaines peuvent aller; mais enfin elles marchaient vers un but certain. Leur cours était réglé, mesuré, régulier; une grande loi s'accomplissait avec cette solennité qui inspire de la confiance, lorsque tout-à-coup est survenue l'étonnante perturbation du 8 août, perturbation qui a eu sa cause hors de notre sphère sociale, et qui, par conséquent, a posé un problème complètement insoluble.

La France et la Restauration se sont trouvées aussitôt opposées l'une à l'autre, au lieu de continuer à confondre leurs destinées. Dans ce moment la France s'est interrogée elle-même; elle s'est demandé avec inquiétude si elle avait été ingrate envers la Restauration, si elle en avait méconnu les bienfaits, si elle avait mérité une nouvelle invasion étrangère. Elle a recueilli ses souvenirs de quinze années, et voici ce qu'elle y a trouvé.

C'est pour la Restauration que l'armée française se retira avec tant de résignation et de magnanimité derrière la Loire; c'est pour elle

qu'une rançon de plusieurs milliards a été payée noblement à l'Europe; c'est pour elle que nous nous sommes vus dépouiller, sans murmure, des monuments des arts, sanglant trophée de gloire; c'est pour elle que nous avons consenti à restreindre les limites de nos frontières; c'est pour elle que la plaie des réactions fut cachée aux yeux du monde; c'est pour elle, et non pour la France, que nous avons répandu notre sang en Espagne, que nous y avons jeté notre or; c'est pour elle que nous avons acquitté cette autre rançon d'un milliard, la rançon de l'émigration; c'est pour elle enfin que la France a voulu subir toutes les expiations, car elle n'a été soustraite à aucune.

La France alors a eu le sentiment d'une légitimité réciproque. Elle a compris que la Charte de Louis XVIII n'avait plus de garantie à exiger d'elle, et qu'elle avait acquis le droit de jouir du bienfait. Elle est donc restée dans son repos; et la perturbation du 8 août n'a pu la faire sortir de sa sécurité, de sa juste confiance, n'a pu la tenter de franchir l'ordre légal. Jamais peut-être une nation n'eut une attitude plus calme, plus noble, plus respec-

tueuse. Le bien de la Restauration ne saurait donc lui être enlevé.

Cette dernière épreuve était-elle nécessaire? Était-il bon qu'un grand peuple montrât aux autres peuples comment il faut faire pour ne pas compromettre son avenir, comment on doit toujours se reposer sur la foi jurée? La France avait à se montrer digne de sa magistrature sur l'Europe; et l'Europe maintenant saura qu'un pays qui a accompli une grande révolution sociale, qui a supporté l'épreuve et l'expiation, qu'un tel pays, fort d'une émancipation qui ne fut point gratuite, qui fut le prix de tant de sacrifices, n'est point disposé à rétrograder jusqu'au duel misérable de la sédition.

Néanmoins c'est un fait nouveau, et qui méritera toute l'admiration des siècles futurs.

Maintenant tournons nos regards vers le trône de Charles X; et conjurons le roi qui jura la Charte à son sacre de faire enfin cesser la perturbation du 8 août. Nulle puissance ne serait en état de résoudre le problème posé ce jour-là. Il faut anéantir la pensée de ce jour néfaste, car cette pensée n'eut ni cause ni motif; elle fut une pensée stérile, incapable d'arriver à l'acte.

Toutefois nous aurons tiré de cette pensée solitaire et stérile un enseignement qui peut-être, pour quelques esprits, nous manquait encore. Nous aurons donc tous appris que la Restauration et la France doivent rester intimement unies. L'ancienne fatalité nous racontait un dogme dur et inflexible auquel nous refusons tout assentiment; et cette fois il s'agit d'abroger à jamais le dogme de l'ancienne fatalité. Alors la liberté humaine aura fait une conquête de plus.

Que la Royauté descende de ses hauteurs pour dissiper ce nuage de déception et de malveillance qu'un ministère privé de sympathie élève autour d'elle, pour la séparer du pays; et je pourrai dire comme je disais en 1814, dans l'épilogue de l'Antigone: « Nos « dieux domestiques nous sont rendus! »

POST-SCRIPTUM.

Je laisse subsister l'expression du vœu que je formais à l'époque où ce fragment a été écrit.

Une telle protestation contre le ministère du 8 août n'était-elle pas fondée sur le sentiment intime de cette grande loi qui oblige

une dynastie à représenter les idées d'un peuple et d'un temps?

D'ailleurs la peinture de cette noble attitude de la France, pendant la durée du ministère du 8 août, ne devait pas être supprimée par moi.

La révolution du mois de juillet n'a été, en quelque sorte, que la preuve et la sanction de la loi générale des sociétés humaines, loi providentielle, et non fatale, si parfaitement conciliable avec la liberté des peuples et des rois.

Et nul ne peut se vanter personnellement de sa prévision, car elle était la même dans tous les esprits.

FIN DU TOME PREMIER.

	Pages.
Sixième	356
Septième	362
Huitième	367
Neuvième et dernier.	378
Post-scriptum.	384

FIN DE LA TABLE.

APR 6 - 1950



